

MATHILDE ALANIC

La route ardente



BeQ

Mathilde Alanic

(1864-1948)

La route ardente

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 287 : version 1.0

La route ardente

I

– Tiens ! ceci vous est adressé Mademoiselle Le Goël. Heureusement, je ne l’ai pas ouvert !

Du courrier qu’on venait de lui remettre, M^{lle} Ernestine Virot enlevait une enveloppe qu’elle passait ostensiblement à la jeune comptable, sa voisine de pupitre. L’intonation caustique, le geste affecté avertirent tout le bureau. Une lettre envoyée à la manufacture ! Quelle affaire secrète ? Une déclaration, peut-être ?

Les plumes s’arrêtèrent de gratter. Les têtes se dressèrent, narquoises.

Annie Le Goël, penchée sur son registre, jeta un coup d’œil indifférent vers le pli et, haussant légèrement l’épaule :

– Ce ne doit pas être quelque chose de bien important ! fit-elle avec un calme qui déconcerta les observateurs. Et elle continua l’addition

interrompue.

Chacun reprit sa besogne, désintéressé de l'incident.

Cependant un carillon se déclenchait dans les oreilles d'Annie et l'assourdissait. Elle n'osait regarder le carré blanc étalé sur sa table. Que contenait ce message tant attendu ?

La jeune fille réprimait sa curiosité ardente afin de ne pas donner prise, par quelque agitation, aux commentaires acides de la jalouse Ernestine, Quelle sottise aussi d'avoir donné son adresse à la fabrique ! Désirant cacher sa tentative, pour s'épargner les railleries de sa tante, au cas probable d'un insuccès, craignant de se servir de la poste restante, – moyen dangereux à employer en province, – la pauvre Annie avait compté sur la complaisance du brave Arsène, le garçon de bureau, seul prévenu. Mais pouvait-on prévoir qu'une grippe malencontreuse éloignerait le bonhomme justement le jour où parvenait la réponse du *Foyer* ?

L'impatience crispait les nerfs de la jeune fille tandis qu'elle continuait de réviser les factures. Et

sa fièvre s'augmentait du sentir peser sur elle la surveillance sournoise de M^{lle} Virot. Enfin la cloche annonça la sortie.

Annie, avec les autres employées, se dirigea vers le vestiaire. La jaquette enfilée, la toque posée à la diable sur son abondante chevelure blonde, M^{lle} Le Goël se précipita au dehors et, s'écartant de la houle humaine qui remplissait déjà la rue, elle gagna un quinconce proche de la rivière. Là elle tira enfin la lettre de sa poche et déchira l'enveloppe d'un doigt tremblant.

Les lignes papillotèrent devant ses yeux éblouis. Elle vacilla, foudroyée de joie.

« Mademoiselle, lui écrivait le secrétaire de la Revue, nous avons l'agréable mission de vous apprendre que votre à-propos, intitulé *La Revanche d'Armande*, vient d'obtenir à l'unanimité le premier prix du concours ouvert par le *Foyer*. Cet acte sera donc joué, l'hiver prochain, pour l'anniversaire de Molière, au Second Théâtre Populaire.

M. Patrice Conan, votre éminent compatriote, qui a bien voulu assister aux opérations décisives

du concours, vous conseille d'abandonner votre pseudonyme de Stellina pour signer de votre nom véritable. Veuillez nous aviser de votre décision par télégramme, afin que nous publiions les résultats dans notre prochain numéro.

« La somme de trois mille fanes, attribuée au premier prix, sera dès la fin de ce mois à votre disposition.

« Recevez, Mademoiselle, nos très sincères compliments, avec des vœux pour un bel avenir littéraire. »

Annie dut s'asseoir sur un banc. Le bonheur l'ébranlait plus qu'une catastrophe. Un tourbillon d'espoir l'étourdit.

Trois mille francs ! Ce chiffre lui représentait une fortune, les appointements de deux années comme employée. Trois mille francs, pour une piécette en vers libres, griffonnés à la dérobée dans le coin de grenier où elle se réfugiait pour écrire ! Trois mille francs ! Et plus encore, des vœux pour un bel avenir !

Éblouissante perspective ! Être soi,

pleinement, fièrement ! Acquérir la liberté par un travail qui plaît ! S'affranchir, elle et sa mère, d'une tutelle pesante et hargneuse ! Et puis... donner enfin l'essor aux espoirs dissimulés, unir sa vie à celle de l'ami de jeunesse qui l'avait plainte et comprise, et qui partageait ses goûts d'art !

Était-il possible que le malheur de sa destinée fût enfin conjuré ? Après une enfance rude et triste, une jeunesse comprimée, cette délivrance soudaine...

Annie joignit instinctivement les mains. Mais elle ne savait plus prier. Sa joie, au lieu de monter en action de grâces vers le ciel, pénétrait son âme d'un attendrissement. Le monde lui apparaissait meilleur. Elle s'efforçait à l'indulgence envers ceux qui lui avaient fait du mal, – même envers cette tante Clélie qui restait sa terreur, à vingt-trois ans comme au premier jour où, petite enfant, blottie dans les jupes maternelles, elle apercevait la femme, rigide et majestueuse, trônant au fond d'une sombre pièce, à laquelle sa mère venait demander asile.

L'effroi qui glaçait Annie devant l'austère figure aux lèvres serrées, au front de marbre, se traduisit par ce cri éperdu :

« Maman ! maman ! allons nous en ! Je veux retourner chez nous, avec papa ! »

– Le roi dit : nous voulons ! rétorqua simplement M^{me} Clélie Le Goël. Et comme tu n'as plus de chez toi, et qu'il en est à peu près comme si tu n'avais plus de papa, tu feras mieux de te taire !

Certes, elle fut amère l'hospitalité qui débutait par un tel accueil. La petite Annie subit des révoltes si violentes qu'il lui semblait que son cœur allait éclater. Elle fut l'enfant malheureuse qui ne joue pas son content, qui ne reçoit pas sa part de soleil et de caresses. Et quand elle grandit, elle pleura des larmes de honte et de désespoir en s'entendant reprocher son pain. Aussi dès l'âge de quatorze ans travaillait-elle au raccommodage de dentelles et de fines broderies, entre sa mère et Clélie, pour fournir sa quote-part au maigre budget de la maison. Elle ne s'instruisit que par raccrocs, prenant sur ses heures de sommeil pour

étudier, et se levant dès la pointe du jour afin de dévorer les livres que lui prêtait un obligeant voisin, le vénérable M. Conan, ancien chirurgien aux armées, oncle de l'écrivain maintenant célèbre.

Mais les connaissances ainsi acquises, supérieures en beaucoup de points aux programmes, comportaient trop de lacunes pour qu'Annie pût obtenir les titres lui permettant l'accès de l'enseignement. Elle dut se contenter du brevet élémentaire qui facilita du moins son entrée dans les bureaux de la grande manufacture Soufflet.

Que n'avait-elle pu s'émanciper davantage, s'éloigner de la triste demeure où sa jeunesse étouffait ! Mais un devoir sacré et pénible la retenait. Tendre et scrupuleuse, elle ne se croyait pas le droit de repousser les pauvres mains qui se cramponnaient à elle.

Marceline Le Goël, affaiblie, névrosée, subjuguée par son aînée Clélie, qu'elle admirait et redoutait, suppliait sa fille de ne pas l'abandonner. Puis une nécessité navrante

s'imposa. Il fallut, pour quelque temps, conduire la malheureuse femme à l'asile de Saint-Méen où elle recevrait des soins spéciaux. Les obligations urgentes redoublèrent. Annie se courba sous le fardeau d'une dette qu'elle reconnaissait insolvable.

Aujourd'hui, examinant ce passé brusquement rappelé par le contraste du bonheur inopiné, la jeune fille atténuait les torts de Clélie. Cette femme, dure à elle-même comme aux autres, atrabilaire et morose, méritait pourtant l'estime. Enfermée dans une situation inférieure à son éducation, humiliée par la faillite de son mari, cousin du père d'Annie, M^{me} Augustin Le Goël s'était obligée aux plus strictes économies, à toutes les privations, pour désintéresser peu à peu les créanciers. Elle n'avait pu de bon gré accepter la charge de soutenir une femme et une enfant délaissées.

Toute la rancune et l'indignation de la jeune fille se tournèrent alors vers le père coupable. Dans le fond nébuleux de sa mémoire, elle le revit, grand et fort, qui l'enlevait en jouant sur

son épaule. Elle entendit la voix de sa mère sonner avec gaieté. Mais une femme aux cheveux roux se montrait un jour sur la porte ensoleillée. Et bientôt Alain Le Goël disparaissait du foyer.

C'est pour cela qu'il était mort loin des siens et que Marceline, depuis lors, végétait dans une quasi-démence. « Oui, ce fut la cause de tout ! » se redisait Annie, l'amertume des souvenirs se mêlant déjà à son allégresse.

Mais ces réflexions sur le passé l'amenaient à plus d'équité envers la tante Clélie. Elle la plaignit même. Eh ! bien, la vieille femme aigrie, fatiguée apprendrait à mieux connaître l'enfant qu'elle avait traitée avec rigueur. Du, bonheur qui survenait elle aurait sa part, sa nature fermée se détendrait dans une émotion bienfaisante.

Des tilleuls et des ormes aux feuilles nouvellement dépliées, des voix d'oiseaux jaillissaient. La brise était saturée d'odeurs de primevères et de giroflées. Quel étonnement de sentir son âme en harmonie avec la joie des choses !

Le désir généreux de communiquer au plus

vite un peu de cette joie à autrui la souleva. Ce fut presque en courant qu'elle gagna le faubourg et la maison, dont une enseigne à demi effacée barrait l'étroite façade : *Au bon lin de Bretagne*.

Dans le magasin, l'oncle Augustin déplaçait une pièce de toile devant un client. Annie traversa la salle à manger contiguë, la cuisine. Au seuil de la courette, Clélie, agenouillée, plongeait ses mains dans une terrine et savonnait des dentelles avec précaution.

La jeune fille, à ce moment, songea au temps où, bondissant de plaisir, elle accourait montrer à sa famille la croix obtenue à l'école. Personne n'y faisait attention, pas plus qu'aux volumes rouges et dorés et aux lauriers rapportés des distributions de prix. En serait-il de même aujourd'hui ?

Elle chassa l'ironique réminiscence.

- Tante, lisez cette lettre, je vous en prie.
- J'ai les mains mouillées, tu le vois bien. Lis tout haut.
- C'est une si bonne nouvelle ! J'aurais

préféré que vous en prissiez connaissance vous-même.

– Je n’ai pas mes conserves. Lis. Cela sera tout pareil, va !

Déjà refroidie, Annie bredouilla :

– Vous savez tante qu’autrefois les messieurs Conan me reconnaissaient de l’imagination, de la facilité à composer. En cachette, j’ai travaillé... Puis je me suis hasardée... J’ai adressé quelque chose au concours d’une revue et j’ai remporté le premier prix... Trois mille francs !

– Trois mille francs !

Les vieilles mains ridées s’interrompirent, une seconde, de froter ; puis, vidant l’eau savonneuse dans le canal, Clélie marmonna entre les dents :

– Peste ! Tu vas te croire quelque chose !

La jeune fille recula, comme frappée d’un coup en pleine poitrine. Clélie ajoutait, en repoussant la terrine sous le robinet :

– Cela t’aidera pour replacer ta mère à Saint-Méen. Je crois que nous y serons obligés. Tu peux monter près d’elle, elle a fait une vie

insensée toute l'après-midi.

Annie, sans répondre, monta l'escalier, tâtonnant, un nuage devant les yeux. Dans la chambre haute, la malade se traînait de meuble en meuble, avec des plaintes enfantines.

– Que tu arrives tard ! Tu m'abandonnes, comme tout le monde. Tout le monde m'a abandonnée. Jamais femme n'a tant pleuré !

Pendant longtemps, Annie dut subir ces lamentations désordonnées. Enfin la neurasthénique finit par s'abattre dans un fauteuil. Ses yeux bleus, noyés de larmes, se fermèrent ; sa tête argentée, délicatement jolie, se renversa sur le coussin... Et devant la pauvre femme endormie, la victorieuse lauréate, dont le nom s'imprimerait sous peu de jours dans les journaux de Paris sentit avec accablement l'inanité de sa fragile gloire et la persistance de sa misère.

*

Un sursaut d'énergie la fit se redresser.

L'enveloppe, jetée sur la table, venait de frapper son regard. Pourquoi se laisser abattre, alors que la chance tournait ? Sa chère malade, soustraite à l'ascendant de Clélie, reprendrait l'équilibre moral, dans une atmosphère paisible. Pour l'arracher à cette maison enténébrée et hostile, il fallait lutter, travailler, agir. Et cela, sans retard.

D'abord, envoyer le télégramme réclamé avant la fermeture de la poste. Un conseil de M. Conan ne pouvait qu'être bon et sage ; Annie le suivrait, et autoriserait la revue à publier son nom. De là, elle courrait vite chez M^{me} Barral, la mère de celui qu'elle considérait, à part elle, comme le futur compagnon de son avenir.

La vieille voisine qui aidait parfois au ménage consentant à veiller sa mère en son absence, la jeune fille courut jusqu'à la poste. La dépêche lancée, elle se dirigea vers le logis de M^{me} Barral.

On était au samedi soir. Sylvain devait arriver de Vitré vers cette heure. Chaque semaine, le jeune homme, délégué depuis six mois à une succursale de la manufacture, revenait à Rennes pour le dimanche. Que dirait-il de la nouvelle

merveilleuse ? Annie, d'avance, jouissait de la surprise et de l'émotion de son ami.

M^{me} Barral était compatriote des deux sœurs Desrousseaux, Clélie et Marceline. Les cahots de l'existence l'avaient poussée, elle aussi, des Cévennes à la capitale bretonne. Devenue veuve, elle vint habiter le faubourg Saint-Hélier, et voisina avec ses anciennes compagnes de couvent. Clélie n'eut pas le courage de repousser une personne qui flattait son orgueil par l'évocation d'un passé plus brillant. La veuve, son ouvrage à la main, s'introduisait à la veillée et profitait de la lampe.

Cette habitude se prolongea jusqu'à ce que Sylvain quittât le régiment. Le jeune homme, d'ailleurs, conquit ses entrées au *Lin de Bretagne*. Il sut trouver grâce devant Clélie. Mêlé au mouvement intellectuel de la ville, il apportait à l'oncle Augustin des journaux, des revues, dont bénéficiait Annie. Employé lui-même à la fabrique Soufflet il rejoignait parfois fraternellement la jeune fille sur le chemin du retour.

Ils causaient littérature. Sylvain collaborait à quelques publications locales. Il confessait son dégoût du commerce. Ah ! s'il lui était possible de suivre ses aspirations ! Annie, timidement, avoua ses essais poétiques. Barral se montra critique sévère. Cependant, à quelque temps de là, M^{lle} Le Goël eut le saisissement de trouver dans une feuille théâtrale un de ses sonnets, composé à quatorze ans, en l'honneur d'une petite compagne d'école, et intitulé : *Amitié*.

Le sang lui sauta aux joues.

– C'est une trahison ! Faire imprimer cette ineptie ! Et encore la décorer de cette signature étincelante : Stellina ! comme pour en faire ressortir la platitude.

Sylvain sourit, amusé des reproches.

– Je suis d'accord avec vous. La prosodie est défectueuse ! Mais votre définition de l'amitié m'a plu :

Mon nom dit à la fois : Amour, Force et Pitié !

Je partage avec toi la joie ou la souffrance...

Et tout particulièrement j'ai goûté ce mauvais vers :

Pour éteindre tes pleurs, auprès de toi je reste !

Je vous vois tout à fait dans ce rôle !

– Un mouchoir à la main ?

– Ne plaisantez pas. Votre amitié m'a été douce... plus que vous ne le supposez ! Ma mère ne me comprend pas... Notre camaraderie m'a aidé à supporter le déchirement d'une grande déception sentimentale, Peut-être pourrions-nous, quelque jour, quand certaines difficultés matérielles seront aplanies, « partager joie et souffrance ». Voulez-vous dire avec moi : « Attendons ! Espérons ! »

Elle ne put répondre. Mais son trouble parlait éloquemment. Une sympathie sincère et loyale

lui paraissait un gage de félicité plus certain que la passion versatile et exigeante. Instruite de bonne heure des dangers de l'amour par l'aventure de son père, la jeune fille se méfiait du funeste et ensorcelant mirage qui mène aux abîmes. Sylvain lui avait épargné les mièvres et sots marivaudages, les œillades que lui attireraient sa fraîche carnation, ses cheveux d'or clair, sa taille dégagée, et qui la révoltaient comme des insultes. Réservé, il ne lui en prouvait que mieux son estime et le sérieux de son affection.

M^{lle} Virot, à ce moment, passait près des jeunes gens et détournait la tête avec une discrétion exagérée. L'explication ne se poursuivit pas davantage. Mais l'accord, silencieusement, s'était conclu.

Maintenant le rêve pudique et délicat pourrait donc s'épanouir ! Quelle douceur de vivre à deux en une perpétuelle communion intellectuelle. Car le succès d'Annie entraînerait celui de Sylvain. Il trouverait pour ses articles ou ses contes des débouchés plus larges, plus lucratifs. Les tristesses du passé s'évanouiraient. Le jeune

homme développerait les talents dont il sentait en lui la présence et le tourment.

Pressée d'annoncer toutes ces promesses de joie, Annie grimpa d'un élan l'escalier en tournevis menant chez M^{me} Barral. Dès que la veuve parut, au gai coup de sonnette, la jeune fille se jeta dans ses bras :

– Ah ! chère Madame, il faut que je vous embrasse ! Une chance extravagante m'arrive. Sylvain est là ?

– Non ! répondit M^{me} Barral qui recevait l'accolade sans effusions, d'un air un peu contraint. Mon fils ne vient pas à Rennes demain. C'est moi qui vais le rejoindre.

– Ah ! fit M^{lle} Le Goël désappointée.

– Oui, on m'invite à déjeuner. Une promenade en auto ! Des relations agréables que Sylvain a nouées là-bas. Mais je lui apprendrai ce dont il est question, si vous voulez bien me le confier.

Annie, décontenancée, promenait son regard distrait autour de la petite pièce au parquet miroitant, encombrée d'un mobilier Louis XIII,

dont les chaises, roides et hautaines, s'adossaient aux murs, un rond de sparterie à leurs pieds. Et une certaine relation s'établit en son esprit entre cet ordre conventionnel et glacial et la dame polie et guindée. Tout désir d'expansion s'arrêta.

Mais M^{me} Barral insistait. Il était difficile de se dérober. Et presque à contrecœur la jeune fille compléta la confiance entamée.

Elle vit les yeux de la veuve s'arrondir d'étonnement.

– Le premier prix ?... À vous !

L'exclamation trahissait plus d'ébahissement que de plaisir. M^{me} Barral eût-elle dit d'un autre accent. C'est un scandale ?

Peut-être la tension de ses nerfs rendait-elle Annie plus sensible à ces nuances, et sa susceptibilité s'exagérait-elle ? Elle fit un pas vers la porte, souhaitant de fuir au plus vite, dans la crainte de pleurer sottement. La veuve pressentit sans doute les impressions de la jeune fille. Elle reprit d'un ton plus affable :

– C'est tellement inattendu ! Je puis à peine en

croire mes oreilles. Mais je suis contente pour vous, réellement. C'est une chance, en effet !

Elle ajouta, en tournant le ruban de son tablier de soie noire :

– À propos, connaissez-vous les noms des autres lauréats ?

– Je ne sais que ce qui me concerne, dit brièvement Annie.

Le Goël.

L'aiguillon d'un soupçon subit la traversait ; Sylvain aurait-il pris part au concours ? Ce fait expliquerait l'attitude équivoque de M^{me} Barral et sa curiosité, et sa visible gêne. La jeune fille, de plus en plus mal à l'aise, étendit la main vers le loquet :

– Que je ne vous attarde pas davantage, chère Madame. Et bonne journée demain !

Elle descendit, la tête basse et le cœur lourd, les degrés escaladés avec tant de vivacité. L'ivresse de la réussite se dissipait. Elle rentrait dans la réalité, terne et morne si souvent. Des inquiétudes indécises se rapprochaient, prenaient

corps. Depuis quelque temps, M^{me} Barral venait moins souvent au *Bon Lin de Bretagne*. Mère prudente, elle devait désirer pour son fils une alliance avantageuse. Peut-être entrevoyait-elle un peu tardivement quelque danger dans la camaraderie de Sylvain avec Annie Le Goël. Qu'était celle-ci ? Une modeste employée, sur laquelle pesaient des fatalités humiliantes, qu'on pouvait appréhender comme des atavismes menaçants.

Ainsi songeait-elle tristement, sous l'étreinte du doute, en suivant le faubourg populeux. Des marmots s'ébattaient et piaillaient de tous côtés. Des fillettes, les mains unies, sautaient sur les pavés, en chantant à pleine voix :

*Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse.*

Ce vieil air, Annie l'entendait toujours avec mélancolie, car il lui rappelait ses nostalgies d'enfant, son chagrin jaloux quand, retenue

derrière les vitres, elle apercevait le tournoiement fantasque, accéléré au refrain :

Sautez ! Dansez ! Embrassez qui vous voudrez.

Oh ! se mêler à ces jeux ? Bondir, s'égosiller, rire plus haut que les autres ! Et elle devait demeurer immobile sur sa petite chaise, achever la tâche de tricot, qui paraissait interminable, sous l'œil aigu de la tante Clélie...

Mais elle passait devant un grand porche au-dessus duquel se balançaient les thyrses blancs et roses de hauts marronniers. Une glycine suspendait ses festons mauves à la muraille moussue. Une émotion douce dilata le cœur resserré. Annie ralentit le pas, le regard attaché dévotement au large marteau de fer qui ornait la porte.

Un jour, le battant s'était ouvert devant elle. Fillette de huit ans, tenant par la main l'oncle Augustin, elle avait pénétré dans le vaste enclos.

Le vieux docteur Conan, remarquant la pâleur de l'enfant anémiée, avait invité sa petite voisine à prendre l'air dans son jardin.

De ce jour, la vie s'élargit. La pauvre Annie connut d'autres horizons que l'étal sanglant de la boucherie qui faisait face à la boutique de toiles. Les fleurs, les bêtes innocentes, les beaux livres se révélèrent. Sa mémoire, son imagination s'enrichirent, grâce à la sollicitude d'un vieillard intelligent et bon. Le succès d'aujourd'hui, c'était dans cette maison vénérée qu'il s'était préparé !

Sur le seuil du *Lin de Bretagne*, l'oncle Augustin prenait le frais, appuyé au chambranle, la tête levée vers le ciel, contemplant sans doute le croissant pâle qui allongeait ses pointes au-dessus des toits. La jeune fille s'arrêta près de lui.

– Ah ! fit-elle, pleine de sa pensée, si M. Conan vivait encore, de quel cœur j'irais le remercier !

À la mine perplexe du vieil homme, elle comprit qu'il ignorait l'événement du jour, Clélie n'avait pas daigné l'en instruire. Mis au courant, l'oncle Augustin balança lentement sa tête

chauve.

– M. Conan serait heureux, en effet, Annie. Ton succès lui donne raison. Il nous conseillait de te laisser instruire, disant que tu annonçais une nature d'écrivain. Je n'osais pas te soutenir, par crainte des risques... Ton père aussi se crut poète, et se jugeait incompris.

Après une pause, il poursuivit à demi-voix ;

– Je pensais à Alain, tout à l'heure. Quels que soient ses torts, je l'ai aimé. Quand je ne serai plus là, personne ne pourra plus t'en parler. Je ne l'excuse pas, mais il est mort repentant, désolé et seul. Pense à lui sans aigreur. Une faute est un malheur qui se retourne contre le coupable. Rappelle-toi cela !

La simplicité avec laquelle elles étaient proférées rendait plus émouvantes ces paroles hésitantes, coupées de silences. Annie, profondément remuée, n'eut pas le loisir de répondre. La voix rèche de la tante Clélie s'élevait à l'intérieur :

– Dînera-t-on ce soir, décidément ? Allons, à

table !

Et l'oncle Augustin, docile, se mit en devoir de fermer les volets, en jetant un dernier regard vers la lune qui se dorait lentement dans le ciel.

*

Le résultat du concours publié, l'information des journaux parisiens passa aux organes de la région : « Nous apprenons avec plaisir le succès d'une jeune fille de notre ville, M^{lle} Annie Le Goël, qui vient de remporter le premier prix de la Revue *le Foyer*, pour un acte intitulé – *La Revanche d'Armande*, où elle essaie spirituellement de justifier les aspirations intellectuelles de la femme. »

Cet entrefilet, – beaucoup moins passionnant que le récit d'un crime, – excita pourtant quelque curiosité.

– Annie Le Goël ? Qui est-ce ? Où perche-t-elle ?

– Faubourg Saint-Hélier ! La boutique de

toiles. Des gens bizarres, insociables. La mère a été ou est encore folle...

– Ah ! Mais le génie est une névrose c'est prouvé !

Annie, sur son passage, percevait le murmure des bavardages et supposait les commentaires. Les regards des passants plongeaient dans la maison, inquisiteurs. Toute la famille souffrit de cette curiosité, comme d'une exposition au pilori, se sentant nettement désignée aux commérages, à la malignité basse et vulgaire.

La vie devint intolérable autour de Clélie, énervée. Annie, aux abois, s'efforçait au mutisme. Les choses n'étaient pas plus faciles à la manufacture. M^{lle} Virot redoublait sourdement ses persécutions, attisant la jalousie des collègues, la méfiance des chefs. M. Fleuron, l'un des directeurs, ayant relevé une erreur de soixante-quinze centimes dans les comptes, émit la crainte que la poésie ne portât préjudice au calcul exact.

Et Sylvain demeurait silencieux, invisible.

Cependant un jour M^{lle} Virot vanta avec emphase un article du *Causeur breton* comme un chef-d'œuvre de bon sens et de fine raillerie, Annie, appelée au téléphone à cet instant, trouva, à sa rentrée, tout le bureau en gaieté. Les ricanements s'étouffèrent sur son passage. Intriguée, elle acheta le journal au premier kiosque et prit avidement connaissance de la chronique en question, signée : Clitandre.

Comme elle le présentait, l'ironique badinage était dirigé contre elle et son œuvre. Clitandre bafouait les prétentions de l'Armande moliéresque, vaniteuse, d'« ambition choquante »... qui se rendait « savante afin d'être savante »... et « voulait écrire et devenir auteur »... « Hommes, mes frères ! ajoutait-il doctement, si vous êtes soucieux de votre bien-être et de votre sécurité, gardez-vous de ces pimbêches aux bas bleus, et confiez plutôt le soin de votre bonheur à quelque charmante petite fée, vraiment femme, ne se servant de la plume que pour en faire une aigrette de chapeau. »

Annie reçut le coup de griffe en plein cœur.

Au ton acerbe du persiflage elle croyait reconnaître la manière de Sylvain.

Elle fut tentée de suivre l'impulsion de sa nature franche et de demander des éclaircissements à celui qu'elle suspectait. Un scrupule de dignité la retint. À quoi bon d'ailleurs ? Si l'amitié était éteinte, rien ne la raviverait. Et le silence prolongé du jeune homme justifiait toutes les conjectures...

Mais l'espérance plonge des racines si profondes dans l'âme qu'Annie, en continuant de discuter avec elle-même, se refusait à admettre ce qui lui paraissait évident tout à l'heure. N'était-ce pas faire une injure gratuite à Sylvain que de lui attribuer un ressentiment si bas pour un désappointement où l'amour-propre seul était en jeu ?

Et quand même il serait vraiment l'auteur de cette critique, son mécontentement ne pouvait-il s'expliquer par des mobiles plus justifiables ? L'instinct ombrageux de l'homme lui fait toujours chercher la suprématie et lui inspire le désir de confiner la femme dans l'ombre des

gynécées. Tout en se prétendant exempt de ces antiques préjugés, Barral, à son insu, partageait l'orgueil héréditaire de son sexe. Et il lui déplaisait de voir exposer, au grand jour de la publicité, la jeune fille de son choix. Annie, elle-même, n'en éprouvait-elle pas la confusion d'une pudeur blessée ?

Ainsi, cette idée s'affermissant, la jeune fille en arrivait à interpréter les sarcasmes de Clitandre comme la boutade d'un accès d'humeur. Elle n'attendit pas moins avec une cuisante impatience la rencontre différée.

Ce fut encore au bureau que la vérité vint l'atteindre. M^{lle} Virot, légèrement en retard cette après-midi-là, s'excusa avec enjouement d'avoir oublié l'heure en compagnie d'une sienne amie qui habitait Vitré. Celle-ci lui avait fait part d'un bruit de mariage intéressant la maison Soufflet. La fille du principal marchand de nouveautés de la petite ville se fiançait, disait-on, à un jeune homme de Rennes, bien connu à la manufacture – un garçon très brun, de type arabe, aussi distingué comme intelligence que comme physique, et

patati, et patata. Devinait-on ?

– Sylvain Barral, parbleu ! fit quelqu'un.

Annie, les oreilles bruissantes, le couteau fiché en pleine poitrine, poursuivait sa besogne sans broncher. Pendant quatre heures, elle se roidit pour se rendre impénétrable aux regards épiants. Et cette tension épuisante, elle dut, hélas ! la maintenir au dehors, même à la maison du *Lin de Bretagne*.

On avait allié, dans le quartier, les noms de Sylvain et d'Annie. La nouvelle du mariage en expectative, se colportant dans le faubourg, soulevait une rumeur d'étonnement. Clélie, à sa façon brutale, écorcha la plaie vive :

– J'eusse parié que le jeune Barral songeait à toi ! Mais les femmes de notre famille n'ont pas de chance en amour.

Sans relever l'amère apostrophe, Annie, qui arrivait du bureau, monta à la chambre qu'elle partageait avec sa mère. Marceline, assise devant la toilette, souriait à son image et piquait une rose artificielle dans ses cheveux blancs en fredonnant

un air de valse.

La jeune fille se détourna, les mains sur les yeux, souhaitant ne plus voir, ne plus penser.

*

Le lendemain, heureusement, elle reçut une secousse salutaire : le courrier apportait une lettre de M. Patrice Conan.

Brillant écrivain, érudit et poète, professeur en Sorbonne, après avoir quelque temps occupé avec éclat une chaire de la Faculté des Lettres à Rennes, le neveu du docteur Conan s'était intéressé à la petite protégée de son oncle. Remarquant l'imagination et le sens littéraire que montrait la fillette dans ses compositions enfantines, il déplorait qu'elle ne pût développer ses facultés par des études suivies. Mais Clélie, rebelle à toutes les suggestions, avait déclaré péremptoirement qu'il était inutile de faire une déclassée de plus. Rien à tenter.

« Ma chère Annie, écrivait aujourd'hui M.

Conan, j'ai tardé à vous dire le plaisir que m'a causé votre légitime succès. Vous y avez d'autant plus de mérite que vous vous êtes instruite par votre propre effort. Ne regrettez pas trop vos peines. Vous avez acquis ainsi ce que les diplômes ne confèrent pas : une personnalité. Il vous reste beaucoup à faire. Mais on demeure perpétuellement étudiant. Ne vous arrêtez pas. Travaillez. Succès oblige.

« Envoyez-moi une nouvelle où il y ait de l'originalité, de la sincérité. Je la transmettrai à une revue.

« Vous me reverrez prochainement. Sur les instances de mes concitoyens, – et quoiqu'il faille y sacrifier ma paix studieuse, – je vais me présenter pour le siège de sénateur vacant en Ille-et-Vilaine. Nous passerons donc l'été à Rennes. »

À mesure qu'elle prenait connaissance de cette lettre, la pauvre Annie sentait sourdre, au fond de son être exténué, un afflux d'ondes revivifiantes. Ainsi, après le vieillard qui lui sauvait jadis la vie en lui ouvrant un éden délicieux et frais, le jeune maître lui envoyait à l'heure propice

l'approbation, l'encouragement indispensables à quiconque s'engage dans une lutte. Si elle pleura en lisant et relisant le précieux autographe, ce fut de gratitude et d'émotion. »

Tout de suite, elle se préoccupa de répondre à l'invitation de M. Patrice Conan. Fouillant dans ses essais antérieurs, elle n'y trouva rien qui lui parût digne de son éminent protecteur. Une fiction germa, – triste, symbolique peut-être de sa destinée. Le soir, assise sur une malle, dans son refuge habituel, – le grenier, – sous le carré clair du vasistas, la jeune fille écrivit *la Sirène délivrée*.

C'était l'histoire d'une sirène, jetée par un ras de marée dans les substructions d'une tour en ruines. Les gens du pays, affolés devant cet être prodigieux à tête de femme et à queue de poisson, auquel ils attribuaient les ravages de la tempête, relevèrent en hâte les murailles écroulées et embastillèrent la malheureuse en dépit de ses lamentations. Pendant des siècles elle pleura, appelant ses sœurs, le soleil, le vent et les vagues.

Sa voix faiblissait. Cependant, attirés par ces

accents étranges, des savants amenèrent une équipe d'ouvriers qui pratiquèrent une brèche dans la tour. La sirène fut traînée au dehors, une corde autour de son torse nu. En apercevant le ciel, elle redressa son corps affaissé, leva des bras avides, salua la lumière d'un cri éclatant, et tomba sans vie.

– Ah ! fit un des savants, l'examinant à travers ses lunettes, ce sera pour notre musée un assez beau spécimen de ce poisson que les Anciens ignorants dénommaient sirène.

Annie, à l'aide de cet argument, composa une sorte de ballade en prose rythmée. L'œuvre mise au point, expédiée à M. Conan, la jeune fille se sentit retomber dans le vide. En vain essayait-elle de rappeler les songes poétiques qui l'enveloppaient ordinairement de visions et de prestiges. Trop d'anxiétés latentes pesaient sur son âme. L'état de sa mère exigeait une surveillance de plus en plus étroite. Et le mariage de Barral était annoncé dans les journaux.

*

Enfin les volets de la maison Conan s'ouvrirent. D'actifs préparatifs, lavage de vitres, pendaison de rideaux frais, annoncèrent l'arrivée imminente des maîtres. Tout Saint-Héliér se réjouit. Le quartier s'enorgueillissait de la renommée de l'écrivain.

Depuis des générations, la famille Conan fournissait des hommes remarquables, fiers de leur origine bretonne et se dépensant généreusement au service de leur province. Patrice, le dernier de la lignée, avec son éloquence mâle, la vigueur de sa pensée, les hardies envolées de sa poésie, incarnait merveilleusement le génie sensible de la Bretagne. Aussi, de l'avis général, sa victoire électorale ne faisait pas de doute. Et on lui savait gré de sacrifier ses goûts de retraite pour entrer dans la lice politique.

Un soir, Annie vit s'arrêter devant le porche du logis un omnibus chargé de malles. Un homme mince, d'allure jeune et vive, sauta de la voiture, suivi d'un garçonnet, puis d'une élégante

dame brune à la grâce indolente. Des lumières coururent de fenêtre en fenêtre. Le rez-de-chaussée tout entier s'éclaira.

La jeune fille, avec une émotion singulière, regardait s'animer la maison restée sacrée à sa mémoire. Elle imaginait M. Patrice penché sur le bureau de chêne, entre les grandes bibliothèques, et M^{me} Patrice ouvrant les armoires remplies de beau vieux linge, inspectant les bahuts aux étagères chargées de tasses de Chine et d'argenterie. Une protection s'était rapprochée.

Avant que M^{lle} Le Goël se fût déterminée à une visite, des affiches annoncèrent une conférence de Patrice Conan. Pour reprendre contact avec ses concitoyens, le maître traiterait un sujet littéraire : « le Cycle armoricain des chansons de gestes. »

Annie se rendit à l'hôtel de ville, le soir désigné, accompagnée de son oncle. Arrivés parmi les premiers, ils purent se placer en bon rang, non loin de l'estrade. Quand Patrice Conan parut, des applaudissements chaleureux le saluèrent. Il s'inclina, sourit à quelques amis. Son

regard s'arrêta sur le visage troublé d'Annie, et le sourire s'accentua, cordial.

La jeune fille rougit de joie et de naïve fierté. Mais aussitôt, un malaise bizarre l'envahissant, elle dut tourner la tête, comme magnétiquement attirée. Sylvain Barral, placé à quelque distance, la dévisageait, grimaçant et ténébreux, Annie se rappela alors que *le Causeur Breton*, quelques semaines auparavant, annonçant officiellement le succès de *la Revanche d'Armande*, insérait à la suite de l'information : « M. Conan, l'illustre professeur et écrivain dont Rennes s'honore, faisait partie du jury ».

Ce rapprochement insidieux, qui tendait à diminuer son mérite, la lauréate ne pouvait en méconnaître l'inspirateur. Il se livrait aujourd'hui pleinement par ce rictus d'envie et de méchanceté froide.

Délibérément, Annie ferma son âme aux souvenirs et aux impressions néfastes. Patrice Conan parlait.

De taille moyenne, mais portant droit sa tête brune à la chevelure drue et brillante, ressemblant

étrangement au célèbre et vivant portrait d'Érasme par Quentin Matsys, l'orateur possédait les dons naturels qui confèrent l'autorité, une physionomie mobile, des yeux noirs pénétrants et doux, une voix pleine et musicale dont les inflexions se pliaient à toutes les nuances de la pensée. Breton d'origine et de naissance, son hérité celtique accrue par une aïeule irlandaise à laquelle il devait son nom de Patrice, le maître aimait religieusement la vieille terre qui recèle tant de lointains secrets. Il en avait fouillé le riche folklore et le faisait revivre dans ses poèmes et ses essais.

L'auditoire, breton lui aussi, fut vite captivé et vibra d'enthousiasme profond en entendant évoquer les fastes légendaires de l'antique pays ; les preux de la Table Ronde, Perceval, le roi Arthur et Merlin l'enchanteur sortirent de la brume des âges. De l'avis de tous, trop tôt le charme prît fin !

Enivré d'éloquence, le public témoigna son contentement par des bravos prolongés et des acclamations admiratives. Annie se délectait à

recueillir les réflexions louangeuses de la foule qui s'écoulait. Une note discordante grinça tout à coup à ses oreilles.

– Drôle d'idée que d'entamer la lutte électorale en exhumant ce bric-à-brac démodé : les druides, les bardes. Ah ! non, assez regardé en arrière ! Nous, les jeunes, nous sommes futuristes !

Augustin Le Goël jeta, par-dessus l'épaule, un coup d'œil méprisant vers la face goguenarde de Sylvain Barral. Et le vieillard maugréa, sous la brosse grise de sa moustache :

« Les jeunes ! Disons plutôt les ratés, qui se croient intellectuels et qui ne sont pas même intelligents. »

Annie entraîna son oncle, si étonnamment belliqueux ce soir. Une fois au dehors, le vieillard s'expliqua.

– Vois-tu, ma petite, on ne s'appelle pas impunément Le Goël ! Et tout vous tressaille dans le corps quand on entend parler de la Bretagne où les ancêtres ont vécu ! Tu sais que le

nom de M. Conan signifie roi ! Ses aïeux le furent peut-être. J'ignore si les nôtres étaient nobles. J'en ai eu parfois le soupçon en essayant de déchiffrer des paperasses presque illisibles, qui me sont venues d'une tante nonagénaire. Je te donnerai la cassette plus tard.

Le pont traversé, ils atteignaient l'avenue quand une auto stoppa près d'eux. Quelqu'un dont la voix révélait tout de suite l'identité descendit et prononça en refermant la portière :

« Continuez votre route sans remords, chers amis. Je vous assure qu'un peu de marche me fera du bien. Au revoir ! »

La nuit de juillet était si claire qu'en se retournant, M. Conan reconnut l'oncle et la nièce. Il vint à eux, familièrement.

– Mes voisins ! Bonsoir, Monsieur Le Goël ! Annie, j'ai des reproches à vous adresser de la part de M^{me} Conan et de la mienne. Pourquoi n'êtes-vous pas venue déjà nous voir ?

– Je craignais de vous déranger l'un et l'autre, Monsieur. Vous avez tant de choses qui vous

préoccupent actuellement !

– Timidité déplacée ! Ma femme, qu'une migraine a retenue ce soir, me parlait de vous cette après-midi. Elle n'a pas oublié votre complaisance et vos gentilles attentions envers le cher vieillard que nous affectionnions tous deux.

– Je fus trop heureuse de lui être un peu utile quand il devint impotent et aveugle.

– La délicatesse et la reconnaissance sont toujours choses rares. Aussi, en me voyant encombré de lettres, ces jours derniers, M^{me} Conan regrettait que vous ne fussiez pas libre, afin de débrouiller ce fatras qui va se décupler sous peu.

– Oh ! Monsieur, quelle satisfaction ce serait pour moi, fit Annie avec ardeur. Et justement je puis réclamer mon congé annuel que je ne prends presque jamais. J'ai droit à quinze jours au moins. Et en attendant ces vacances, je vous aiderai le soir, si vous y consentez.

– Très bien ! Notre voisinage facilite l'arrangement. M^{me} Conan déteste les nouveaux

visages. Je rentre avec une bonne promesse qui la réjouira. Bonne nuit !

Dès le lendemain, dimanche, Annie Le Goël se retrouvait dans la grande cour ombragée de marronniers et montait le perron, tant de fois gravi à cloche-pied jadis. M^{me} Conan vint à elle, dans le vestibule, la main tendue avec affabilité.

– Voilà plusieurs années que je ne vous ai vue, Mademoiselle Le Goël, mais je vous eusse reconnue partout à votre couronne de tresses d'or !

Trente-cinq ans, brune, avec une tête fine aux grands yeux de biche, la jeune femme gardait la langueur enjôleuse des créoles dans ses mouvements, sa démarche, son parler câlin. Introduisant la visiteuse dans le bureau, elle éclata aussitôt en doléances devant l'amas de paperasses gisant sur la table.

– Mon pauvre mari est vraiment submergé ! Je l'avais prédit. À quoi bon se lancer dans de pareils tracas ? Un agent électoral l'accompagne dans les tournées de rigueur ; mais, pour sa correspondance professionnelle si étendue, il lui

fallait quelqu'un. Moi, j'ai horreur d'écrire. Et puis tant de choses à surveiller ! Mon fils à soigner... Olivier !

Elle ouvrait la porte du salon voisin. Le jeune garçon quitta son livre d'images et s'approcha pour saluer Annie : joli, mièvre, un immense front écrasant le visage mince, de grands yeux fiévreux qu'ombragent de longs cils trop féminins.

– M^{lle} Le Goël fut une petite amie de ton bon grand-oncle. Retourne jouer, mon chéri ! Oui, il est gentil, mais une santé vacillante, qui me donne bien des soucis ! La Côte d'Azur, ou d'Argent, l'hiver ; la montagne, l'été. Il me faut alors me séparer de mon mari. Ce n'est pas drôle ! Enfin Olivier va mieux, cette année. J'espère que nous irons chez mon oncle, au Havre, nous reposer des soucis de l'élection. Je suis très privée de ne pouvoir aller en Normandie, – où j'ai été élevée, – autant que je le voudrais ! Mais jusqu'ici le climat était trop froid pour mon poussin frileux.

Tout en caquetant, la jeune femme allait et

venait autour de la pièce, redressant un coussin, relevant le store. Un bruit dans la rue attira son attention :

– Tiens qu’est-ce que ces gamins courant et criant ?

Annie se souleva et regarda. À travers les rideaux de tulle la scène lui apparut nettement. Sur le trottoir opposé cinq ou six galopins marquaient le pas derrière une vieille dame, attifée d’une robe à traîne, sans chapeau, une voilette collée sur la face. Mais les garnements se dispersaient tout à coup, comme une volée de moineaux sous le jet d’une pierre. Augustin Le Goël, venant au-devant de la malheureuse, la prenait par le bras. Conan, voyant le couple rentrer au *Lin de Bretagne*, comprit. Les racontars des bonnes et des femmes de ménage l’avaient instruite des épreuves de la famille d’Annie, – et même du projet de mariage rompu, – ces choses-là ne restant jamais inaperçues dans un quartier populeux où les commérages sont la principale distraction.

En se retrouvant devant la jeune fille blêmie,

tremblante, cramponnée au dossier d'un siège, une pitié sincère attendrit la femme heureuse. Elle chercha une diversion aimable.

– Je vais sonner pour qu'on apporte le thé ici !

Annie eût voulu se dérober.

– Je vous, en prie, Madame, balbutia-t-elle, les lèvres sèches. Je dois rentrer.

– Mais voici l'heure où mon mari a promis de revenir... Restez ! Restez ! Tenez : voici la voiture qui le ramène.

Annie se rassit, les jambes trop faibles pour oser s'éloigner. D'ailleurs elle venait de voir la mère Sosthène se diriger vers le *Lin de Bretagne* pour prêter son assistance. La malade, généralement affaissée après de pareilles échappées, se montrait docile et, une fois couchée, s'assoupissait. La présence de sa fille ne lui était donc pas indispensable en ce moment.

Il fallait, au surplus se concerter avec M. Conan, sans retard, sur la besogne à entreprendre.

– Bénissons les dieux ! s'écriait le professeur-candidat, en entrant dans le bureau, très en train,

très animé. Me voici vivant, après toutes ces palabres interminables ! Dans quel guêpier me suis-je fourré ! Enfin, nous y sommes ! C'est aimable à vous d'être venue dès aujourd'hui, Annie. Si vous le voulez bien, nous allons nous mettre en devoir de liquider cet énorme arriéré.

– Restaure-toi d'abord, mon ami, fit M^{me} Conan, lui présentant une tasse de thé et de succulentes tartines de beurre et de miel.

– Excellente idée. Nous en aurons plus de cœur à l'ouvrage ensuite, n'est-ce pas, Mademoiselle Le Goël ? Je ne puis m'habituer à vous appeler Mademoiselle ! Excusez-m'en ! Toujours je vous revois petite fille, un nez futé, des yeux rêveurs, entre des mèches blondes...

– Gardez la vieille habitude, Monsieur, ainsi que Madame Josèphe ! Cela me rappelle les bonnes heures de jadis !

Habitée à souffrir sans se plaindre, la jeune fille dominait ses nerfs ébranlés, pour ne pas troubler la gaie causerie autour de la théière. Le plateau renvoyé, la mère et le garçonnet sortis, l'écrivain ouvrit une grosse serviette de maroquin

et, entre autres plis, chercha une lettre décachetée. Devenu grave, il hésita en regardant Annie.

– Êtes-vous stoïque ?

Elle eut un petit rire pénible.

– Je l’ai été forcément, et sans même le savoir. Ainsi M. Jourdain faisait de la prose.

– Eh ! bien, mieux vaut vous le dire sans ambages ! Nous n’aurons pas vraisemblablement le plaisir d’entendre votre pièce dès la saison prochaine. Le directeur du Théâtre-Populaire vient de faire faillite, et son successeur n’endosse pas ses engagements. Ne vous frappez pas outre mesure ! s’empressait-il d’ajouter. Il s’agit simplement d’avoir un peu de patience, espérons-le.

– La déconvenue m’étonne à peine ! dit-elle très bas. De bonne heure, au début de tout ce que j’ai pu projeter ou essayer, je me suis accoutumée à envisager la pire éventualité comme probable.

Cette force morale traduisait un contrôle de soi si étroit que Patrice Conan regarda la jeune fille

avec étonnement. Annie, disposant le buvard, s'assit devant la table et dit doucement :

– Je suis prête à travailler, Monsieur, si vous voulez bien m'initier à ce que je dois faire.

Et ils commencèrent de compulser une liasse de communications diverses.

*

Annie, tout enfant, était tourmentée assez fréquemment par un cauchemar étrange. Elle rêvait qu'on la poursuivait et que, dans son élan de fuite, elle se détachait de terre et volait. Mais en planant ainsi elle heurtait de la tête un obstacle, plafond ou voûte, et, avec une terreur folle, elle se voyait enfermée, livrée à la merci du persécuteur qui lui tirait les pieds. L'enfant se réveillait, criant d'épouvante, inondée de sueur.

Ce songe bizarre, après des années, se réitéra : Annie de nouveau éprouva illusion du vol et sentit le souffle ardent de l'ennemi qui la suivait de près dans l'espace. Elle sortit du sommeil, mal

à l'aise, frissonnante ; cette hantise ne symbolisait-elle pas le malheur qui s'agrippait et l'empêchait de déployer ses ailes ?

Dans la chambre, sa mère s'agitait déjà, pâle comme un fantôme ? Et la jeune fille, navrée, se dit que la morne réalité ne se montrait pas moins affligeante que l'hallucination.

Marceline était tombée dans une telle faiblesse que Clélie elle-même, sans avouer sa compassion, ne parlait plus de l'interner à Saint-Méen. Complètement inoffensive d'ailleurs, la pauvre égarée, depuis le dernier esclandre où les risées des gamins l'avaient épouvantée, n'osait plus s'aventurer dehors. Elle se contentait d'errer par la maison, ouvrant tiroirs et placards pour y chercher on ne sait quoi, en marmonnant des paroles indistinctes. Ces fouilles sempiternelles se poursuivaient au grenier où la folle sondait caisses et malles, bousculant les livres et les cahiers d'Annie. Un bahut vermoulu, dont la serrure absente était remplacée par un cadenas, l'intéressait par-dessus tout. Venir à bout de ce cadenas, le crocheter, l'arracher devint son idée

fixe, remplaçant les manies de toilette et de vagabondage. Malheureusement la porte du grenier ne fermait plus à clé. Augustin, préoccupé, prévint le serrurier. Et en attendant l'ouvrier, il défendit l'entrée de son mieux par des fils de fer retordus.

Après avoir passé le jour au travail chez M. Conan, Annie, rentrant un soir, entendit, dès le rez-de-chaussée, des voix exacerbées tombant du haut de la maison.

La jeune fille, alarmée, monta rapidement les deux étages. La scène se passait dans le grenier dont la barricade avait été rompue. Sur le palier, Annie aperçut un tableau qui la fit frémir.

Marceline, à genoux parmi les objets qui jonchaient le sol, ses cheveux gris en désordre, maintenue par son beau-frère, tendait des mains crispées vers un cadre que l'oncle Augustin élevait hors de sa portée.

– Rendez-le moi ! Rendez-le moi ! Il m'appartient. Le misérable ! Ah ! vous le cachiez. Mais je l'ai trouvé, grâce aux ciseaux et au bon clou !

– Taisez-vous, Marceline ! N’insultez pas les morts !

Au fond du galetas, Clélie, pétrifiée, les yeux élargis de terreur, considérait la dispute tragique sans oser s’y mêler. Augustin, contenant toujours la malheureuse démente, se tournait vers sa nièce et lui passait le médaillon.

– Garde-le, Annie ! Mets-le en sûreté. C’est le portrait de ton père.

La jeune fille, la photographie en main, immobile comme une statue de glace, regardait avec une fixité sévère l’image souriante de l’homme jeune et élégant. Augustin, presque aphone, épuisé par la lutte odieuse, s’exaspéra de cette apparente hésitation et répéta avec énergie :

– Enfant, c’est ton père ! Garde-toi de le juger. Sauve-toi d’ici.

Un cri déchirant l’interrompit. Marceline tombait à terre, saisie d’une convulsion après laquelle elle restait inanimée. Silencieusement, les trois témoins de la sinistre scène unirent leurs efforts pour la transporter jusqu’à son lit par

l'étroit et incommode escalier.

La syncope, en dépit de tous les soins, se prolongeait. Une même frayeur les transit devant le corps insensible.

Augustin courut chercher le docteur. Celui-ci ne put que constater le décès par suite d'une embolie. L'infortunée, enfin, était parvenue au terme de son long calvaire.

Augustin Le Goël, trois jours après les funérailles, essaya en vain de se lever. Il retomba sur sa couche et prononça :

– L'heure du grand repos ne tardera pas.

Le conflit dramatique avait achevé de briser son frêle organisme, depuis longtemps débilité. En quelques jours, le masque creusé et jauni accusa les progrès du mal. Le vieillard se concentrait dans une rêverie morne, – celle où s'absorbe tout homme qui approche de l'inévitable issue.

Il avoua dans une crise de souffrance :

– À quoi bon se leurrer ! Tout le monde doit y passer. Voici mon tour. Il s'agit de rester ferme et

de penser à tout. Annie, va-t'en prévenir le curé de Saint-Hélier. Depuis quelques années, je le vois sans le dire à ta tante. Athée malheureusement, elle a enlevé la foi à tout son entourage. Puisses-tu croire quelque jour en l'efficacité des secours spirituels !

Clélie, terrifiée par le retour si prompt en sa demeure de la solennelle visiteuse que nul humain n'entrevoit sans frémir, se cacha, tandis que le prêtre montait à la chambre du malade. Un sentiment de respect annihilait maintenant la femme orgueilleuse devant l'époux qui n'avait été entre ses mains de fer qu'un hochet insignifiant. Augustin, si tranquillement courageux devant la mort, revêtait une personnalité autre et devenait son supérieur.

Le matin où le prêtre entra, revêtu de son étole et élevant un ciboire, Annie tomba à genoux et unit sa pensée à la prière du moribond. La jeune fille ne sentait pas encore la présence réelle de Dieu, mais elle enviait la loi qui inspirait cette résignation, illuminée d'espérance.

Dès lors, Augustin, rasséréiné, attendit l'heure

avec une admirable patience. Assise au pied du lit, Annie épiait le moindre signe, le plus faible appel. Son oncle recevait prévenances et soins avec un calme presque souriant qui signifiait.

– Rien n’y fera, mais puisque ça te contente !

Très maître de lui, ayant réglé ses affaires de conscience, il ordonnait les choses temporelles avec une égale lucidité.

– Naturellement, dit-il à sa nièce, la boîte de fer contenant les papiers de famille des Le Goël te reviendra. Ta tante te donnera de ma part quelques milliers de francs. Tu as été malheureuse près de nous. Je me le reproche.

Clélie se dirigea vers la porte et sortit sans se retourner. Augustin continua, en regardant la jeune fille :

– Annie, tu as vécu en cage. Ne maudis néanmoins personne. Ton père a pleuré sur toi. J’assistais à ses derniers instants. Il n’a pas eu le temps de réparer le mal commis. Pardonne ! La misère humaine cause bien du mal que tu ne soupçonnes pas ! Tu as vécu entre des gens

aigris, sévères, mais honnêtes. C'est quelque chose. Sois miséricordieuse à leur souvenir. Il est difficile que les âmes se joignent. Pardonne à ceux qui t'ont opprimée pour qu'il te soit pardonné un jour à toi même.

Clélie rentrait, un bol à la main. Elle approcha du lit sans mot dire, essaya de donner elle-même le breuvage réconfortant. Mais la tasse tremblait entre ses doigts. Augustin repoussa doucement la seconde cuillerée.

– Merci ! Ça ne passe plus. Laissez-moi dormir.

Annie reprit son poste auprès de la couche d'agonie. Après quelques heures d'un sommeil profond, le mourant ouvrit les yeux. Son regard voilé alla vers la jeune fille et resta posé sur elle avec insistance. Au fond des prunelles nébuleuses tremblait un point lumineux, – reflet peut-être d'une lueur céleste. Les paupières retombèrent. Mais le rayonnement d'un mystérieux sourire éclairait encore le visage parcheminé. La nuit s'acheva. L'aube blanchit la fenêtre. L'âme paisible et douce s'exhala.

Annie alors ferma les yeux éteints dont elle avait obtenu le dernier regard, comme une suprême consolation.

*

Clélie, après l'enterrement, se verrouilla dans sa chambre. Annie, réduite à la solitude, écrasée par son double deuil, obsédée d'images funèbres en cette maison où tout lui rappelait les disparus et ses chagrins, se demanda avec angoisse :

– Que vais-je faire de ce qui me reste à vivre ? J'aurai vingt-quatre ans bientôt ; mais je me sens désabusée et lasse de tout, comme si j'arrivais au terme d'un siècle.

Il lui semblait vain de rien tenter désormais. À quoi bon, puisque l'effort, la souffrance, la peine imméritée aboutissaient à cet abîme noir où tout s'effondre : la mort.

– Ah ! que l'oncle Augustin fut heureux de recouvrer la foi ! Croire en une éternelle justice, subir l'affliction avec patience, parce qu'une

espérance magnifique illumine l'inconnu.
Comme cela aide à vivre... et à mourir !

Sa méditation fut brusquement coupée. La mère Sosthène frappait et entraînait aussitôt.

– Mamzelle, M^{me} Conan vous envoie chercher. Allez-y ! Votre bon oncle vous le conseillerait lui-même. Ne restez pas là toute seule, à vous morfondre, derrière ces volets fermés. Vous avez besoin d'amitiés.

Ces encouragements naïfs touchèrent la jeune fille. Cependant, avant de consentir à sortir, elle heurta à la porte de M^{me} Le Goël.

– Tante, n'avez-vous besoin de rien ?

– De rien ni de personne ! répondit Clélie de l'intérieur. Je désire rester seule.

La sécheresse de la réplique s'atténuait par la fatigue de la voix. Annie poursuivit :

– Voyez-vous quelque inconvénient à ce que je m'absente quelques heures ? M^{me} Conan m'invite à passer l'après-midi chez elle.

– Restes-y tant que tu voudras.

Ainsi congédiée, la jeune fille s'en alla donc sans remords vers le logis hospitalier où l'attendaient sympathie et réconfort.

Elle trouva l'écrivain seul devant son bureau chargé de papiers. M^{me} Conan et son fils venaient, à l'instant même, d'être enlevés par des amis pour une promenade.

– Maintenant que comptez-vous faire ? demanda M. Conan.

Cinq jours auparavant, il avait été élu à une majorité imposante. Du lit de mort de son oncle, Annie avait entendu les manifestations joyeuses, devant l'habitation du nouveau sénateur.

« Que comptez-vous faire ? » Cette question, la jeune fille se la posait à elle-même sans parvenir à la résoudre. Confusément, M^{lle} Le Goël exposa ses incertitudes. Un brouillard lui masquait la route. Les décès successifs de sa mère et de son oncle la laissaient moralement libre. Ignorante des réalités, elle hésitait à se lancer dans l'inconnu. Ses premiers essais, une fois imprimés, lui permettaient de juger surtout ce qui lui manquait. Sa situation modeste à la

manufacture lui assurait le pain, mais cette besogne lui enlevait les forces mentales nécessaires au travail créateur et ligotait son imagination.

– Je pressentais tout cela, fit Patrice Conan. Le milieu vous est défavorable. L’air vous manque. Eh bien, c’est peut-être encore M^{me} Conan qui a trouvé la meilleure solution à vos embarras, car nous avons conféré ensemble à votre sujet. Il vous faudrait vivre à Paris pour vous développer, voir le monde et vous instruire.

– Mes ressources me l’interdisent.

– Attendez ! M^{me} Conan m’a entendu apprécier les services que vous m’avez rendus avec autant de zèle que d’intelligence. Or, à Paris, j’ai besoin d’avoir près de moi quelqu’un de très sûr, non seulement pour la correspondance électorale, mais pour aller dans les bibliothèques chercher des documents, corriger mes épreuves, etc. quelqu’un enfin que je dresserais à mes habitudes de travail. Voulez-vous être ce quelqu’un ?

– Moi ? s’exclama-t-elle, confondue. Oh !

Monsieur ! Serais-je capable de répondre à ce que vous attendez de moi ?...

– Je n'en doute pas. Et liquidons tout de suite les questions positives. Notre appartement de la rue Saint-Simon est trop exigü pour que nous puissions vous offrir un abri convenable. M^{me} Conan, qui est très pratique, a déjà songé à une petite pension de famille bien fréquentée, rue de Vaugirard, à deux pas du Luxembourg. Les modestes appointements que je vous offre, – deux mille quatre cents pour quatre heures de travail journalier, – suffiront amplement à votre entretien. Et je ne désespère pas de vous trouver des ressources supplémentaires.

– Ah ! Monsieur, comment vous dire ma gratitude ! Que de bonté dans cette prévoyance !

– Je ne veux pas enlever votre acquiescement par surprise. Réfléchissez bien.

– En est-il besoin ? murmura-t-elle, incapable de s'exprimer et pressant avec émotion la main bienfaisante.

Annie Le Goël quitta la maison Conan l'âme

dilatée par l'espérance inattendue.

Elle attendit jusqu'au surlendemain pour faire part de ces projets à sa tante. Clélie écouta dans une immobilité absolue. Son visage cireux ressortait si flétri entre ses bandeaux lisses, restés noirs, et le crêpe du col qu'une pitié inconsciente emporta Annie :

– Il me sera bien pénible de vous laisser seule, ma tante. Et si vous vouliez...

– Ne t'occupe pas de moi ! fit la veuve. Je ne dois pas compter dans tes plans.

Et sans changer d'attitude, accoudée à la table, les yeux baissés :

– Vis ta vie propre. Ton oncle te l'a dit. Suis ses conseils. Travaille à ton gré. Tu as la jeunesse devant toi. Je te remettrai ta part d'héritage. Depuis deux ans, nous étions heureusement quittes de la dette que nous avons traînée si longtemps comme un boulet. Tu as aussi quelques mille francs qui te viennent de ta mère. Moi, je compte mettre en viager une somme nécessaire à ma pension dans une maison de

retraite à la campagne. Là je me préparerai en paix à passer la porte noire.

– Ma tante !

– C’est le sort commun. Alors inutile de se plaindre.

La vieille femme se leva, ouvrit le secrétaire Empire et en tira un portefeuille gonflé de billets de banque :

– Tu trouveras là-dedans quinze mille francs. Cela te paraît quelque chose et c’est peu. N’en mésuse pas. L’argent est dur à gagner.

– Je sais tout votre mérite, ma tante.

– La vie m’a été difficile, plus que tu ne le crois et de plus d’une façon. Tu as le droit de m’en vouloir. Je le sais. Mais je me défiais. Tu ressemblais trop à ton père !

Un doute traversa en éclair le cerveau de la jeune fille. Clélie, devant le portrait d’Alain Le Goël, avait paru si étrangement troublée ! Mille autres souvenirs se rassemblaient. Tant de haine, de rancune tenace ne venaient-elles point d’une secrète inclination, refoulée ou trahie ?

– Je m'étonne de te dire tout cela. Mais nous ne reparlerons plus guère ensemble ! acheva la veuve, reprenant sa froideur ordinaire. Ne crains pas de me laisser seule et pars dès que tu voudras.

Ayant ainsi refréné toute velléité d'épanchement, Clélie vaqua posément aux affaires matérielles, s'occupant de faire rentrer ses créances et de céder le fonds de commerce.

Annie, de son côté, vendait quelques meubles, préparait son trousseau, afin de partir aussitôt que possible pour Paris. Elle y devancerait la famille Conan, qui devait passer la fin de l'automne au Havre.

À la mi-septembre, la jeune fille s'embarquait pour la capitale. Une seconde existence débutait pour elle.

Si morose qu'eût été le passé, elle ne lui dit pas adieu avec indifférence. La mélancolie des abandons la pénétrait, lorsqu'elle parcourait, les derniers jours, sa ville natale, la ville fière et sombre qui emprisonne l'eau courante sous une voûte.

– Pauvre Vilaine ! Tu me symbolises ma jeunesse obscurcie et emprisonnée, avait songé Annie en suivant le quai, vaste et désert.

Maintenant, assise dans un wagon de troisième classe, elle regardait la tante Clélie qui, correcte, l'avait accompagnée jusqu'au train et se tenait là, droite et impassible, en attendant le départ. La jeune fille se représenta la vie terne et isolée où allait s'enfermer cette vieille femme dont l'âme, peut-être, avait contenu des sources vives, taries dans l'adversité. Et des pleurs surgirent au bord de ses cils.

Mais, près de la tante Clélie, une jeune mère, entourée d'une bande d'enfants, soulevait une fillette blonde et rose, qui envoyait à pleines menottes des baisers à un voyageur, – le père sans doute, – penché à la portière ! Et Annie Le Goël, passionnément, jalouosa ces heureux.

Enfoncée dans son encoignure, ce fut sur elle-même qu'elle pleura, tandis que le train s'ébranlait. Quelles que fussent les satisfactions de l'avenir, rachèteraient-elles jamais les

bonheurs manqués : l'enfance sans soleil, la
jeunesse sacrifiée ?

II

– Places, s’vous plaît !

L’autobus sautait sur le pavé de la cour du Louvre. Annie, penchée vers la glace, épiait au passage la grandiose perspective-encadrée par les colonnes roses de l’Arc du Carrousel, et qui s’étendait, sous le ciel vermeil, dans une vapeur d’or jusqu’à la porte de l’Étoile. La voix enrouée du receveur la tira de sa contemplation.

Une fois de plus, la jeune fille fut saisie par l’étrange et bouffonne idée, qu’elle jouait un rôle, dans une comédie. Depuis six mois qu’elle habitait Paris, cet étonnement se réveillait par sursauts : « Est-ce bien moi, si longtemps captive, qui vais, viens, cours, vole, ne dépendant que de moi-même et des exigences de mon travail ? »

Ce travail, maintenant, devenait son principal souci. Difficile à satisfaire, obligée de s’instruire et de produire, Annie Le Goël subissait le

tourment, noble et ardu, de l'écrivain ou de l'artiste qui s'enfièvre à chercher des notes justes et subtiles pour exprimer son idéal. Mais elle vivait enfin l'existence rêvée, interdite jusque-là, en extrayant de soi le meilleur de sa personnalité.

Pas une heure de perdue ! Gardant ses habitudes matinales, la jeune fille poursuivait, avant son départ de la pension, le manuscrit sur lequel elle avait veillé. Puis ses devoirs quotidiens, ses fonctions de secrétaire chez M. Conan, une collaboration de deux après-midi par semaine à *la Gazelle Féminine*, – journal de modes répandu où elle rédigeait des chroniques et surveillait la composition, – des courses aux bibliothèques, au Collège de France, aux conférences de la Sorbonne ou du *Foyer* la tenaient dehors jusqu'au soir. Elle aimait cette existence active et elle se prenait d'affection pour Paris.

Elle en adorait les paysages vibrants, spirituels ou graves, et jouissait sans se blaser des décors qui s'offraient à chaque pas.

Continuant sa route en répandant des effluves

de pétrole, l'autobus bientôt déposait la voyageuse devant le Sénat. Connue des huissiers qui « veillent aux barrières », défendant les honorables, la jeune fille se faufila, par le chemin familial interdit aux profanes, jusqu'à la bibliothèque, où M. Conan lui avait donné rendez-vous. Souvent elle l'y rejoignait, le matin, pour prendre ses instructions ou écrire quelques lettres urgentes.

Elle ne trouva pas son patron, retenu à la séance ; mais un billet lui recommandait d'aller consulter à la réserve le premier exemplaire de *la Gazette de France*, datant de 1631. Patrice Conan, entrant comme leader à *la Voix de Paris*, désirait citer, dans l'article de début, la préface où le bon Théophraste Renaudot expose, avec autant de sagesse que d'honnêteté et de sens diplomatique, le but de son entreprise et définit excellemment la mission de la presse. Le sénateur indiquait à sa secrétaire les phrases dont elle devait relever le texte exact et ajoutait : « Ceci fait, envollez-vous ! À demain ! »

M^{lle} Le Goël fut introduite dans la salle voûtée,

toujours déserte, où de vénérables volumes, revêtus de belles reliures anciennes, dormaient dans un repos rarement troublé, ainsi qu'en témoignaient leurs tranches poudreuses. Une mélancolie émanait de ces longues files de bouquins délaissés, dont les pages, si peu souvent, auraient la bonne fortune de s'ouvrir ! Annie, dans les grandes bibliothèques, éprouvait de l'accablement devant la multiplicité des livres condamnés à l'oubli. Combien d'efforts inutiles ! Et que vaudrait le sien dans l'étouffement de la production actuelle ? « Tout a été dit ! L'Ecclésiaste déjà le constatait. Mais personne ne tenterait plus rien, si l'on vivait uniquement du passé, pensait-elle. Persévérons ! De son mieux vers le mieux ! »

Dans la solitude de la Réserve sénatoriale, le grattement du stylo se continuait, menu et obstiné. Tout en relevant vite sa copie, la jeune fille songeait au plaisir de l'évasion par le grand jardin où erraient les derniers sourires du jour. Elle y fut bientôt.

Les rayons qui flottaient encore éclairaient les

arbres en dessous, découpant les fines ramilles où pointaient les bourgeons. Une brume indécise saupoudrait d'argent le lointain des allées et traînait sur le vert printanier des pelouses. Beaucoup de couples sur tous les bancs, les mains enlacées, les visages si rapprochés que les souffles se confondaient comme des baisers. Annie détournait la tête avec la volonté d'ignorer ces visions, aussi bien que les hommages du passant. L'amour ne lui représentait qu'erreur et folie, – l'éternelle guerre d'embuscades, où la coquetterie et l'astuce féminines jouent et rusent avec l'insatiable appétit de conquêtes masculin.

Elle, – victime innocente de l'égarement paternel, – instruite aussi par sa propre expérience de l'égoïsme et de l'orgueil implacables de l'homme, elle se maintenait sans effort dans l'attitude défensive, et circulait à l'aise, dégagée de toute idée de plaire. Les regards flatteurs, les paroles cajoleuses qui s'adressaient à sa figure rosée, à ses cheveux blonds, débordant de la toque de peluche, tombaient inertes comme des flèches émoussées, devant son indifférence.

Ainsi parcourait-elle le délicieux jardin, sans se laisser troubler, jouissant de la beauté du soir, des odeurs fraîches et âcres de la terre humide, des discrets arômes des premières fleurs et du gazouillis confus des pierrots.

Comme Annie passait près du parterre de Verlaine, une jeune fille se leva et vint à elle, un album entrouvert à la main.

– Vous rentrez, Mademoiselle Le Goël ? demanda-t-elle, un sourire caressant dans ses larges prunelles d'un noir oriental aux paupières lourdes. Voulez-vous attendre que je rassemble pinceaux et palette ? Je vous accompagnerais !

– Bien volontiers, Mademoiselle Serloff ! Que pouvez-vous peindre là, si tard ? À peine y voit-on !

– Des notes pour un *batik*. Une tulipe stylisée. Il y a des nuances qui ne se produisent qu'à cette heure sur les pétales. Regardez ce bleu lilas, ce vert rosé ? N'est-ce pas curieux ?

Les deux jeunes filles suivirent ensemble l'allée qui, longeant le musée, débouche sur la

rue de Vaugirard. Près de la grille, un homme entre deux âges les salua, le regard de ses yeux bridés glissant vers Olga Serloff. L'impression pénible qui étreint, lorsqu'on voit un chat guetter un oiseau, assombrit Annie. Ce M. Ligois, depuis peu entré à la pension, rôdait autour de la petite Lithuanienne venue à Paris pour y suivre des cours d'art décoratif. Si la fille d'Alain Le Goël avait en horreur les femmes perfides et traîtresses, elle plaignait la faiblesse des tendres et des isolées. Aussi, quoiqu'elle évitât les camaraderies envahissantes, Annie ne rebutait pas la jeune étrangère, quand celle-ci se réfugiait près d'elle dans un instinctif besoin de protection.

Une autre femme, dans l'existence phalanstérienne de la pension, avait forcé, tout naturellement, son intimité, cette Winifred Landley au tendre visage fané, à la blondeur entretenue par des lavages de camomille, qui s'arrêtait à la porte de la maison Bertrand, pour attendre les arrivantes.

—Je ne suis pas en retard aujourd'hui. C'est miracle !

Née de parents anglais, mais orpheline très jeune et élevée dans une communauté française, Winifred s'épuisait à courir le cachet à travers la capitale. Infiniment bonne et serviable, son courage et sa candeur la rendirent vite sympathique à M^{lle} Le Goël dont elle était la voisine immédiate. Et cette sympathie devenait insensiblement de l'amitié.

Annie passa son bras sous celui de Winifred pour monter le roide escalier au tapis effiloché.

– Quel bonheur de vous posséder, ce soir ! Je vous demanderai un peu de Chopin comme dessert ! J'en travaillerai mieux ensuite.

Mais la douce physionomie se ternissait ; et la voix pleine de soupirs, Miss Landley murmurait :

– Oh ! pas ce soir, chère ! Chopin me viderait le cœur !

Le carillon annonçant le repas sonnait déjà impérieusement. Chacune rentra dans sa chambre pour se préparer au dîner.

La longue table fut bientôt entourée. Presque autant de nationalités que de convives :

allemande, espagnole, italienne, américaine et roumaine. Les différences d'éducation, de mentalité, ne créaient pas moins de diversité que les origines. La conversation générale n'en était que plus variée, avec des tournants imprévus et des discussions intéressantes.

Annie écoutait plus qu'elle ne parlait. Malgré son inexpérience, elle avait de bonne heure compris quelle réserve s'imposait dans cette vie commune, sous peine d'émietter son temps, ses forces et de perdre sa liberté. Les vieilles dames désœuvrées, piliers de la pension, eussent volontiers accaparé, la jeune secrétaire du grand écrivain Patrice Conan. Sachant qu'il allait se lancer dans le tumulte de la presse, elles brûlaient d'obtenir des « tuyaux » sur ses opinions et ses projets.

Annie, pressentant cette curiosité, battit en retraite dès la fin du dessert, laissant les autres commensaux se grouper dans le salon. Au fond du couloir conduisant à sa chambre, elle distingua le profil à la François I^{er} du sieur Ligois, penché vers la tête brune d'Olga Serloff. Au bruit des

pas, l'homme se retourna nonchalamment et, reconnaissant M^{lle} Le Goël, lui envoya un regard de défi. Il devinait en elle une adversaire et lui marquait en toute occasion une hostilité goguenarde.

Un pli méprisant aux lèvres, Annie poussa la porte, eu se raillant de se sentir attrister par cette scène banale.

– Laissons cela ! Dégageons ! À la tâche !

Elle alluma sa lampe, s'assit devant la petite table qui lui servait de bureau. Être chez elle, libre de penser, de rêver, d'étudier ! Quelle délectation !

Un coup d'œil sur les livres favoris, serrés sur l'étroite étagère, et Annie se sentait joyeuse et réchauffée : elle n'avait pas souvent le temps de les feuilleter, mais ils restaient à portée de sa main, amis complaisants et fidèles. Et sur la table inférieure, les portraits de ceux qui demeuraient toujours présents à sa pensée : sa mère, Augustin Le Goël et la famille Conan, groupée autour du vieil oncle Olivier, dans une photo d'amateur déjà ancienne.

La jeune fille ouvrit le grand cartonnage recouvert de cretonne contenant le manuscrit en train et posa son réveil en face d'elle. Huit heures et demie seulement. Jusqu'à minuit au moins, une bonne veillée tranquille.

Un tambourinement léger à la cloison :
Winifred !

– Chère ! deux mots seulement, avant que la Muse descende chez vous.

– Venez, bonne amie.

Penchée vers les pages qu'elle reclassait, Annie entendit s'approcher le trottement léger, puis un frôlement embaumé glissa sur sa joue. Des mugets tombèrent sur son papier.

– Ah ! chère Winifred ! Voilà bien vos gentilles surprises !

– M^{me} Fougerays m'a apporté une hotte de ces mignonnes clochettes encore rares, cet après-midi. Je l'ai avertie que je partagerais avec vous.

– Là, prenez le fauteuil ! Vos fleurs pareront ma table, et leur parfum me parlera, – si un parfum peut parler, – de la plus jolie âme que je

connaisse !

– J’ai remords de m’asseoir, dit Miss Landley. Je vous dérange. Mais vous voir quelques minutes me fait du bien.

Annie rapprocha sa chaise et prit les mains de la musicienne.

– Me direz-vous pourquoi vous ne vouliez pas jouer du Chopin, ce soir ?

Au dîner, elle avait remarqué la pâleur de Winifred, les poches rougeâtres sous les yeux, qui dénonçaient des larmes récentes, marquant davantage les visages flétris. Et elle présentait un chagrin qui se soulagerait peut-être en s’épanchant.

– La journée avait été mauvaise, balbutia Miss Landley, détournant la tête. J’avais rencontré quelqu’un qui ressemblait d’une manière frappante à celui qui m’a fait mal, jadis. Et M^{me} Fougerays était dans ses heures tristes, elle aussi.

– Et voilà pourquoi vous êtes si déprimée ! J’appréhendais le retour de M^{me} Fougerays, j’ose vous le confesser. Elle vous influence

fâcheusement par son pessimisme outré.

– Christiane a le droit de croire à toutes les vilénies, pauvre, pauvre Christiane trop riche... Elle a vu tant de bassesses, humiliée, dupée blessée comme peu de femmes le sont ! Tant de gens connaissent son histoire que je puis vous la raconter sans être indiscrete. Plusieurs fois millionnaire, elle fit les premiers pas vers un garçon à qui elle supposa un amour réservé et une fierté délicate.. Eh ! bien, dans le voyage de noces, brutalement, elle apprit le suicide d'une jeune fille, à qui son mari s'était fiancé avant qu'il se crut distingué par l'héritière des grandes sucreries de Rombaix. Christiane fut bouleversée d'horreur. Désormais l'homme aimé lui fut odieux. Elle vit sans cesse derrière lui, m'a-t-elle dit, le fantôme de la pauvre désespérée. Alors elle divorça et reprit son nom de femme, j'avais été son professeur avant qu'elle se mariât. Vers cette époque, – ce qui nous rapprocha encore l'une de l'autre, – j'appris que je ne devais plus compter sur mon cousin Réginald, parti pour le Cap, afin de faire fortune... Longtemps il m'écrivit... Je l'attendais patiemment... Et lui, oh ! lui ! Le

savoir sombré dans l'enfer... le jeu, l'alcool...

Des pleurs coulèrent sur les joues de Winifred, Annie pressa plus fort la main maigre et vaillante.

– Ne regrettez pas un ingrat, un indigne ! Il faut oublier...

– On ne peut oublier à volonté, pas plus qu'on n'aime, fit Winifred simplement, en essuyant ses larmes. Heureusement, j'ai la foi en un monde meilleur. Et je prie !

Puis, se levant, plus calme :

– Allons, darling, pardonnez-moi d'être venue vous troubler. Et travaillez. Votre travail aussi est une prière. Vous aimez la beauté et Ruskin a dit que c'était déjà de la religion. Et vous venez de faire œuvre de charité en écoutant une sentimentale radoteuse.

Les deux femmes s'embrassèrent. Winifred, une main sur le bouton de la porte, envoya encore un baiser, si naïve, si gracieuse que ses puérilités ne semblaient jamais ridicules.

– Plaignez, estimez Christiane ! suppliait-elle à demi-voix. Je souhaite de vous voir amies. Elle

est toute disposée à la sympathie envers vous, elle qui se donne si difficilement !

– Chère et excellente fille... Vous l'avez si bien prévenue en ma faveur ! Bonne nuit.

– Bonne veillée. Mais ne vous oubliez pas. Ménagez-vous.

Annie se rassit devant sa table. Ses idées s'étaient dispersées comme les duvets d'un chardon éparpillés par le vent. Il lui fallut quelque temps pour concentrer et diriger son esprit. Alors elle attira vers son buvard les effigies amies dont la vue soutenait son courage, et, entourée des bons génies de sa solitude, elle laissa la plume courir sur le papier.

Et tout en continuant d'écrire, la jeune fille, inconsciemment, de temps à autre, consultait l'image de Patrice Conan, comme pour requérir l'approbation de son maître.

*

– Et votre roman, marche-t-il à votre gré ?

La correspondance dépouillée, l'instituteur de F... réconforté, un candidat aux palmes académiques encourage, un litige entre un maire et ses administrés apaisé, – l'homme politique congédié laissait la place au littéraire. Et Patrice Conan, allumant une cigarette, interrogeait la jeune débutante.

Annie baissa la tête et mordilla machinalement son porte-plume, comme elle le faisait quand elle était écolière, embarrassée par le problème ou la rédaction.

– J'ai peur de n'être qu'une impuissante comme Mélida de Trémorvan, ce bas-bleu qui vous accable de ses manuscrits !

– Diffus et innombrables ! Alors vous n'êtes pas contente ?

– Peut-on l'être jamais ?

– C'est un gage de réussite que la sévérité envers soi.

– Mais quelle anxiété permanente ! Se dire : Je puise aux sources de mon être moral ; mais ces éléments, fournis par ma mémoire, mon

imagination, mon intuition, et que je m'efforce de coordonner et de préciser, ne paraîtront-ils point invraisemblables et incohérents au lecteur inconnu dont il faut capter l'intérêt ? Conquérir le public me paraît une ambition aussi extravagante que jadis de réussir à satisfaire la tante Clélie !

– Mais cette tante Clélie fut donc une ogresse ?

– Je la regardais comme telle ou à peu près ! reprit pensivement Annie. Emerson, depuis peu, m'a appris que « l'ennemi est un bienfaiteur masqué. » À ce compte, la tante Clélie m'a rendu service. L'ennui suscite le désir de s'échapper de soi ! Du milieu des ténèbres, parmi les toiles d'araignées et la poussière, le petit farfadet qui habitait ma tête cherchait un rayon de soleil pour danser avec les atomes.

– La fenêtre est ouverte. Le farfadet peut valser librement. Je souhaite de tout cœur que votre vie s'élève maintenant, Annie ! La Sirène délivrée ne mourra pas en saluant le jour !

La jeune fille releva joyeusement les yeux vers le regard qui lui souriait avec bienveillance,

hésita, rougit, puis se mit à rire :

– Faut-il vous avouer une absurdité ? Votre souhait s'accorde aux promesses de la destinée, paraît-il. Une dame, qui pratique la chiromancie en amateur, vint hier dîner à la pension, et voulut absolument étudier mes paumes. Je m'y suis prêtée par amusement : elle a trouvé une foule d'indices extraordinaires dans mes lignes embrouillées, et, naturellement, m'a prédit le succès !... Je veux bien en accepter l'augure. Mais sa psychologie m'a plus intéressée que ses prophéties ; elle a su déchiffrer les ressorts de mon caractère, mes aptitudes intellectuelles. Finalement, elle ma classée dans l'espèce dite « rayonnante ». J'ai appris ainsi que les « rayonnants » s'opposent aux « ténébreux », qui absorbent tout sans rien refléter, empruntent de la vitalité aux autres et n'émanent que du noir, – les parasites et les ingrats. Les « rayonnants » au contraire propagent la joie, l'enthousiasme, l'espérance, le courage, la bonté. Ils gardent secrètes leurs tristesses et émanent seulement de la lumière. Je voudrais bien mériter cette flatteuse définition, conclut la jeune fille en riant. Je m'y

efforcerais dans l'avenir.

– Mais je crois que vous y avez déjà tous les droits ! fit sérieusement l'écrivain. Les chagrins de votre jeunesse vous ont-ils rendue mauvaise et aigrie ? Désirez-vous rendre le mal pour le mal ? Non ! Certaines natures distillent du venin ; d'autres, du miel. Les mêmes expériences conduisent à des résultats différents selon les individus ; c'est de la chimie morale. Les *rayonnants* sont synonymes des « faiseurs de joie » de Dora Melagari, Faites donc de la joie ! C'est une noble mission dévolue aux natures généreuses. Vous l'essayez déjà dans votre roman, où vous appelez la pitié sur une détresse d'enfant. Vous savez qu'hier j'ai annoncé témérairement votre feuilleton pour septembre à *la Voix de Paris* !

– J'espère être prête à cette date, Monsieur. J'en suis au moment où le grand-père s'enfuit avec son petit-fils pour le soustraire aux mauvais traitements d'une mégère et à l'exemple et aux conseils d'un père indigne, incapable de relever. L'aïeul, caché sous un faux nom, après le rapt,

travaille de ses mains et, dans cette pauvreté volontaire, donne à l'enfant une éducation virile et courageuse qui en fait un homme.

– Faire un homme ! Tâche redoutable, pensa tout haut Patrice Conan, les yeux au loin. Qu'il est douloureux de songer que tant de pauvres petites créatures souffrent et s'étiolent, alors que d'autres sont trop choyés ! Ceux-ci sont plus mal préparés à la vie que s'ils supportaient les sévices d'une marâtre !

La jeune fille ne releva pas cette réflexion, amenée par une association d'idées dont elle saisissait l'enchaînement. Le petit Olivier échappait complètement à l'influence de son père. Retardé par de longues maladies, frêle, mais surtout apathique, il déployait une incroyable astuce pour parvenir à ne rien faire. Gâté par sa mère qui le cajolait aveuglément, à la moindre contrariété, le gamin devenait fébrile, exagérait son malaise, simulait une nervosité qui maintenait l'entourage en anxiété constante, et se dérobaient ainsi victorieusement à la direction paternelle. Cette impuissance à gouverner son fils

unique devait certainement contrister l'écrivain. Mais était-elle la seule cause des nuages amoncelés souvent sur son front et de la lassitude qu'il trahissait parfois ?

La porte s'ouvrit d'une poussée. Jolie et élégante en sa robe de satin gris brodée d'acier, M^{me} Conan entra, affairée.

– La couturière vient de m'apporter ma toilette de réception, dit-elle. Je vous en fais les honneurs. Comment me trouvez-vous ? Je crois qu'il y a un pli à l'emmanchure dans le dos, n'est-ce pas, Mademoiselle Le Goël ?

Annie la rassura et donna au chef-d'œuvre les éloges convenables. La jeune femme alors se tourna vers elle, souriante.

– Ah ! Mademoiselle Annie, j'attends de vous un service... Vous ne me le refuserez pas !... Mon amie Marthe et ses filles devaient m'aider à recevoir tantôt. Patatras, la grippe !... Voulez-vous bien revenir cet après-midi pour les remplacer ?...

M. Conan intervint, contrarié de ce sans-gêne.

– Tu oublies, Josèphe, que M^{lle} Le Goël n’a pas de temps à perdre !

– Je sais, fit la jeune femme avec une mutinerie coquette, mais je sais aussi que M^{lle} Le Goël est toujours contente de m’être agréable. Or rien ne me terrifie comme de recevoir à Paris. Je ne m’y habitue pas. C’est un cauchemar. Les visiteurs me sont souvent inconnus. Les intellectuels m’effarouchent. Les femmes parlent d’une foule de sujets que je n’ose aborder : le Salon de l’Épatant, la pièce du Vieux-Colombier, le dernier roman de Bourget ou de Farrère, la philosophie de Bergson ! Je m’y perds. Comment peuvent-elles tout lire et tout voir ? Ah ! la vie ici est exterminante !

Ce disant, M^{me} Conan se jetait dans un fauteuil et, dolente, poursuivait :

– Par là-dessus, pour achever tout, un démon t’a poussé dans la politique. Le Sénat, le journal, et ceci, et cela ! Que de corvées, que de tracas superflus tu t’attires, mon pauvre ami. Tes cheveux blancs ont doublé en nombre. Je ne jouis plus de ta société. Il serait pourtant si bon de se

laisser vivre !

– Sur la côte havraise ! compléta M. Conan d’un ton comiquement extasié.

– Moque-toi ! Je rêve d’y finir mes jours, répliqua la jeune femme, boudeuse, l’œil rivé à la petite mule qu’elle balançait sur le bout de son pied.

Pour Josèphe Mortet, en effet, la côte havraise représentait le pays de Chanaen. Fille d’un officier de marine et d’une créole, mâtinée d’Espagnol et de Hollandais, – ce qui expliquait les complexités de sa nature à la fois indolente et positive, – ayant perdu de bonne heure ses parents, elle avait passé sa jeunesse au Havre dans l’opulente villa de son oncle, aujourd’hui septuagénaire.

Cette villa, Josèphe en convoitait ardemment la possession. Mais une certaine cousine Élisabeth, adroite et insinuante, l’inquiétait. Celle-là résidait à Honfleur, à portée du vieillard, et saurait le circonvenir au moment opportun. Il eût fallu plus souvent aller faire sa cour à l’oncle Mortet, mais la malheureuse santé d’Olivier

exigeait d'autres climats. Que de maïs !...

Une autre anxiété tourmentait Josèphe. À la Martinique, une grand-tante, célibataire, propriétaire de plantations de canne à sucre, manifestait un engouement intempestif pour les enfants de son régisseur. Il eut été nécessaire aussi d'opérer de ce côté. La vue d'Olivier l'eût conquise assurément ! Mais comment exposer le garçonnet aux hasards de la traversée ? Autant de perplexités troublantes, bien faites pour empoisonner l'existence d'une mère. Elle voulait son fils heureux – donc riche, – car, à son sens, avec une complexion aussi fragile, jamais Olivier ne pourrait subir les fatigues des longues études et les émotions des concours.

Ces doléances formaient le fond ordinaire des entretiens de Conan. Et elle ne se lamentait pas moins au sujet de son mari, se cramponnant à lui pour le détourner du travail, de l'action. Sollicitude exagérée, affection indiscreète, tendant à exercer une influence dissolvante et s'irritant à toute velléité de résistance.

Annie, pour rasséréner Conan dont les fins

sourcils noirs s'étaient rapprochés, se hâta de dire :

– Madame, puisque vous jugez que je puis vous être vraiment un peu utile, je me ferai un plaisir de revenir.

– Je crois bien que vous me serez utile ! Vous me déchargerez du soin de soutenir la conversation, s'exclama M^{me} Conan, allégée. Merci ! Merci !

Et bondissant soudain vers la porte :

– Ah ! ciel, et cette pauvre couturière que j'oubliais ! M. Conan, sans regarder Annie, plaçait des documents dans sa serviette. Puis il murmura, la voix plus basse :

– Je vous rends votre liberté ce matin, Mademoiselle Le Goël. C'est assez qu'on abuse de vous tantôt. Je sais que vous sacrifiez des heures qui vous sont précieuses.

– Le sacrifice est léger.

– En tout cas, vous l'accomplissez avec une bonne grâce charmante. Merci à mon tour.

– Oh ! Monsieur, fit-elle avec élan, de vous à

moi ce dernier mot ne doit pas se dire !

Sa sincérité, sa reconnaissance éclataient dans ses prunelles brillantes, en avivaient la lumière bleue. Patrice Conan, plus grave encore, baissa de nouveau les yeux.

*

Les premières visiteuses furent les amies personnelles de M^{me} Conan, appartenant au monde de la finance ou du grand négoce, – habillées par les meilleurs faiseurs, avec une élégance sobre et cossue, et portant des bijoux de grand prix. Le caquetage s'alimenta uniquement de sujets courants : les domestiques, les maladies des enfants, le dentiste, les chapeaux, une partie en bande à Montmartre et le dernier procès sensationnel. En comparaison de ce prosaïsme, les propos de table de la pension Bertrand, où chacun défendait ses idées et discutait celles du voisin, prirent, au jugement d'Annie, la valeur de dissertations quasi-platoniciennes. Heureusement,

le ton de la conversation se haussa quand arrivèrent, seules pour la plupart, des femmes de professeurs, d'écrivains, d'artistes ou de parlementaires. M^{me} Conan, dépassée, ne chercha plus à guider les babillages. Et Annie commença de s'intéresser.

Esthétique, littérature, politique mondiale, découvertes scientifiques, tout s'effleurait à tire-d'aile. Mais que de justes aperçus, de sens profond, d'intelligence avertie perçaient dans ces propos légers ! La médisance s'y glissait bien un peu çà et là, acérée, mordante même. Il est toujours tentant de faire de l'esprit aux dépens d'autrui.

L'une des visiteuses se montrait particulièrement experte à ce dernier jeu. Longue, onduleuse, de mine coquette, quoiqu'un tantinet râpée, avec une figure jolie au repos, mais sujette à de bizarres et subits changements, comme si un masque tragique succédait au bénévole, elle parlait avec agrément d'une voix tour à tour insinuante ou railleuse qui dominait le brouhaha. Annie, frappée de ces contrastes, n'ayant pas

distingué le nom de l'étincelante causeuse, la baptisa *in petto* M^{me} Douce-Amère.

Celle-ci captiva l'attention générale en racontant l'histoire d'un mariage secret encore, et conclu en catimini entre un homme du monde très en vue et la fille d'un serrurier, – bref, une affreuse mésalliance ! M^{me} Conan et ses amies se récrièrent avec horreur, en accusant la faiblesse des hommes !

Un vieillard au fin profil de prélat du dix-huitième siècle, digne des pastels de Perronneau, protesta avec une calme ironie :

– Pardonnez, Mesdames, à un vieux puriste, possédé par la manie de l'épithète dûment appropriée. Retirez d'abord l'adjectif *affreux*, – et même le substantif *mésalliance* !

– Monsieur Laffenel ! s'écria Douce-Amère courroucée, vous êtes un homme : donc suspect. Et puis que vaut votre témoignage ? Moi, je connais le malheureux égaré, M. du Breuil, dont la famille, hélas ! est alliée à la mienne.

– Et moi, repartit M. Laffenel, toujours

placide, j'ai l'avantage de connaître M^{lle} Laure Marçais, devenue M^{me} du Breuil. L'atelier de son père est situé en face de l'immeuble que j'habite depuis vingt-deux ans. J'ai vu grandir la jeune fille. Je puis vous assurer qu'elle est née princesse. Et j'ai servi de témoin à son mariage.

Un silence de cinq secondes marqua la réprobation de l'auditoire féminin. Quelques hommes sourirent. Mais Douce-Amère reprit vite le dessus.

– Ah ! gémit-elle, caressant avec mélancolie son manchon de loutre délustré. On ne saurait trop s'en convaincre, les messieurs se soutiennent entre eux dans leurs pires folies !... L'homme égoïste ne cherche que son bonheur, au risque de tout casser, et foule aux pieds sans scrupules les engagements les plus sacrés. L'histoire de cette pauvre amie Boucastel en est bien une preuve navrante.

Aussitôt un chorus de voix apitoyées ou indignées s'éleva sans que personne défendît, cette fois, l'inculpée. Un médecin connu abandonnait sa femme, mère de trois enfants,

pour l'institutrice de ses filles. L'événement lamentable s'ébruitait, à peine. Les préliminaires de divorce étaient engagés.

– *La Vie privée de Michel Teissier !* soupira M. Laffenel. J'en conviens ; l'homme est faible ! Et la femme perverse !

– Oui, parfois la femme est perverse. Mais l'homme est féroce autant que faible ! corrigea austèrement M^{me} Douce-Amère. Et cette anecdote édifiante se répète chaque jour et partout. Moralité : il est toujours dangereux d'introduire en tiers une femme plus jeune que soi dans son ménage.

À ce moment, son regard glauque se posa sur Annie qui, tout près de là, offrait des gâteaux. Et se penchant vers M^{me} Conan, Douce-Amère demanda, la voix caressante :

– Chère Madame, vous ne m'avez pas présenté cette délicieuse jeune fille blonde. Une de vos parentes, peut-être ?

Josèphe, polie et distraite, répliqua :

– Non ! M^{lle} Le Goël est la secrétaire de mon

mari.

Annie, distinctement, entendit question et réponse. L'assiette trembla légèrement dans sa main, tandis que Douce-Amère la dévisageait d'un œil soudain vitrifié et dur. Des possibilités qu'elle n'avait jamais considérées se présentèrent tout à coup à son esprit. Et, généralisant aussitôt, la jeune fille se dit que la plupart des femmes présentes se roidiraient aussi dans une instinctive défiance, si elles connaissaient sa situation dépendante, l'humilité de son origine et la protection généreuse dont l'honorait Patrice Conan.

Envahie par ces idées, elle arriva, de fauteuil en fauteuil, près de M. Laffenel, qui allongea des doigts avides vers les appétissants fruits confits.

– Eh ! bien, soit dit sans reproche, vous avez bien tardé à m'offrir ces chatteries, Mademoiselle Le Goël ! Vous ignorez donc que je suis friand comme feu Monselet. Un gourmand qui avait bien de l'esprit et une jolie plume. Lisez-le, quand vous en aurez l'occasion. Vous ne perdrez pas votre temps !

Critique d'art, collaborateur au *Foyer*, lecteur à *la Voix de Paris*, M. Laffenel rencontrait assez fréquemment la secrétaire de M. Conan et lui témoignait une aimable sympathie. La jeune fille, mise en confiance, sourit à l'excellent homme, fort estimé de son patron.

– À la bonne heure ! Vous vous déridez. À quoi songiez-vous à l'instant, d'un air quasi farouche ?

– À l'inégalité des conditions.

– Oh ! oh ! ça mène loin, ces méditations-là.

– Les miennes ne m'entraînaient ni à la révolte, ni à l'envie, mais à l'ironie, repartit M^{lle} Le Goël sans chercher à biaiser. Je m'amusais à imaginer l'effarement de toutes ces dames, bien nées, posées à l'aise sur un degré plus ou moins élevé de l'échelle sociale, s'il leur était révélé inopinément que la personne d'apparence inoffensive qui les frôle de sa jupe, en distribuant des douceurs, sort de...

– D'une maison, correctionnelle ?

– Non, mais d'une modeste mesure où elle

lavait souvent la vaisselle et prêtait la main à de gros ouvrages, tels que d'essuyer la devanture de la petite boutique de son oncle ou de balayer le trottoir ! conclut Annie avec un peu de bravade.

– Il n'y a pas de quoi rougir pour cela ! répondit paisiblement M. Laffenel. Mon père à moi était ferblantier. Consolons-nous, enfant, Jésus naquit dans une étable, et charpentier jusqu'à trente ans, choisit pour disciples des artisans et même un gabelou ! Quelle stupeur, hein ! pour ces dames, si la troupe des apôtres, en son apparence terrestre, venait leur demander l'hospitalité !

– Elles verrouilleraient solidement leurs portes ! dit Annie dans un éclat de rire.

Patrice Conan entra dans le salon. Quelques compliments à droite et à gauche, et il venait à M. Laffenel, qui retenait M^{lle} Le Goël pour saisir une noix confite.

– On semble bien gai dans ce coin ! observa le sénateur, en serrant la main de son vieil ami.

– Nous parlons philosophie transcendante, dit

M. Laffenel avec bonhomie.

– Je ne supposais pas la philosophie si folâtre.

– Pourtant nous planions vers les plus hauts sommets ; du *Contrat Social*, sans arrêt, nous nous envolions vers l'Évangile.

– Rapprochement audacieux et quelque peu profane ! Et quelle conclusion en tiriez-vous, s'il vous plaît ?

– Excusez-moi. L'assiette est vide, grâce au dilettantisme de M. Laffenel, fit Annie Le Goël, s'échappant.

Elle venait de surprendre le regard acéré que Douce-Amère lançait vers le trio. Et nées de la conversation précédente, des craintes imprévues l'assaillaient, agressives, oppressantes.

Sa sécurité ne lui semblait plus aussi stable. De quelles suppositions venimeuses pouvait-on empoisonner quelque jour l'esprit de M^{me} Conan, par insouciance, par sollicitude amicale, par jalousie, ou simplement pour le plaisir de nuire ?

*

Le dîner s'avavançait quand Annie vint prendre place à la table Bertrand. Tout retard occasionnait aux pensionnaires, à l'étroit dans la pièce oblongue, l'ennui de se déranger, pour livrer passage à l'arrivant. M^{lle} Le Goël, embarrassée, se consola en constatant que Winifred était coupable du même délit. Miss Landley parut bientôt, mais avec un petit air vainqueur et pimpant.

– Vous me pardonnerez. Ma chère invitée s'est fait un peu attendre.

Derrière elle se montrait M^{me} Christiane Fougerays.

Petite, un profil en biseau, des traits heurtés, mais éclairés par de magnifiques yeux topaze nu regard droit, couronnée d'une épaisse chevelure brune qui, déroulée, devait tomber en manteau jusqu'aux jarrets, M^{me} Fougerays habillée avec une simplicité voulue qui cachait une recherche savante, le port de tête hautain et les manières modestes, produisait naturellement un effet sensationnel quand elle s'avisait de venir partager

le brouet, de la pension Bertrand.

Sans doute prenait-elle la précaution de dîner au préalable, car elle ne touchait que du bout des lèvres aux ragoûts et aux entremets économiques, non sans essayer furtivement verre et assiettes. Mais fatiguée du luxe et friande d'impressions neuves, Christiane s'amusait de ce milieu si dissemblable du sien et déployait sa grâce pour conquérir tout le monde.

Elle gagna sa place, réservée près de la chaise de Winifred, adressant aux uns et aux autres une parole enjouée ou un signe aimable. M^{me} Bertrand, M^{me} Maynard. – la duègne de la pension, – firent fête au brillant oiseau de passage.

– Nous languissions en votre absence ! En quelle partie de l'Amérique vous promeniez-vous, ces derniers temps ?

– Tout bêtement à New-York, répondit négligemment M^{me} Fougerays, accoutumée à suivre, sans obstacle, la fantaisie qui remportait vers le Septentrion ou l'Orient, suivant l'inspiration de la dernière insomnie.

M^{me} Maynard béa d'admiration.

– Vous dites cela avec une désinvolture !... New-York... Et aller et retour, trois semaines en tout pour un déplacement aussi considérable ! Vous êtes une infatigable globe-trotter.

– Pas infatigable, malheureusement. Et cette fois, réflexion faite, si cela avait été possible au cours de la traversée, je revenais... J'allais assister au remariage d'une amie. Je me suis demandée, une fois en mer, pourquoi je prenais la peine de me déranger pour cet événement absurde, banal et fâcheux.

– Vous présentez que votre amie sera désappointée ? observa M^{me} Bertrand.

– Mais mariage et remariage aboutissent fatalement à un désappointement... pour la femme ! rétorqua Christiane.

– Ou pour l'homme... glissa M. Ligois, seul parmi les pensionnaires à relever le blâme dédaigneux jeté au sexe fort.

– Admettons-le ! repartit avec froideur M^{me} Fougerays, le mariage est une loterie, c'est

entendu. Et tout jeu de hasard réserve des mécomptes.

Soupçonnant sa propre histoire connue, Christiane, avec une hardiesse presque cynique, ne craignait pas d'étaler sa misanthropie, son nihilisme et d'en laisser deviner les causes, cédant sans doute au besoin morbide qui pousse certains blessés à écorcher leurs plaies pour raviver leurs souffrances.

M^{me} Maynard, flattant la manie de l'élégante pessimiste, abonda aussitôt dans son sens :

– Ah ! que vous avez raison ! Les femmes sont bien à plaindre. Rien ne les garantit de la trahison, ni la bonté, ni la fidélité, ni le charme.

Et comme démonstration de ce principe mathématique, elle commenta l'aventure Boucastel, dont Annie Le Goël avait entendu le récit, la veille, dans le salon de M^{me} Conan, et qui passait dans le domaine public, un journal du matin y ayant fait allusion dans ses échos.

– Quelqu'un qui connaît bien la... perturbatrice, ajoutait la vieille dame, m'a dit

que, très politique, de cœur et de cerveau très froids, elle a agi avec une ruse machiavélique à seule fin de capter en partie la belle fortune de Boucastel. Voilà les mœurs d'à présent ; les jeunes filles ne se contentent plus de faire la chasse au mari parmi les célibataires !

– Est-ce possible ? se récria Winifred, indignée. J'ai été jeune, pas plus vilaine qu'une autre...

– Dîtes plus jolie et plus attrayante que beaucoup, corrigea M^{me} Bertrand.

– Eh ! bien, un homme marié n'existait pas pour moi. C'était un objet *tabou*... Le mariage n'est pas seulement un sacrement, mais une association qui doit rester loyale. Et il a été dit : Le bien d'autrui ne convoiteras.

– Je n'attendais pas moins de votre bon cœur et de votre droiture, honnête et sensible amie ! fit M^{me} Fougerays.

Et déroulant son idée jusqu'au bout avec une objectivité audacieuse, sans s'occuper des allusions personnelles qu'elle risquait de s'attirer,

Christiane poursuivait :

– Il est évident que le divorce, libérateur par certains côtés, encourt à bon droit la critique des sociologues, aussi bien que les anathèmes de l'Église. Le mariage n'est plus une citadelle inexpugnable. Et n'importe quelle intrigante peut le considérer maintenant comme une place ouverte, où il ferait bon de s'installer si l'on parvient à en expulser l'impératrice régnante.

– L'entraînement du cœur excuse et explique bien des choses, fit M. Ligois d'un air rêveur.

– Les hommes n'ont pas voix au chapitre, énonça M^{me} Fougerays. Mais je suis curieuse d'apprendre l'opinion des jeunes filles modernes. J'ai quarante ans, moi ! Et il y a un fossé profond entre mes contemporaines et la génération actuelle. Que pensez-vous de ce que nous venons de dire, Mademoiselle Serloff ?

La jeune Slave, les yeux baissés, répliqua de sa belle voix aux notes d'alto :

– L'amour est l'amour ! Et Ibsen nous répète : Soyez vous-même, hardiment. Et vivez votre vie.

– Même en démolissant celle des autres, acheva M^{me} Fougerays. Au tour d'une Française. Mademoiselle Annie Le Goël, si muette ce soir, avez-vous suivi cette controverse ?

Annie tressaillit en s'entendant interpellé. La discussion remuait en elle les souvenirs les plus pénibles : l'étrangère félonne, sur la porte ensoleillée, – et tous les chagrins dérivant de la fugue paternelle.

– Vous paraissez si loin ! taquinait Christiane. Le démon littéraire peut-être accaparait votre oreille.

– Je n'ai pas perdu un mot du débat.

– Alors, votre avis ?

La jeune fille, avec la force et la gravité que donne une conviction sincère, articula :

– Mon avis est en tout conforme à celui de Miss Landley. Le mariage ne m'apparaît pas seulement inviolable parce qu'il est consacré religieusement mais il est un contrat, un traité conclu, signé, juré. Toute infraction se définit par conséquent une forfaiture. Quant à moi, je ne

serais pas plus tentée de détourner l'époux d'une autre que de lui dérober son portemonnaie. Question de probité.

– Bravo ! s'écria M^{me} Fougerays emballée. Voilà une réponse catégorique et qui me plaît par sa fierté.

Là-dessus elle fit un signe discret à Winifred et se leva, sans achever l'orange épluchée sur son assiette. Miss Landley la suivit avec une docilité souriante et, se penchant vers Annie, lui souffla à l'oreille :

– Venez prendre le thé dans ma chambre. Vous me ferez grand plaisir. Seulement, my dear, apportez une chaise !

M^{lle} Le Goël ne voulut pas contrister la bonne Winifred par un refus. Après quelques minutes, munie du siège réclamé elle rejoignit les deux amies.

M^{me} Fougerays la salua d'une exclamation joyeuse :

– Que vous êtes gentille de nous donner un peu de votre temps ! Je sais que vous travaillez

beaucoup.

Chercher la clé des âmes pour en inventorier le contenu était un jeu passionnant pour la jeune femme blasée. Jusqu'ici, tout ce qu'elle faisait « sortir » de M^{lle} Le Goël la surprenait et l'enchantait comme de l'inédit.

Pendant que Winifred surveillait le thé qui chauffait sur une lampe à alcool et s'affairait pour l'arrangement du napperon, des tasses, du sucrier, sur sa table encombrée, Christiane continuait d'interviewer la jeune fille, qui l'intriguait comme une énigme vivante.

– Ce soir, vous m'avez tout à fait conquise, Mademoiselle Le Goël. Chaque fois que je vous entends, j'ai peine à croire que vous vous êtes « éduquée » presque seule ! Par quel miracle avez-vous pu acquérir tout ce qui vous fait ce que vous êtes ?

– Je suis peu de chose. Et il n'y eut pas d'autre miracle que l'utilisation de la moindre seconde : levée à cinq heures pour étudier, je ne me couchais qu'à onze. La lumière n'était plus tolérée à la maison, passé ce terme extrême.

– Mais c’est un régime de carmélite !
Naturellement vous n’avez pas voyagé ?

– Une fois je suis allée, pendant un petit congé, voir Saint-Malo, le mont Saint-Michel : une escapade de trois jours.

– Mais dans votre profession, les déplacements sont nécessaires pour enrichir l’imagination et élargir le jugement ! Si jamais vous en avez le loisir et l’envie, souvenez-vous que je vous désire comme compagne de voyage. Nous irons où il vous plaira. J’ai à peu près tout vu de ce qu’on va voir sur tous les points du globe.

Annie, interdite par cette proposition aussi attrayante qu’imprévue jeta vers Miss Landley un regard significatif :

– Je vous remercie infiniment, Madame... Cependant ne trouveriez-vous pas tout près de vous une compagne idéalement complaisante et agréable.

– Winifred ? dit en riant M^{me} Fougerays. Autant rester en tête-à-tête avec moi-même ! Elle

est toujours de mon avis. Elle ne se formalisera pas de mes impertinences tout amicales, Mademoiselle Le Goël, rassurez-vous. Et puis elle adore ses petites élèves, cette stupide bonne fille. Elle leur consacre en partie ses vacances. Son cœur est aussi vaste qu'un Palace-Hôtel. Chacun y a sa chambre.

– Plus ou moins confortable, plus ou moins spacieuse, fit gaiement Miss Landley en remplissant les tasses.

L'arôme du thé se répandit, animant encore la cordialité de la causerie avec une impression de bien-être et d'intimité. Très en train, grillant des cigarettes russes, grignotant des fruits glacés, Christiane, caressante avec Winifred, jonglant avec les paradoxes pour intéresser Annie, s'amusa tant et si bien qu'elle resta déconcertée, quand la femme de chambre tambourina discrètement à la porte pour avertir que la voiture de M^{me} Fougerays l'attendait.

Christiane prit congé, mais non sans répéter :

– Mademoiselle Le Goël, ne perdez pas de vue ma proposition de voyage. Cela c'est sérieux...

Vous me feriez injure en ne me croyant pas capable de tenir mes promesses. Le jour où vous voudrez, je me rendrai libre. Rappelez-vous cela.

La jeune fille, touchée, réitéra ses remerciements, puis regagna sa cellule, pendant que Winifred voltigeait dans l'escalier à la suite de M^{lle} Fougerays.

M^{lle} Le Goël alluma sa lampe, et s'assit dans son fauteuil. Étourdie, fatiguée, il lui fallait quand même accomplir l'effort de volonté qui devait écarter les impressions complexes de ces deux derniers jours, les réminiscences chagrines, les appréhensions menaçantes.

La nappe de clarté tombait sur la petite table, dorant la feuille à demi-écrite. Annie, reléguant dans l'ombre les souvenirs importuns, les éventualités troublantes, ne voulut plus rien voir en dehors du cercle de lumière où s'évoquaient les personnages fictifs qui lui devaient la vie.

*

La dernière page ! Annie, d'une plume allègre, traça le mot fatidique : *Fin*. Mais presque tout de suite, un regret se glissa dans cet allègement : en congédiant Mauricet et son grand-père, si longtemps ses hôtes invisibles, il lui semblait quitter des amis véritables, dont la compagnie lui était chère.

Puis une frayeur l'envahit, lorsqu'elle dut relire sa copie : la réalisation lui apparut trop inférieure à ses visées. Elle eut envie de jeter au feu les pages si laborieusement écrites.

Néanmoins M. Laffenel, ayant pris connaissance du manuscrit, émettait un avis favorable, – toute sympathie personnelle mise à part, assurait-il. Ça ne casserait rien, évidemment ; mais de la sensibilité et de la grâce, de la vigueur et de la sobriété, de l'exactitude dans le dessin des caractères ou la peinture des milieux populaires rendraient attrayante la lecture de *Pour le Petiot*. Bref, le feuilleton passerait, dès septembre, dans *la Voix de Paris*.

Annie, réconfortée, n'éprouva plus dès lors que le vide laissé dans son cerveau par l'œuvre

qui l'avait accaparée six mois. Et elle se préoccupa de mettre sur pied le roman demandé par *le Foyer* pour l'année suivante.

Sur quel thème échafauder un récit ?

« Regardez passer la vie », lui recommandait Patrice Conan.

Sans doute, l'entourage direct lui offrait maints sujets d'observation, – épisodes bouffons ou dramatiques, personnages originaux jusqu'à l'invraisemblance. Raconterait-elle comment l'équivoque Ligois venait d'être inculpé de bigamie au moment où il se fiançait à l'imprudente Olga ? Et comment la fière beauté viennoise, orgueil de la tablée Bertrand, reine par la distinction et l'élégance, disparue mystérieusement, se retrouvait parmi le troupeau lamentable qui hante les promenoirs des music-halls ? Non, tout cela était répugnant et morne.

Son goût la portait vers la sérénité et la beauté. Elle se vit inapte à l'analyse des turpitudes, des malhonnêtetés, des vilénies, et fut tentée de s'alarmer de cet exclusivisme comme d'une infériorité de jugement ou d'une infirmité

intellectuelle.

Obsédée par ces tergiversations, Annie s'en ouvrit, un soir, à M. Conan, alors qu'ils contournaient côte à côte la terrasse des Reines. M^{lle} Le Goël avait dû rejoindre son maître au Palais du Luxembourg. Le sénateur, fatigué par la séance surchauffée dont il sortait, se laissa séduire par la paix des pelouses et des arbres, entrevus des fenêtres de la bibliothèque.

– Vous plaît-il de marcher un peu en causant ? proposa-t-il. La tête me tourne.

Patrice accéléra le pas en traversant l'immense cour pavée. Lorsqu'il franchit la grille ensuite, il respira profondément et secoua les épaules comme pour rejeter un fardeau.

– La fontaine de Médicis ! Des fleurs ! Ah ! cela me rafraîchit l'âme. Si vous saviez, ma pauvre enfant, quelle dépression m'accable souvent, dans cette salle, en face de cette tribune où l'on abuse de l'éloquence ! Je me sens neutralisé, annihilé en face des problèmes de l'heure. Tant de bonnes volontés paralysées, tant de discussions d'où jaillissent des étincelles

aussitôt éteintes ! C'est à désespérer !

– Eh ! bien, ce malaise désespérant, je le ressens en mon privé ! soupira Annie.

Et sachant qu'une diversion serait bienfaisante à M. Conan, elle continua, sans craindre d'être importune :

– Me voici à la veille des vacances. Je vais avoir des loisirs dont je devrais profiter. Et mon intelligence est nouée !... Mille trames s'entrecroisent et se brouillent sur le métier, sans que je parvienne à saisir le bon fil !

– Vous traversez la phase pénible où la pensée papillonne avant de se fixer, dit l'écrivain. La difficulté majeure de toute composition, – qu'elle soit œuvre philosophique, littéraire ou artistique, – réside dans le choix, dans la direction à déterminer. La création cérébrale est un tourment sans cesse renouvelé : une fois le point de départ admis, une lutte sans trêve s'engage entre l'inspiration et l'outil, l'abstrait et le concret, entre la pensée et la matière, que celle-ci soit la parole, la glaise, le mot écrit ou la couleur, – lutte perpétuelle qui, malgré tous nos efforts, aboutit

rarement à la projection parfaite de l'idée.

– Et cette tâche si abstruse se complique encore pour moi, avoua piteusement la jeune fille. Car je me découvre incapable d'étudier des êtres et des choses qui me sont antipathiques, il me faut aimer mes héros ! N'est-ce pas enfantin ? Et combien démodé, le héros sympathique !...

– Votre exemple justifie la théorie émise par Wagner, observa Patrice : l'artiste exprime toujours mieux ce dont il a été privé. Ainsi dépeindra-t-on plus vivement, par une chaleur torride, un paysage d'hiver, de neige ou de brume, et vice versa. Vous avez malheureusement été sevrée de bonheur familial. Et ce sont justement les tableautins d'intimité qui font le charme de *Pour le Petiot*, m'assure Laffenel. Ne craignez pas de vous montrer optimiste, au risque même du ridicule. L'affirmation construit, la négation ruine ; l'optimisme vivifie, le pessimisme stérilise et tue.

La parole d'autorité et d'affection excitait chez Annie des vibrations véhémentes. Une griserie exaltait sa pensée. Les parfums du soir la

pénétrèrent de délices. Elle leva vers son compagnon le regard humide de ses yeux bleu lavande.

– Ah ! Monsieur, à vous entendre, je reprends confiance et courage. J’ai si peur de n’être qu’une sottie présomptueuse !

Le visage mobile de l’écrivain rajeunit dans l’épanouissement d’un sourire.

– Suivez les tendances de votre nature. Restez sincère.

Annie s’enhardit, à cette approbation.

– Après tout, la vie vraie ne comporte pas que des laideurs, comme le veulent les réalistes. La rue est là-bas avec ses fumées, ses odeurs nauséabondes, son tumulte bruyant. Mais ici des bébés délicieux jouent sur le sable, des pierrots et des ramiers se chamaillent ; dans le lointain, ce léger feuillage, ces silhouettes de jeunes filles, ces choses jolies et douces pourtant, c’est aussi du *document vécu*, du *réel*, du *d’après nature*. Voilà ce que je veux considérer... en oubliant autant que possible le reste. Ainsi faisait le

charbonnier, juché sur le siège d'un lourd camion, que j'aperçus, un matin de givre, en longeant la rue des Tuileries. Il avait ralenti l'attelage, afin de contempler plus longuement le ciel rouge, le fantasque spectacle des pendeloques de cristal accrochées aux branches et du semis de diamants qui recouvrait la terre. Il passait, la tête tournée, les yeux extasiés. Je suis certaine que cette vision le suivit toute la journée et que sa besogne lui en parut moins lourde. Ce brave charbonnier m'a donné une leçon de sagesse à son insu : cueillir au passage le fugace bonheur que nous octroie la clémence des dieux. Tenez, aujourd'hui, j'ai reçu, moi aussi, un petit cadeau des fées...

Vivement, Annie fouillait sa serviette, gonflée de papiers, et en tirait une enveloppe azurée qu'elle tendit à son compagnon.

– J'ai trouvé cette lettre dans le courrier de *la Gazette Féminine*. Une lectrice bretonne qui s'appelle comme moi. Curieuse coïncidence !...

Entre les quatre pages, une tige de fleurette mauve était soigneusement enfermée.

– De la bruyère ! murmura Patrice. Toute la lande s'évoque pour moi !

À demi-voix, il lut :

« Madame,

« Je m'appelle Annik Le Goël. Mêmes nom et prénom que vous ! Cela m'engage à vous écrire pour vous remercier de vos chroniques qui nous plaisent beaucoup. Dans la dernière, vous disiez que tous les trésors ne valaient pas les souvenirs d'une enfance heureuse. Cela m'a fait mieux reconnaître tout ce que je devais à mes excellents parents. Et nous nous sommes embrassés, les larmes aux yeux, après la dernière ligne.

« Votre signature est peut-être un pseudonyme. Êtes-vous Bretonne ? Si vous veniez dans notre pays, par hasard, n'oubliez pas que vous y avez conquis des amitiés,

« Soyez assurée des sentiments très respectueux de votre modeste petite lectrice.

« Annik Le Goël. »

– Je ne puis vous dire combien j’ai été touchée par ce naïf petit billet ! fit Annie.

Une émotion voilait les prunelles noires de Patrice Conan, tandis qu’il remettait soigneusement dans l’enveloppe le papier bleuâtre et la brindille mauve.

Je le conçois. C’est charmant ! Et cela est daté de Kergrist, près Carnac. Un coin de terre étrangement suggestif pour qui possède du sang breton dans les veines. Vous parliez de coïncidences. Eh ! bien, cet après-midi, j’ai reçu au Sénat M. de Kervenno, un ami de lycée, qui habite entre ces deux localités un vieux manoir où j’ai passé d’intéressantes vacances dans ma jeunesse. Férés de préhistoire, nous courions la contrée pour visiter, étudier et fouiller les monuments mégalithiques. Et c’est ainsi que je me passionnai pour les légendes et le passé de l’Armor. Ah ! ce Morbihan ! Que j’aimerais à y retourner ! C’est là que je rêve d’achever mon étude du sentiment religieux chez les Celtes.

– Le Morbihan ! La famille Le Goël en sortit, il y a environ cent vingt ans. Et le pauvre oncle

Augustin souhaitait visiter le pays de ses aïeux. Il se faisait des illusions de noblesse déchue. Hélas ! il faut en rabattre. Tous nos ancêtres sont qualifiés de *laboureurs* sur les vieux papiers que j'ai essayé de déchiffrer, ces derniers soirs de désœuvrement, avec l'aide d'un paléographe pensionnaire de la maison Bertrand.

Patrice s'arrêta brusquement.

– Un paléographe ? Des vieux papiers ! Mademoiselle Le Goël, vous êtes une dissimulée, une sournoise, une traîtresse... C'est à moi que vous deviez confier vos parchemins.

D'abord interdite par l'explosion, elle se mit à rire :

– J'eusse craint d'être indiscrete ! Il s'agit de choses si médiocres, baux de fermes, partages, inventaires de mobiliers rudimentaires, trahissant une extrême pauvreté.

– Les fermiers les plus aisés du Morbihan vivaient avec une simplicité excessive... Mettez votre vanité de côté et apportez ces dossiers demain. Flairer l'odeur de moisi et de poussière

d'anciennes paperasses, mais c'est une jouissance merveilleuse. Et vous me la dérobez pour en faire bénéficier un paléographe quelconque !

– Pas quelconque ! Sa barbe épaisse et rude le distingue si bien que Winifred et moi l'avons surnommé irrévérencieusement M. Hérisson. Au demeurant, le meilleur homme du monde. Mais avant que ce bon savant m'assistât, j'avais déroulé ces vieilles liasses. Et une personnalité intéressante, entre mes ascendants inconnus, s'est dégagée du fatras : un grand-oncle, Alban, dont il me reste les carnets de comptes, datés de 1782 à 1794, écrits d'une cursive si correcte que mon paléographe s'en étonna, car peu de paysans savaient même signer leur nom à cette époque. De plus, pour me le rendre plus intéressant encore, il est mort de façon tragique, noyé dans la rivière d'Ars, l'an III de la République, comme le constate un procès-verbal de greffier.

– Vous redoublez mon désir de fouiller vos archives. Au fait, pourquoi ne contenterais-je pas tout de suite ma curiosité ? Je suis presque à votre porte. Ainsi vous éviterais-je la peine d'apporter

et remporter ce paquet. Il est six heures et demie. On ne dînera chez moi qu'à une heure invraisemblable, M^{me} Conan ayant conduit Olivier à une garden-party jusqu'à Versailles. Pouvez-vous me donner quelques instants ?

– Oh ! Monsieur, quel honneur inattendu ! Je m'excuse de vous recevoir dans une humble cellule...

– De bénédicte méditative ? C'est moi qui dois m'excuser de mon indiscretion.

Le sénateur montait donc, quelques minutes plus tard le petit escalier au tapis râpé, M^{me} Maynard, rencontrée dans le couloir faillit s'évanouir d'émerveillement en reconnaissant l'écrivain dont l'image était popularisée par les illustrés.

– Vous êtes certain, à votre sortie, de trouver une haie d'honneur ! glissa malicieusement Annie à son maître tout en poussant la porte de sa chambrette.

D'un rapide coup d'œil, elle inspectait le rangement. Tout était correct, la couchette sous la

courtepointe blanche et rose, le paravent chinois dressé devant la toilette. Seule, la table gardait le désordre du travail. La jeune fille introduisit l'éminent visiteur.

– Ah ! je crois retrouver ma case d'étudiant ! dit gaiement l'écrivain, accrochant son chapeau à l'angle du glorieux paravent et prenant possession de l'unique fauteuil que lui avançait Annie.

Celle-ci ouvrait vite la fameuse cassette de fer, si importante aux yeux de l'oncle Augustin, et déliait le rouleau de parchemins jaunis et de papiers vergés, estampés de timbres de notaires bretons ou de vignettes officielles : fleurs de lis de France, hermines armoricaines, figures de la Liberté. Livrets militaires de l'Empire, baux, relevés de cadastres, épaves d'existences humbles et tourmentées, s'étalèrent sur la table.

– De tout ce que j'ai appris là-dedans, décès prématurés des chefs de famille, partages onéreux de biens de mineurs, procès interminables, je conclus que les Le Goël furent voués à la pauvreté et au malheur. Ce n'est pas très

encourageant pour leur descendante ! dit Annie avec une certaine mélancolie, tandis que le maître, les doigts frémissants de la volupté des érudits, palpait ces vestiges du passé, souvent rongés, sur les bords, par les rats.

– Personne n’est voué au malheur, – du moins à mon avis. Mais je pense comme vous que votre Alban est particulièrement intéressant, observait M. Conan en feuilletant les petits calepins. Ces comptes attestent des achats de futaies, des coupes, des transports, bref les détails d’un commerce de bois assez considérable, et qui ne devait pas être facile à mener par les chemins d’alors et partant d’une ferme éloignée. Car ce Kerbestous en Elven avoisinant Plaudren, d’après ces actes, doit être situé aux confins des landes de Lanvaux, – qui étaient une brousse à cette époque. L’écriture est correcte, l’orthographe passable, les calculs réguliers. Beaucoup de nos écoliers ruraux ne feraient pas mieux aujourd’hui. Comment Alban, dans son trou, a-t-il acquis cette instruction relative ? Sans doute un château était-il voisin. Le petit Le Goël, orphelin de père dut être débrouillé par un intendant, ou plutôt un

chapelain, – auquel il servait d'enfant de chœur.

– Il ne semble pas qu'Alban se soit marié, observa Annie songeuse. Et cette mort violente, constatée en style juridique avec indifférence, me donne froid au cœur. A-t-il mis fin à ses jours, découragé, après avoir dépensé tant d'énergie ?

– Peut-être fut-il victime des vengeances particulières qui s'assouvissent facilement pendant les guerres civiles. Voyez, cette assignation témoigne d'une chicane entre lui et son beau-frère Le Filleul, qui lui chante pouilles. Mademoiselle Le Goël, vous cherchiez un sujet de roman ! Le voici !

– Un récit du temps de la Révolution ! se récria la jeune fille effarée... Mon ignorance éclaterait à chaque page !

– Reconstituez par l'intuition, guide des historiens aussi bien que des savants ! Les âmes se ressemblent en tous temps. Cherchez le ressort qui fit agir Alban, le secret de ses opiniâtres efforts... Et tenez, rien ne vous serait meilleur que de vous imprégner de couleur locale. Vous êtes pâlotte, anémiée. Employez votre prochain congé

à visiter ce coin de Bretagne. Vous en retirerez profit physique et moral. Vous avez un peu d'argent ?

– Grâce à mes gains, je n'ai pas écorné mon petit pécule, déclara-t-elle, emphatiquement vaniteuse.

– Oh ! fit Patrice avec un respect comique, mes compliments. Avec les honoraires de *la Voix de Paris*, vous allez devenir une richarde. Filez en Bretagne, à Elven, à Kergrist, – puisqu'on vous y appelle ! – Tenez, je m'en vais, car en parlant de ce cher pays, l'envie me talonne d'y retourner. Nulle part je ne me repose mieux. Il me faudrait cette atmosphère inspiratrice pour achever mon étude sur le sentiment religieux chez les Celtes.

Il gagnait la porte, ce disant, et du geste enjoignait à la jeune fille de demeurer :

– Au revoir, Mademoiselle Le Goël, Allez en Bretagne ! Méditez mon conseil. Et suivez-le.

Si rapide que fût sa sortie le maître, selon les prévisions d'Annie, rencontra nombre de pensionnaires qui durent s'effacer contre la

cloison pour lui livrer passage dans l'étroit corridor. L'avis donné par l'écrivain à celle qu'on regardait comme son élève ayant été cueilli à la volée, la conversation, ce soir-là, roula uniquement sur la presqu'île armoricaine. Chacun remémora ses souvenirs, préconisa son itinéraire.

Et Annie, suggestionnée entraînée vers ce rêve, écrivit le lendemain à son homonyme : « Je suis Bretonne et autant de cœur que de nom. Je suis née à Rennes, ma famille sortit de Morbihan, il y a plus d'un siècle. J'aimerais connaître le pays ancestral, il se peut donc que votre aimable vœu d'une rencontre s'accomplisse dès cet été. Le cas échéant, pourrais-je trouver à Kergrist, ou dans les environs, chambre et pension dans une maison tranquille... et modeste, – afin de m'y installer plusieurs semaines ? »

Trois jours après, Annik Le Goël répondait : « Notre maison est bien simple, – mais assurément tranquille. Mon frère navigue, sa chambre est libre. Nous la louons souvent pendant la saison. Nous serions bien heureux de vous y recevoir ! » Alors, joyeusement décidée,

Annie vaqua aux apprêts du voyage, environnée de mirages bleus et verts où dansaient bateaux, menhirs et clochers à jour.

*

Avant la fin de la quinzaine, la touriste novice se trouvait transportée à Vannes.

Ravie déjà enfantinement par le trajet en chemin de fer, le long de la riante vallée de la Loire, à laquelle succédait, vers Redon, une nature plus accidentée, des collines aux arêtes sèches, des champs aux pommiers lourdement chargés, Annie huma avec bonheur l'air frais et mordant qui lui fouettait le visage. Dès les premiers pas dans la vieille cité, elle fut conquise.

Mais surtout la jeune fille aima, d'une prompt sympathie, le peuple remuant et décidé qui animait le marché, le port, et se pressait, ce dimanche, sur les parvis des églises, – les coiffes de mousseline mêlées aux larges chapeaux de velours. Après deux jours de flânerie, Annie,

revenant sur ses pas par un train omnibus, débarquait à Elven, véritable but de son excursion. De la patache qui l'amenait au bourg, on lui montra les hautes murailles de la forteresse de Largouët, rendue célèbre par Octave Feuillet. Mais elle ne pensait guère au *Roman d'un jeune homme pauvre*. Kerbestous et Alban Le Goël absorbaient toute son attention.

Dès qu'elle eut mis pied à terre, la jeune fille s'informa, Kerbestous, ainsi que le prévoyait M. Conan, était situé aux extrêmes limites de la commune. Des chemins inextricables y conduisaient. L'excursionniste s'y égarerait certainement sans guide. L'hôte du Soleil d'Or promit de l'y mener en voiture, le lendemain matin.

Ceci convenu, M^{lle} Le Goël se dirigea vers la mairie, afin d'y consulter les archives municipales. Le secrétaire, intelligent et serviable, s'empressa d'atteindre de poudreux cartons et chercha les registres de paroisse échappés aux dévastations des luttes civiles, – quelques-uns, les plus anciens, enfermés dans de

précieuses feuilles d'antiphonaire enluminées.

Naissances, mariages, décès... Que d'existences ainsi résumées, depuis longtemps retranchées du monde et dont les traces entrevues retombaient, la page tournée, pour toujours sans doute, en oubli ! Un nom glorieux flamboya inopinément ; celui de Descartes apposé au bas d'un acte de baptême et exhibé avec orgueil.

Puis nombreuses furent les années où les courtes notes, mentionnant un baptême ou un enterrement, étaient suivies de cette formule : « Les témoins ont déclaré ne savoir signer. »

Après un siècle et demi, paraissaient des croix tremblées ou de grêles bâtonnets, essayant une grossière romaine, et au milieu de ces ébauches informes, le nom d'Alban Le Goël s'inscrivait tout à coup, tracé d'une main aussi ferme, aussi exercée que celle même du recteur.

Annie tressaillit, comme si l'ancêtre approchait.

Cette signature figurait au bas d'un acte de mariage, – Catherine, sœur d'Alban, épousait en

justes noces Louis Le Filleul, – avec toute les prérogatives accordées aux notables, – sonneries carillonnées, dispenses, etc.

– Ce qui m'intrigue, c'est de savoir si Alban s'est marié.

Mais les registres de cette période troublée, saccagés pendant la guerre des blancs et des bleus, ne gardaient que des indications sans suite. Nulle preuve de mariage ; la fin d'Alban n'y était même pas signalée. Devant les problèmes de cette destinée obscure, Annie s'enfiévrant. Elle attendit avec impatience le lendemain. Du moins allait-elle connaître ce Kerbestous où Alban avait passé sa vie entière.

Dès sept heures du matin, elle escalada le haut marchepied de la petite carriole, attelé d'un cheval au pied sûr. La bourgade dépassée, la route monta entre les talus ombragés de grands ormes. Des troupeaux s'éparpillaient dans les plaines, qui se perdaient au loin dans la brume ardoisée. Plusieurs kilomètres, puis une avenue seigneuriale s'ouvrit à la bifurcation du chemin. Bientôt des toits en éteignoir pointèrent parmi les

feuillées. La carriole s'engagea sur un ponceau enjambant un fossé, au fond duquel luisait un filet d'eau courante.

– L'Ars ! dit le maître d'hôtel. Et voici le château de Kerléon. Nous ferons le tour des terres pour trouver Kerbestous.

Annie se pencha, frissonnante. C'était dans cet étroit ruisseau qu'Alban avait péri ?... N'était-il pas vraisemblable de supposer une surprise criminelle, comme l'imaginait M. Conan ?

Les propos du conducteur répondirent presque directement à cette question. Du fouet, l'homme désignait le château, dont les balcons à balustres, le perron en fer à cheval s'entrevoyaient à travers la grille aux élégantes ferronneries.

– Tout cela a été brûlé à la Révolution et reconstruit sur les anciens plans. Ah ! il y en a eu du grabuge par ici ! Surtout après la vente des biens nationaux. Mon grand-père m'a dit que certaines familles, qui avaient acheté pourtant avec l'intention de restituer aux légitimes propriétaires quand ça se pourrait, ont été tenues en mépris et honnies de tout le monde pendant

très longtemps.

Ainsi les conjectures du maître se justifiaient. Il était possible qu'Alban, par dévouement, eût donné lieu à des suspicions, attisées par le malveillant Le Filleul. Les vindictes privées, ainsi que M. Conan le disait, se satisfont souvent pendant les dissensions publiques.

Un clocheton, surmonté d'une croix, svelte entre les tours hexagonales, rendait admissible une autre hypothèse de l'historien. Le petit Alban avait pu être appelé à servir la messe à Kerléon. Peut-être avait-il profité quelque temps des leçons données aux jeunes châtelains. De là, plus d'ambition, un essor plus hardi, suscité – pourquoi non ? – par un sentiment condamné au silence, mais aiguillonnant fierté et courage ? Tout cela était possible !

Maintenant, dans le chemin creux, le léger véhicule sautait d'ornière en fondrière. Annie, cinglée par les branches basses des chênes, se cramponnait à la banquette. L'impression de solitude grandissait. La voie se perdit dans les guérets où la carriole dut suivre la sente foulée

par les charrois. L'horizon s'élargit jusqu'au cercle où se touchent le ciel et la terre. Des bois, çà et là, par tâches sombres. Aux premiers plans se dressèrent de grands châtaigniers, des noyers, formant comme une caverne d'ombre. La carriole se faufila entre les arbres serrés et les ronces géantes.

– On se croirait en pleine sauvagerie, n'est-ce pas, Madame ?

Cependant un toit de chaume montrait son faîte au-dessus des taillis. La voiture ne tarda pas à s'arrêter dans une aire, devant un long bâtiment de granit aux pierres régulièrement taillées, noires sous le feutrage épais du toit brun.

– Nous sommes au Haut-Kerbestous !
Françoise, ajoutait le conducteur en s'adressant à la femme apparue sur la porte, permettez à cette dame d'entrer. Ses grands-parents ont habité ici, il y a cent cinquante ans ou plus.

La religion du passé est comprise de tout Breton. Grave et digne, la fermière répondit par un geste accueillant.

Annie franchit le degré usé par les pas et pénétra dans la salle basse, au sol de terre battue, aux poutres patinées par la fumée. Pièce unique, où une seule fenêtre, étroite comme une meurtrière, laissait passer un mince rai de clarté, tombant sur la table aux ais disjoints par l'usure, aux pieds grossièrement tournés. Dans la pénombre, à l'extrémité droite, des instruments aratoires, des paquets d'oignons, des sacs de graines. À l'autre bout, autour de la vaste cheminée, le coin d'intimité, les lits clos, le vaisselier, l'armoire, les escabeaux.

Vraisemblablement ces meubles rustiques étaient ceux-là mêmes qui appartenaient jadis aux Le Goël. Annie crut reconnaître les objets détaillés dans l'inventaire qui suivit la mort d'Alban. Et son cœur se serra en imaginant l'existence besogneuse des siens, dans cette demeure enténébrée.

Pauvre oncle Augustin qui, en maniant les parchemins, rêvait d'un manoir, supposait une ancienne splendeur ! S'il était entré dans la ferme de Kerbestous, quelle leçon d'humilité... Et aussi

d'énergie. Annie sentit un lien se former entre son âme et celle de cet Alban, qui s'était débattu avec une si grande vigueur contre la mauvaise fortune. Celui-là aussi avait dépassé son horizon. Sous ce toit où il avait vu le jour, elle l'évoquait avec ferveur. Il lui devenait presque visible, avec ses larges grègues de laine blanche, ses longs cheveux, sa veste garnie de velours, lisant près de l'âtre, à la lueur trouble du cierge de résine, ou écrivant ses comptes près de la fenêtre avare de lumière.

Annie sortit de cette maison, où elle ne rentrerait jamais, recueillie ainsi qu'un croyant, après une visite à un sanctuaire.

La carriole redescendit vers la rivière qui serpentait au bas de la pente, entre les joncs. Près d'une passerelle, une vieille construction, gardant une roue au flanc : « Le moulin de Quélidon » où avait demeuré Le Filleul. Au sommet du coteau de l'autre versant, une croix de pierre dressait ses bras moussus. De toutes parts, – hérissée de buis, d'ajoncs, de houx et de genêts, – la lande de Lanvaux où des roches erratiques se mêlent aux

débris des monuments mégalithiques.

La lande, le calvaire, la petite rivière reliant le moulin, la ferme et le château, la calomnie, la vendetta... Le plan du récit se formait, dans l'imagination de la romancière, entremêlant le connu et le vraisemblable.

Cinq jours, Annie Le Goël demeura à Elven, vagabondant sans se lasser par les landes désertes où avaient cheminé ses aïeux. Mais toutes les chambres disponibles de l'hôtel étaient réservées à une nombreuse famille d'habitues. Il lui fallut songer au départ. Elle lança un appel téléphonique vers Kergrist. À l'heure fixée, une voix, douce et grave comme le son lointain d'un hautbois, répondit :

– Oui, Mademoiselle, c'est bien Annik Le Goël qui vous parle. Nous annonceriez-vous votre prochaine arrivée ?

– Dans deux ou trois jours. Je vous écrirai d'Auray. Je vais à petites journées pour mieux déguster mon plaisir.

– Quelle joie ! Tout sera prêt. J'irai vous

attendre au train. Mais comment vous reconnaîtrai-je ?

– Une personne blonde, de vingt-cinq ans, mais qui en porte davantage, – tout de noir habillée, avec un petit sac recouvert de toile grise. Et vous, comment êtes-vous ?

La voix de Kergrist chevrota un peu.

– Moi, je suis une petite Bretonne brune qui porte la coiffe, le châle et le tablier...

– Je ne vous en aimerai que mieux ! Mais pour que je vous distingue entre toutes, attachez une fleur à votre fichu.

– Bien ! deux grandes pâquerettes blanches de notre jardin. Ce sera très apparent. Alors, à bientôt ! modula gaiement la douce voix,

– À bientôt ! Très heureuse de vous rejoindre !

Annie sortit de la cabine. L'employé de la poste qui triait le courrier lui tendit une lettre. La jeune fille reconnut l'écriture large et aisée de M. Conan. Elle déchira l'enveloppe. Quatre lignes seulement, mais datées de Carnac :

« Le démon tentateur a triomphé. Depuis hier, nous sommes à Kervenno. Donc, si vous venez d'Elven à Kergrist, nous serons voisins. M^{me} Conan, pour qui cette solitude est une épreuve, vous recommande de ne pas l'oublier. »

III

Un paysage tout nouveau aux yeux de la voyageuse ; des salines, des dunes, nues ou plantées de pins, des villages faisant bloc avec leur piédestal rocheux, aux escarpements recouverts de fougères et d'épines, et à l'occident, la mer luisant au soleil. Quelqu'un, de la plate-forme du petit train, montrant vers l'Est une large éminence aux croupes vertes, nomma Kervenno. Annie Le Goël sourit à ce coin de l'espace. Ici elle était sûre de trouver l'amitié.

Maintenant, la route courait entre des bicoques aux jardinets fleuris de dahlias, d'hortensias ou de roses, de modestes villas, des sapinières ; – puis un petit clocher s'effilait au détour, par-dessus les toits : Kergrist ! Terminus !

Annie, son léger bagage à la main, se prépara à descendre. Devant la baraque qui servait de gare, elle aperçut, entre les gens qui stationnaient,

la blancheur d'une coiffe et deux autres taches blanches en forme d'étoile sur une forme noire. Elle envoya de ce côté un signe joyeux. La petite coiffe vola vers elle.

– Mademoiselle Le Goël, c'est bien vous ?

– Oui. Mademoiselle Annik !

Toutes deux, face à face, se considéraient sans dissimuler la surprise qui les charmait l'une et l'autre.

– Oh ! je suis si contente que vous soyez une jeune fille ! dit Annik, levant vers la voyageuse ses yeux timides et rayonnants.

– Moi, je vous savais jeune, murmura Annie, mais... Elle hésitait, son admiration l'emporta : Je ne pouvais vous deviner si belle.

Grande, élancée, le teint doré par l'air marin, les traits d'une déesse de Phidias ; sous l'arc brun des sourcils, de larges yeux aux prunelles lumineuses, couleur des vagues où joue le soleil ; de lourdes ondes noires sous les ailes transparentes de la coiffe. Annik de Kergrist était belle de cette beauté impérieusement parfaite, qui

ne peut ni s'ignorer ni se discuter. Qu'une reine possède ce prestige, elle entraînera à l'héroïsme, au dévouement fanatique un peuple entier !

Mais ce don merveilleux, dévolu à une simple fille, accablait sa modestie. Annie vit la jolie Bretonne se replier, gênée devant l'émerveillement indiscret de quelques étrangers. Sous le compliment de l'arrivante, elle baissa la tête avec confusion.

– J'ai vingt ans. Rien de plus ! répondit-elle gentiment. Elle saisit le sac de voyage d'une main si vigoureuse qu'Annie dut renoncer à la lutte. Avez-vous une malle ? Donnez-moi s'il vous plaît votre bulletin ! Toi, Ernest, tu apporteras cela sur la brouette. Prenons ce sentier. Voyez cette maison, en face ! La fenêtre du premier, qui a un store brodé, c'est la vôtre !

La voix, chaude et pure, était en harmonie avec les beaux yeux.

Grâce à ce babil, le sentier entre les vergers et le lavoir parut court jusqu'au mur bas, où s'entremêlaient clématites et roses. Sur le seuil de la petite habitation se montraient, amènes et

dignes, les parents d'Annik Le Goël.

Ah ! les braves gens ! Qui les voyait les aimait aussitôt ! La bonté, l'intelligence, la simplicité, la droiture éclataient sur ces physionomies ouvertes ! Le père, marin retraité, les rubans de quatre médailles à la boutonnière de sa vareuse, et, entre la barbe crépue et la végétation drue de la chevelure, les magnifiques yeux d'Annik. La mère, blonde, rose, si dégagée et si jeune dans son seyant costume qu'elle paraissait la sœur à peine aînée de sa fille !

Et combien ces trois êtres étaient précieux les uns aux autres, Annie put le lire vite dans les regards caressants et les sourires tendres qu'ils échangeaient aux moindres propos. Au fond de son cœur, elle sentit la morsure amère de la jalousie ! Pourquoi, au début de l'existence, n'avait-elle pas connue cette félicité, cette douceur ?

Sans soupçonner ce remous de tristesse secrète, la belle Annik s'empressait de conduire à sa chambre la locataire désirée. L'aspect de la cellule où elle passerait trois ou quatre semaines,

autant que les gracieuses prévenances, dissipa la mélancolie de la voyageuse.

L'aimable abri, confortable et propre, et si amusant avec ses colifichets exotiques, ses coquillages de l'Océan Indien, ses éventails chinois, les noix de coco sculptées par les patients pensionnaires de Nouméa, le navire lilliputien, chef-d'œuvre du père, décorant la cheminée, la courtepointe brodée et les vitraux de filet, dus à l'aiguille de la fille ! Et dans le carré de la fenêtre le vaste morceau de ciel, le vallon de la fontaine, la colline revêtue d'ajoncs, et le grand pont dont le tube de filigrane au-dessus du large estuaire servait de trait d'union aux deux rives.

Annie se surprit à fredonner, en déballant ses barges, aidée de la jolie propriétaire. C'était chose qui lui était à peu commune qu'elle se moqua d'elle-même. Puis arrêtant la brune Annik devant la glace :

– Je parais largement dix ans de plus que vous avec cette figure pâle et creusée ! La vie m'a été dure ! Mais, vous le voyez, je garde beaucoup de jeunesse que je n'eus pas l'occasion de dépenser !

Elle se ranimera ici, près de vous ! J'en suis sûre !

Le lendemain matin, en effet, elle put se croire une adolescente insouciante et rieuse, tandis qu'elle courait le pays à côté de sa belle et candide compagne ! Excursionniste débutante, prête à l'enthousiasme, ravie de sa liberté, Annie retenait les exclamations lyriques dont elle eût salué volontiers les moindres accidents du chemin, les larges horizons, la mer surtout, la mer nacrée où glissaient des voiles multicolores !

Tantôt par les ruelles rocailleuses enroulées en colimaçon autour de la petite église, près de laquelle subsistaient quelques chaumières, noyau du primitif hameau de pêcheurs, tantôt sur les quais longeant le port, les jeunes filles gagnèrent la chaussée, conduisant à la grande côte et où s'élevaient d'élégantes résidences. De là, elles dominaient une vaste étendue de terrains bas, salines, parcs à huîtres, prairies que le flux transformait en étangs, et séparées de l'Océan par les ondulations des dunes. Vers l'Ouest, une agglomération de maisons, un clocher robuste,

une haute colline, se levant brusquement vers le ciel et portant à sa crête un petit édifice carré, minuscule Acropole.

– Carnac ! Et le tumulus Saint-Michel, qu'on aperçoit de toutes parts, renseigne Annik.

– Je l'ai déjà entrevu sur le passage du train. Et n'est-ce pas là Kervenno ?

Annie Le Goël désignait le mamelon boisé, se découpant entre Carnac et Kergrist.

– J'irai là dès cet après-midi ! Mon maître, M. Conan et sa famille sont installés au château pour quelque temps !

– Ah ! ce sont eux les Parisiens dont on nous a parlé ! s'écria ingénument Annik. Papa souvent navigue avec M. de Kervenno. Mais, cette fois, il fallait croiser, tout un mois, sur les côtes de Norvège et d'Écosse ! Papa se serait ennuyé de nous !

– Je le conçois, dit affectueusement M^{lle} Le Goël. Eh ! bien, gracieuse Annik, voudrez-vous bien me guider un peu, après déjeuner, sur la route de Kervenno ?

*

Après avoir suivi la grande route jusqu'au débouché d'un chemin sablonneux, Annik s'arrêta :

– Prenez par ici, toujours à droite ! Deux villages à traverser et vous serez à la grande allée qui mène au manoir. Impossible de vous égarer !

Un quart d'heure de marche entre les murs bas des petits sentiers, et Annie arrivait à l'orée de la magnifique sapinière. En montant peu à peu le versant de la colline, l'avenue devenait plus majestueuse, les arbres élevaient plus haut leurs cimes. Des branches résineuses, chauffées par le soleil, un parfum exquis s'exhalait.

Entre les troncs puissants, comme à travers la colonnade d'un péristyle, la perspective immense se découvrait ruisselante de lumière – à gauche, la mer bleu pâle où s'allongeait la presque-île de Quiberon ; en face, limitant la plaine, Carnac et le mont Saint-Michel. Combien ce décor suggestif

devait favoriser l'inspiration de l'historien-poète, Annie, extasiée, se l'imagina avec bonheur.

Des arbres de toutes essences maintenant, chênes, ormeaux, hêtres, tilleuls, si rapprochés qu'ils formaient rempart ; la promeneuse, inopinément, se trouva devant le porche du manoir. Des vantaux de bois mal équarris comme clôture, mais un encadrement de granit aux robustes pilastres, portant au sommet des corbeilles de pierre curieusement ciselées, débordantes de fleurs et de fruits. Par le battant ouvert, on apercevait les pignons emmitouflés de lierre, s'ajustant en équerre, assez bizarrement, autour d'un belvédère carré.

Des piaillements de volaille, des beuglements indiquaient le voisinage immédiat de la ferme. Annie se demanda avec inquiétude si la rusticité de cette demeure perdue dans les bois s'accordait bien aux goûts de M^{me} Conan.

Elle fut bientôt édifiée à cet égard. Ne trouvant pas de sonnette ni de marteau, la jeune fille se hasarda dans la cour sablée, en se dirigeant vers le perron, entouré de balustres à la mode

bretonne. Une voix âcre sortait d'une fenêtre béante. M^{me} Conan parlait de ce ton exacerbé quand elle était contrariée.

– Reste qui voudra dans cette champignonnière. Le séjour en serait mortel à Olivier. J'en partirai le plus vite possible !

« Comment on parle déjà de s'en aller ! », se dit Annie, désappointée.

Elle eut envie de retourner sur ses pas plutôt que de se montrer dans un tel moment. Mais une matrone sortait d'une porte basse et l'interpellait avec hauteur :

– Vous demandez ?

– Madame Conan ! murmura la visiteuse, de plus en plus démontée.

– L'entrée du milieu ! Sonnez ! répliqua sèchement la Bretonne se renfonçant dans son retrait.

Mais à la croisée Olivier allongeait son minois curieux :

– Tiens ! Mademoiselle Annie ! Quelqu'un qui vient s'ennuyer avec nous ! C'est gentil !

Bonjour, Mademoiselle !

Mélanie, la soubrette parisienne, accourait pour introduire M^{lle} Le Goël dans la pièce où se trouvaient M. et M^{me} Conan.

Celle-ci, debout près de la table devant laquelle était assis le sénateur, se tourna vivement vers la jeune secrétaire.

– Comment ! vous avez le courage de plonger dans ce maquis pour nous rejoindre ? C’est du vrai dévouement !

– Oh ! ce dévouement ne me coûte guère ! répliqua Annie avec enjouement, tout en embrassant Olivier. La promenade m’a paru charmante dans cette futaie embaumée, délicieuse de mystère ! Je pensais arriver chez la Belle au Bois Dormant.

– Dites à la cabane de l’ogresse ! dit le garçonnet, feignant comiquement l’effroi. L’avez-vous vue, hein ! sur le seuil de son antre.

– Oui, chère Annie ! Ce château est gardé par un dragon féminin, railla M^{me} Conan. Une servante maîtresse, devenue Marie-j’ordonne-en-

tout !

– Soyons juste et évitons les jugements téméraires ! fit M. Conan, sérieux. Marie-Jeanne est la sœur de lait de Kervenno ; elle gouvernait la maison du temps même de sa femme. C’est un meuble de famille. Elle se ferait tuer pour son maître... et pour son pays. Et les critiques et les moqueries qu’elle est à portée d’entendre sur les gens et les choses qu’elle aime ne peuvent lui plaire, naturellement ! Vous l’indisposez à plaisir !

– Qu’elle n’écoute pas ! C’est tout simple ! riposta M^{me} Josèphe, tranchante.

Annie se dit qu’il eût fallu maintenir dans ses oreilles un formidable tampon pour être invulnérable aux éclats qui jaillissaient de la fenêtre, à son entrée dans la cour.

M^{me} Conan cependant, revenue au sujet de sa colère, reprenait ses récriminations.

– Je savais faire un énorme sacrifice en venant ici quelques semaines. Je déteste la Bretagne. La campagne et la mer m’y attristent également.

– Naturellement ! ironisa M. Conan. Tu ne goûtes la mer qu’avec une bordure de quais spacieux et d’hôtels illuminés, lampadaires, bancs, – et tea-room ! Le Nice havrais !

– Je ne le nie pas ! Je ne suis ni poète, ni artiste ! Chaque fois qu’on m’a emmenée en Bretagne, je m’y suis morfondue d’ennui : voilà la vérité. Passe encore pour Rennes ! Il y avait l’oncle Olivier, des relations. Que tu restes quelque temps pour surveiller tes intérêts et voir tes électeurs, je l’admets... Seulement, séjourner ici davantage, par égard pour ce travail qui te fatigue, qui t’accapare, que j’abhorre... parce qu’il te détourne de nous... Ah ! cela, c’est au-dessus de mes forces. D’ailleurs Olivier dépérira ici !

M. Conan, résigné sous l’orale, renversé sur son fauteuil, jouait machinalement avec un coupe-papier d’ivoire. Annie s’occupait à étudier les arabesques du tapis d’Orient.

– Il n’est pas du tout probable qu’Olivier dépérisse fatalement ici !... objecta enfin le père, s’efforçant au ton conciliant. Les sapins

environnants, l'air pur lui seraient salutaires, il s'ennuie ; – mais à deux kilomètres, il trouverait des distractions, la plage, le tennis, des camarades de son âge.

– Tout cela est éloigné, la route assommante. Et les exercices physiques ne lui valent rien !

– Il est solide maintenant...

– Je connais mieux que toi sa force de résistance ! Et l'isolement de cette maison l'énerve d'une façon nuisible !

– Mais vous disposez d'un cheval, d'une carriole, si vous désirez excursionner !

– Une voiture ridicule ! L'auto seule était acceptable !

Mais M. de Kervenno a trouvé bon d'emmener le chauffeur sur son yacht !

– En nous laissant sa gouvernante ! plaisanta M. Conan.

Il reprit d'un ton posé :

– M. de Kervenno agit envers nous de la façon la plus amicale. Il a voulu m'obliger, et il nous a

si largement et si courtoisement abandonné sa maison qu'il serait disgracieux et incivil de la quitter sans raison valable.

– Mais en voici une raison valable ! s'écria Josèphe, saisissant une large enveloppe qu'elle brandit triomphalement : l'invitation qui m'arrive pour le mariage de Rosette Parisot ! Tu parles des droits de l'amitié. La mère fut mon inséparable au cours Vincent. Toutes mes relations de jeunesse, toute notre parenté assisteront aux noces ! Je ne puis décemment me dérober ! Élisabeth est déjà à la Côte avec ses enfants.

– La Côte !... La cousine Élisabeth ! L'oncle Mortet ! Nous y voilà ! badina un peu amèrement Patrice.

– Et quand cela serait ? fit Josèphe, se redressant, deux plaques rouges aux pommettes. Rien de plus logique et raisonnable. Je dois défendre mes intérêts, qui sont ceux de mon fils.

L'écrivain eut un sourire las, et observa :

– Le mariage en question a lieu le 22 août, me dis-tu, Kervenno revient le 15 pour les régates.

Attendons son retour. Les fêtes locales récréeront Olivier. Puis j'ai pris rendez-vous avec des archéologues qui doivent venir visiter Carnac...

M^{me} Conan trépigna.

– Je me moque des archéologues, des fêtes locales et des cailloux de Carnac ! Dix-huit jours de plus dans cette boîte à rats et à hiboux ! Non, non, cent fois non ! J'en ferais une maladie. On n'invite pas les gens dans une mesure, morne comme un *in-pace* !

– Je m'en arrange fort bien ! Tout homme d'étude s'accommoderait, il est vrai, de cette calme retraite, ainsi que le fait Kervenno !

– Ah ! M. de Kervenno ! railla Josèphe. Parlons-en de ses études et de ses goûts de calme retraite !

M. Conan regarda sa femme en face, si sérieusement qu'elle s'interrompit. Il connaissait la curiosité tatillonne de Josèphe et regrettait que l'insouciant et confiant gentilhomme eût laissé les clés à nombre de tiroirs.

M^{me} Conan se sentant soupçonnée, rougit

davantage et saisit avec promptitude une échappatoire.

– D’ailleurs, conclut-elle, très digne, ce mariage sera très brillant ; il me faut le temps de me préparer. Je n’ai plus rien à me mettre !

M. Conan s’inclina, narquois :

– Voilà le grand mot lâché ! Allégation souveraine ! Argument sans réplique ! « Je n’ai plus rien à me mettre » ! Mais pour moi, pauvre être mâle, les longs apprêts sont superflus ! Je puis donc demeurer ici jusqu’au 17 août, en poussant le plus possible mon travail. Allez donc, Madame, conférer en paix avec votre couturière et votre modiste, tout en contrecarrant les menées ténébreuses de votre cousine !

M^{me} Conan, indécise, considéra son mari et le vit calme et résolu. Elle le savait entiché de cette terre bretonne. Il devait sa réputation aux ouvrages que le passé de l’Armor lui avait inspirés. Elle craignit de le heurter davantage. Le compromis qu’il proposait lui parut finalement sévère, mais acceptable.

– Ce n'est pas très agréable de se séparer ainsi ! soupira-t-elle avec une moue. Mais tu sembles vraiment heureux ici !... Et puisque tu promets d'arriver à temps pour les réunions du mariage, l'oncle sera content !

Morose quelques secondes, les choses ainsi réglées, elle se rappela tout à coup la présence d'Annie.

– Tenez, Mademoiselle Le Goël, fit-elle avec une aimable et subite gaieté, je vais vous dire la bonne aventure : M. Conan vous présentera à M. de Kervenno. C'est un veuf, donc un cœur à prendre. Prenez-le ! Je reviendrai ici pour vous voir châtelaine de Kervenno. Au moins vous moderniserez cette caverne antique.

– N'est-ce pas qu'on se croit ici dans une grotte ? observa le jeune Olivier, refermant un livre d'images, tout en bâillant.

Les tapisseries de verdure suspendues aux parois, les poutres peintes couleur olive, les branches des cèdres tamisant le jour du côté du jardin, tout contribuait, en effet, à plonger le salon dans une demi-teinte glauque.

– Ne vous plaignez pas, dit Annie gaiement. Ce clair-obscur repose ! Il y a un tel embrasement dehors !

M^{me} Conan se dirigea vers la porte. Sur ses pas, Olivier gambadait, transporté par le plaisir de quitter le triste Kervenno pour la belle maison normande où il serait choyé, adulé. L'enfant ne manifestait aucun regret d'abandonner son père. M. Conan le suivit d'un œil trouble. Puis, regardant Annie :

– Allons, parlez-moi d'Elven, des landes de Lanvaux et de Kerbestous.

La jeune fille comprit que son maître cherchait à s'oublier. Alors, avec force détails, elle raconta son exploration, ses tentatives pour reconstituer l'existence d'Alban, le milieu où il avait vécu. Elle dit comment tout ce qu'avait déduit l'historien des premières données se trouvait juste ou possible.

– Je suis très flatté d'avoir montré tant de flair ! dit l'écrivain. Établissez votre plan tout en humant le bon air de Kergrist. La bibliothèque de Kervenno possède, quelques ouvrages d'histoire

locale que je vous passerai. À propos, êtes-vous installée ? Et satisfaite ?

– Enchantée ! Un intérieur à faire pleurer d’envie ! Une famille possédant l’intelligence de la bonté ! Une jeune fille adorable !

M^{me} Conan rentrait, un papier à la main :

– Chère Mademoiselle, vous êtes fixée à Kergrist. Il y a un bureau de poste ? En retournant au bourg, voulez-vous expédier cette dépêche ? J’annonce à mon oncle Mortet notre prochaine arrivée, à Olivier et à moi. Dans trois jours au plus tard nous pourrons être au Havre. Et même je ne désespère pas de...

Elle menaçait son mari d’un geste mutin, signifiant clairement : « D’ici là tu céderas ! Et tu partiras, toi aussi ! »

Tout symptôme de mauvaise humeur s’était dissipé. Les toilettes à combiner, l’essor vers la villa aux terrasses fleuries, les divertissements, les fêtes nuptiales occupaient seuls désormais la capricieuse jeune femme. Cependant Patrice, toujours calme, répondait à la tacite espérance par

un lent et négatif signe de tête. Josèphe alors, redevenant dolente, appuya la main sur l'épaule de son mari :

– Mon ami, tu n'es pas Breton pour rien Impossible de te fléchir ! Surtout quand ton maudit travail est en cause ! Au fond notre départ te soulage, avoue-le ! Tu vas t'enfoncer à l'aise dans tes rêves et tes papiers ! Et ajouta-t-elle en désignant Annie voici que la Providence t'envoie une oreille complaisante ! Tu vas parler à satiété moines, druides, préhistoire ou art breton : toutes choses qui m'assomment.

– En d'autres termes, tu te soustrais adroitement à mes radotages en m'offrant une autre victime en ton lieu et place !

Josèphe rit franchement et, imposant silence à Annie qui allait protester :

– Chut ! Des goûts et des couleurs !... Ce qui m'agace vous charme, vous, chère Mademoiselle ! Vous boirez, béate, les paroles du maître ! Mais là, sincèrement, je vous avoue que votre présence ici m'est un soulagement. M. Conan est si négligent de sa santé. Je compte sur

vous pour avertir le docteur au moindre trouble !

– Oh ! Madame, je vous le promets ! assura la jeune fille avec élan.

– Bon ! me voici en tutelle ! plaisanta l'écrivain. J'espère me comporter assez bien pour ne m'attirer aucune réprimande !

Malgré le badinage des derniers propos, Annie Le Goël fit le chemin du retour le cœur moins léger. Une fois de plus, la dissemblance des deux époux venait de se montrer, frappante et attristante. Que d'occasions de conflits intimes entre l'homme de haute intelligence, de fine sensibilité et cette femme puérile, changeante et frivole comme une fillette, et en même temps âpre et calculatrice, terre à terre, inconsciemment égoïste et orgueilleuse !

Annie ne se faisait pas illusion. Dans la confiance dont l'honorait M^{me} Conan entraît une forte part de dédain. Ombrageuse et jalouse sans l'avouer, fouillant en tapinois les classeurs ou les poches de son mari, Josèphe considérait comme négligeable au point de vue féminin une modeste employée. Celle-ci demeurait à ses yeux la petite

filles malheureuses, humiliées, sortant d'un milieu médiocre, attachées à ses bienfaiteurs par une reconnaissance profonde de laquelle on pouvait tout attendre. Paresseuse d'esprit, M^{me} Conan savait gré à la jeune fille de la dispenser d'un effort en causant de sujets intellectuels avec l'écrivain. Celui-ci, rassasié par ces conversations, éprouverait moins le besoin de s'attarder près d'interlocutrices élégantes, raffinées, infiniment plus redoutables.

Annie, non existante comme femme, servait de paratonnerre.

Ces réflexions se dévidaient rapidement, tandis que M^{lle} Le Goël cheminait, tête basse, entre les murs de pierres sèches.

– Eh ! bien, c'est ainsi que tout doit être ! Et je m'en félicite ! conclut-elle à demi-voix, en relevant le front dans un mouvement de fierté.

La mer câline, criblée de soleil, lui apparut, au-delà des terres mouvementées.

– Ne pensons plus ! Oublions tout pour admirer !

*

« Jean-Pierre Le Goël ». La plaque de cuivre étincelant au poteau de la claire-voie renseigna le promeneur, qui s'arrêta. Une fenêtre au rez-de-chaussée, béait entre ses volets verts, laissant entrer l'air rafraîchi du soir. Le visiteur, attiré par une voix, avança la tête vers cette croisée, et surprit un tableau imprévu et charmant.

Une jeune fille, un béguin de guipure au sommet de sa tête brune, pliait son cou mince, penchée sur une broderie délicate ; près d'elle, une femme cousait, le visage baigné d'une demi teinte rose sous l'auvent diaphane de sa coiffe ; en face, un colosse à la barbe de Neptune maniait entre ses doigts de géant une mignonne navette d'ivoire, pour tisser un réseau fragile. Et, assise dans un fauteuil, Annie Le Goël lisait à haute voix pour le trio attentif.

La première, Annie prit conscience du regard observateur.

Elle leva les yeux et s'exclama :

– Monsieur Conan !

Aussitôt la famille fut sur pied. Un sénateur à la porte !... Et un grand écrivain !... M. Conan, introduit avec empressement et cérémonie, déposa sur la table un paquet assez volumineux :

– Ouf !... Je vous avais promis des livres, Mademoiselle Le Goël ! Et puis je désirais connaître vos hôtes, après tout le bien que vous m'en aviez dit !

Une rougeur de plaisir couvrit les joues tannées du marin et empourpra les deux fins visages, l'un rose, l'autre doré. Sérieux et cordial, Patrice continuait :

– Je suis heureux que Mademoiselle Le Goël, ma secrétaire, si méritante à tous égards, ait trouvé près de vous le repos et le calme dont elle a besoin pour réparer ses forces et poursuivre sa tâche.

Il serra les mains à la ronde, et s'adressant à Annie :

– J'y suis déjà préparée par vos œuvres,

Monsieur. Je relisais à l'instant quelques pages des *Fées de la Mer et de la Forêt* pour en régaler mes bons propriétaires.

– Vous allez les ennuyer !

Mais avec une grande dignité Jean-Pierre Le Goël protestait :

– Nous sommes fiers, Monsieur, de tout ce qui fait honneur au nom breton.

M. Conan remercia d'un sourire ; puis, avisant le petit cadre rectangulaire suspendu près de la cheminée et contenant quatre médailles multicolores, sous lesquelles s'allongeait un sifflet d'argent :

– La médaille militaire, celle de Chine, d'autres encore ! Toute une vie de devoir et de danger résumée là ! Voici la vraie gloire de notre Bretagne ; ses incomparables marins !

Pour un peu, le premier-maître de manœuvre, confus, eût remercié par un salut militaire. Cependant Patrice considérait la résille de fil attachée à la chaise et, amusé du contraste, regardait les doigts herculéens, durcis et gercés

par de rudes travaux :

– Comment, c’est vous qui confectionnez cette toile d’araignée ?

– Je ne navigue plus que par échappées. Il faut bien se distraire ! Alors je fabrique le fond sur lequel brodera la petiote ! s’excusa le colosse, avec un sourire d’enfant.

« Ces êtres candides et bons sont dignes de l’âge d’or ! » pensa l’écrivain, à la fois attendri et pénétré de respect.

Alors il se laissa aller quelques minutes à une causerie familière, et conclut en invitant les Le Goël à venir le lendemain avec leur pensionnaire, vers le soir, à Kervenno De là, on descendrait vers les alignements de Kermario et de Kerlescan, à l’heure poétique du crépuscule.

– Mais vous êtes saturé de menhirs et de cromlechs, vous autres habitants du pays ! Ils n’ont plus pour vous l’attrait de la nouveauté.

– Oh ! fit timidement M^{me} Le Goël, ce sera si intéressant de les revoir avec vous, Monsieur, qui êtes savant et qui connaissez leur histoire !...

– Leur histoire ? Il faudrait que les pierres nous la contassent elles-mêmes pour posséder une certitude ! Nous en sommes tous réduits aux présomptions, qui fournissent du moins des sujets de controverses aux archéologues ! Et peut-être que tout le monde est dans l’erreur, sauf ceux qui croient à la légende des persécuteurs de saint Cornély, pétrifiés par la vengeance du Ciel !

M. Conan, là-dessus, se levait, prenait congé et sortait de la salle, escorté par la famille. En passant dans le vestibule, Annie saisit son chapeau accroché à la patère.

– Me permettez-vous, Monsieur, de vous accompagner un peu ?

– J’allais vous le demander... Nous causerons de votre roman.

Après quelques pas, le sénateur se retourna vers les trois Le Goël, demeurés à leur porte, et leur envoya un dernier salut amical.

– Annie, quelle chance pour vous d’avoir trouvé un tel asile !

– Oui ! fit-elle à voix basse. Cependant la vue

de cette intimité si tendre, si unie, m'attriste parfois, par comparaison, et m'inspire des révoltes contre le destin.

– Ne cherchons pas à pénétrer ses lois ! prononça M. Conan, remué par cette plainte, ne comparons pas. Chacun son lot ! Ah ! si mes souvenirs ne me trompent pas, voici une ruelle qui va nous conduire à un endroit intéressant, très proche de chez vous, où vous pourrez venir rêver à loisir. Peut-être êtes-vous allée déjà au Men-er-Roch ?

– Non ! J'ignore même ce nom.

– Prenons par là !

Cent pas à peu près dans le sentier entre les vergers, des terrasses vagues, puis, à la limite d'un bois, deux vieilles fermes, courbées sous leurs énormes manteaux de chaume, et un puits, abrité sous une guérite de pierre. À gauche, une pente rocheuse, couverte de touffes d'ajoncs et de genêts.

– Grimpons la lande. Nous serons au but en cinq minutes.

À mesure qu'ils montaient, s'amplifiait le calme paysage de grèves, de dunes, de prés aux teintes brunes et verdâtres, estompés par l'approche de la nuit, et où brillèrent, comme des éclats de miroir brisé, les petits lacs des salines. Au couchant, une bande d'or vermeil. Dans l'azur très doux du zénith s'allongeait, délié et pâle, l'arc du croissant. Aux confins de l'horizon, la mer où s'épandait des reflets verts et roses, défaillants. Des alouettes s'élevaient, tourbillonnantes, pour chanter du haut des airs l'adieu au jour. Les hirondelles se poursuivaient, ivres de vitesse, enlaçant les promeneurs de spirales bruyantes.

Et se levant peu à peu de la terre grise, au sommet du monticule, apparut, sombre et formidable sur l'espace clair, le massif quadrilatère d'un grand dolmen.

– Vous voyez que Chateaubriand n'eut pas le premier l'orgueilleuse idée de dormir en face de l'Océan ! fit l'écrivain, posant la main sur la table de granit. Les îles du Morbihan recèlent, ainsi que nos rivages, nombre de monuments

funéraires. L'Armorique était considérée par les anciens comme l'antichambre de l'au-delà, et de très loin, assure la tradition, on y amenait les morts – de qualité, probablement. Celui à qui fut consacré ce tombeau majestueux était sans doute un chef éminent.

– S'il a lui-même choisi sa dernière demeure, nous sommes obligés de lui rendre hommage : il possédait le sens de la beauté ! dit Annie.

Et s'asseyant sur le sol moussu, les mains nouées autour des genoux, la jeune fille ajouta, à demi-voix :

– Quelle paix ! Quel recueillement ! Il doit faire bon dormir ici le repos sans fin !

– Le repos sans fin ?... C'est-à-dire l'inertie sans réveil. Y pensez-vous ? « Dormir, réfléchit Hamlet après le fameux *to be or not to be*, mais peut-être rêver ! » Et Socrate certifiait déjà : « Rien ne se perd de notre être charnel ou spirituel. » Annie, je vous plains d'être incrédule ! Réellement, je vous en plains comme d'une infirmité !

Elle leva vers son maître un regard furtif et humble :

– Ce n’est pas ma faute. J’ai lu trop jeune Voltaire et plus tard Le Dantec.

– Et tout cela dans la bibliothèque de l’oncle Olivier, qui fut athée ainsi que la plupart des hommes de sa génération ! Ah ! mon enfant, je n’ai pas qualité pour vous prêcher. Mais votre nature idéaliste et enthousiaste de Celte se rebellera tôt ou tard contre cet étroit et desséchant scepticisme. Rappelez-vous ce que nous disions au cours d’une discussion d’ordre littéraire : la négation tue, l’affirmation vivifie ! Regardez, voici une étoile terrestre qui s’allume ! fit-il, changeant l’entretien : le phare de la Teignouse ! Une autre lueur là-bas, la lanterne de Quiberon. Et dans un instant vous verriez l’éventail impérieux dont Belle-Île cingle les ténèbres. Mais il me faut retourner à Kervenno. Resterez-vous ici en pleureuse, au pied de ce barbare hypogée ?

– J’aime ce lieu et j’y reviendrai ! dit la jeune fille, quittant sa place à regret.

– Je prévoyais que cette solitude poétique vous

plairait ! Le site m'avait séduit, autrefois.

Ils descendirent ensemble jusqu'à la bifurcation du sentier.

– Venez demain avec vos braves propriétaires ! recommanda M. Conan, il fait trop chaud dans le jour pour la promenade, mais ces soirées prolongées sont délicieuses. Et la voiture vous attendra tous à Carnac pour vous ramener ici après la visite aux alignements. Bonsoir, Annie ! Dormez bien ! Et méditez le mot d'Hamlet : « Dormir ! Mais peut-être rêver ! »

Il s'en alla d'un pas rapide par le chemin assombri. À son retour dans la petite maison, M^{lle} Le Goël entendit éclater un chœur d'éloges enthousiastes sur son maître.

– Si simple, si affable ! On le devine si bon !

– Mais, observait ingénument la jolie Annik, vous disiez que vous le vénériez ! J'appelle *vénérable* un vieux monsieur. Et M. Conan paraît jeune !

– Quel âge peut-il avoir ? disait Le Goël. Quarante-deux ans ? C'est vrai qu'il a des

cheveux gris aux tempes ; mais avec sa petite moustache, sa taille mince, sa distinction, il porte jeune encore.

– Nous sommes très sensibles à l’honneur qu’il nous fait, déclarait M. Le Goël avec emphase.

Et montrant le livret du syndicat d’initiative morbihannais qu’il était en train de feuilleter, il murmura, confidentiel :

– Je m’instruis sur la question des menhirs. On oublie, n’est-ce pas ? Et je ne voudrais pas avoir l’air trop ignare, demain.

Mais entre les projets de la veille et le rendez-vous du lendemain survinrent...

Des parents d’Erdeven, tombant chez leurs cousins Le Goël à l’improviste... Impossible de laisser partir les visiteurs sans les lester d’un repas plantureux. Et Annie, s’esquivant après le potage dut se rendre seule à Kervenno, suivie des regrets de ses hôtes.

*

Vers le milieu de l'avenue la jeune fille aperçut M. Conan qui, un pardessus léger sur le bras, venait à sa rencontre. Elle accéléra sa course sur le sol glissant, jonché d'aiguilles de pins.

– Serais-je en retard ?

M. Conan agréa avec philosophie le contretemps qui retenait la famille Le Goël.

– C'est vous spécialement que je désirais mettre en présence de nos peulvans. Le soleil décline. Dépêchons-nous.

Ils suivirent l'avenue jusqu'au débouché sur la route d'Auray. Des fermes aux énormes meules de paille, des groupes d'arbres compacts variaient la plaine monotone. A, gauche, le tumulus Saint-Michel, le clocher de Carnac s'enlevaient en sépia sur le ciel rosé. Puis les bois se firent plus touffus. Les promeneurs s'engagèrent entre les maisonnettes et les clôtures d'un village.

Et tout à coup Annie, surprise, vit se développer une lande immense, où s'élevaient d'interminables allées de monolithes.

Effritées, brisées, rongées par les intempéries des saisons, par les cataclysmes qui les assaillirent au long des siècles et surtout par les outrages des humains ignorants, les pierres gardaient un aspect de grandeur et de mystère.

– Je jouis de votre ébahissement, dit l'écrivain. N'est-ce pas qu'on reste intimidé devant le travail titanique qui les a rassemblées là et si solidement plantées en terre ? On pressent qu'une raison souveraine a déterminé leur ordre. Longtemps on crut à des stèles funéraires. Mais jamais on ne trouva d'ossements à la base des menhirs. Aujourd'hui, on considère plutôt les alignements comme les nefs de temples en plein air. Les hommes qui dressèrent ces énormes blocs à l'aide de moyens que nous ignorons auraient adoré le soleil ainsi que plusieurs peuples primitifs.

– Et le soleil, avant de quitter les monuments de ses anciens fidèles, semble leur réserver ses meilleures caresses, observa Annie.

Tout à fait obliques maintenant, les rayons allumaient de chaudes traînées sur la pâleur des herbes sèches et avivaient les mauves et les

pourpres des bruyères. Les menhirs grandissaient, allongés par les ombres bleues qu'ils projetaient sur le sol. Doré par places, leur granit s'éclairait, et des paillettes de mica scintillaient aux aspérités. Les lichens verts et bleus, accrochés aux pierres rugueuses, se tintaient des couleurs de la turquoise et du jade. Ovoïdes, prismatiques, de proportions infiniment variées, présentant parfois des traces de travail humains avec de grossières moulures ou des entailles imprécises, les peulvans, dans le flamboiement de l'heure, paraissaient s'animer d'une vie surnaturelle.

Annie baissa instinctivement la voix comme en un lieu auguste.

– Quel silence maintenant ! Et si aisément on imagine les multitudes prosternées entre les piliers frustes de cette cathédrale sans voûte.

– L'idée religieuse imprègne l'atmosphère de cette terre de nécropoles et de sanctuaires. Et nul pays, non plus, ne garde autant de poétiques légendes où l'Amour et la Mort s'enlacent en des mythes profonds, poignants, qui passionneront toujours l'humanité : Tristan et Yseult, Merlin et

Viviane, René et Lucie... Quand le charme puissant de l'Armor vous prend, on reste subjugué pour jamais. C'est mon cas.

Ils parvenaient à une courbe, déjà ombreuse sous le couvert des chênes et des hêtres. Le bruit d'un battement régulier sortait du coin le plus ténébreux. Une femme, agenouillée au bord d'une source, lavait son linge dans l'eau vive.

– Un gas du pays, autrefois, se fût enfui épouvanté, convaincu qu'il apercevait une sinistre lavandière tordant le linceul qu'elle lui destinait ! dit M. Conan. D'ailleurs cet endroit dut être longtemps redouté. Des chênes, une fontaine, tout indique un repaire où les druides durent longtemps se cacher. Et les druidesses-fées reviennent peut-être danser dans cette clairière, car voici justement leurs fleurs préférées ! ajouta l'écrivain, cueillant une tige de verveine sauvage. L'herbe de la seconde vue ! Elle me communique le don de lire en votre pensée, Annie. Vous songez que vous eussiez voulu être une sœur de Velléda, et aussi que je me montre ici plus bavard qu'au Sénat !

– Oh ! je vous suis tellement reconnaissante de cet abandon !... Et je voudrais pouvoir exprimer les impressions étranges qui m’agitent. J’éprouve vraiment une sorte de vertige.

Cédant à l’impulsion qui l’ébranlait, la jeune fille se rapprocha de Patrice Conan, les lèvres tremblantes.

– Hier soir, je ne vous ai pas tout dit en vous avouant mon incrédulité... Je ressens fréquemment l’élan confus d’aspirations qui ne sont pas satisfaites. J’envie de croire, de prier, comme les peuples primitifs qui venaient adorer sur cette lande ou comme les femmes qui égrènent leur chapelet dans l’église de Kergrist, avec une foi si profonde, une espérance si confiante !

Ils s’étaient arrêtés, en face l’un de l’autre. Patrice considéra le visage empourpré, frémissant les yeux humides qui le fixaient dans une attente anxieuse. Et reprenant sa marche, le front incliné, il prononça entre haut et bas :

– Ce malaise mental, je l’ai connu. Ce n’est pas le doute qui est un mol oreiller, ainsi que le

formule trop légèrement Montaigne, mais la foi ! Suivre la vie avec la ferme persuasion que les épreuves sont compensées dans un avenir de justice et de miséricorde, songez à la force inculquée par cette conviction ! La route épineuse devient alors une voie ardente montant vers la lumière !

– Je l’ai pressenti devant la mort sereine du pauvre oncle Augustin ! articula Annie, la voix étranglée d’émotion. Et depuis, en contact journalier avec l’angélique Winifred, j’ai admiré le courage et la joie qu’elle puise dans sa croyance. Aussi me ferais-je scrupule d’écrire un mot qui ébranlât ou offensât une conscience. Si je souffre du doute, je me suis promis, du moins, de ne communiquer mon mal à personne.

– Je vous approuve, dit Patrice Conan. Qui tient une plume exerce une mission. Cherchons à élever la pensée et l’effort ! N’ébranlons pas ce qui console et ce qui soutient ! Il est étrange de parler du Christ au milieu de ces pierres païennes. Cependant j’achève mon homélie en vous disant : lisez l’Évangile, enfant, l’Évangile vivant et

lumineux ! Vous y méditez ce magnifique *Sermon sur la montagne*, qui répond à tous les besoins de notre cœur, satisfait toutes les inquiétudes de notre raison. « Heureux ceux qui ont faim et soif de la Justice, car ils seront rassasiés ! Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ! » Et probablement alors vous réentendrez en vous-même la fameuse parole, répétée par Pascal : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé ! »

La jeune fille s'essuya furtivement les yeux. Sans paraître le remarquer, Patrice Conan s'exclamait d'un ton d'effroi :

– Gare ! Voici une troupe de Philistins qui vient insulter la beauté du soir et profaner la paix imposante de ce lieu consacré ! Fuyons, Annie, fuyons !

Une bande de touristes bariolés, caquetant et ricanant, se répandait effectivement entre les avenues de menhirs. Et des exclamations jaillissaient des groupes :

– Ce n'est que ça ! Le Joanne nous en a conté !...

– Flaubert l’avait bien dit : Ces pierres sont de gros cailloux, cita un monsieur docte en se rengorgeant – ce qui fit saillir la pomme d’Adam au-dessus de son col rabattu.

– Même pas gros ! Des bornes kilométriques ! dit une dame ronde comme une tonne, jupe jaune et paletot vert. Moi qui croyais trouver quelque chose comme les Pyramides ! Désillusion profonde.

M. Conan saisit Annie par le coude pour précipiter son allure :

– Allons-nous-en ! dit-il avec un rictus féroce. Je comprends parfois qu’on puisse assassiner !

La voiture attendait sur la route. Avant de le perdre de vue, la jeune fille emplit ses yeux, de l’émouvant paysage. La mer, au loin, mettait une ligne verte entre les rives découpées et le ciel, coloré par les feux du soleil couchant. Au-dessus des frondaisons, le clocher de Carnac et les toits de la bourgade. Puis, au faîte du Mont Saint-Michel, la petite chapelle, baignée d’or roux, brillant comme un reliquaire patiné par les siècles.

Et dans le vallon où s'accumulait insensiblement la brume, les peulvans de la lande mystique prenaient des aspects de spectres immobiles : vision sévère, saisissante, inoubliable !

*

Ce matin d'août avait des grâces de printemps dans l'épanouissement de la maturité. Les ramiers se poursuivaient sur les chaumes. Les alouettes, s'envolant par couples, chantaient à cœur perdu des duos aériens. Des essaims de papillons voletaient au-dessus des haies. Les senteurs des troènes, des romarins et des lavandes s'échappaient des enclos. Les fruits pesaient aux branches des pommiers. Le ronron des batteries de grains épanyait un bruit berceur dans l'atmosphère calme.

Annie, parvenue à la grande plage, s'assit, un livre sur les genoux. Sur le sable, près d'elle, des pavots ouvraient leurs corolles soufre. La mer

brillait d'un bleu de lapis-lazuli. Les maisons blanches, sur la côte de Quiberon, étincelaient au soleil comme les perles d'un collier égrené le long des grèves dorées.

La jeune fille eut envie d'ouvrir les bras et de crier son extase. Que le monde était beau ! Elle le pressentait sans le savoir, autrefois. Douze jours seulement qu'elle était débarquée à Kergrist, un peu soucieuse de l'inconnu où elle se jetait. Que de plaisirs, jusqu'alors ignorés, elle avait goûtés en ce court laps de temps ! Que d'acquisitions nouvelles ! Ce petit pays lui semblait sien déjà !

Chaque jour apportait un agrément nouveau. Hier, c'était une excursion en barque dans l'estuaire. Les détours innombrables de la rivière, ses bords profondément découpés rappelaient à M. Le Goël les fjords norvégiens. M. Conan, qui tenait la barre, racontait l'histoire des châteaux, parmi les bois, et des vieux moulins si pittoresquement campés qu'ils évoquaient les « fabriques » des anciens tableaux, où le peintre arrangeait la nature. La brise jouait dans les voiles. Et M. Conan, se souvenant de ses

navigations sur les lacs italiens, disait qu'il trouvait aux rivières bretonnes moins de beauté éclatante, moins de romantisme, mais un charme plus pénétrant, plus recueilli, plus pensif.

La crainte de manquer la marée empêcha d'aborder au *Château du Lac*. Le Joli nom, digne de Walter Scott et évocateur de légendes ! La veille au soir, par le chemin des landes, on était allé vers ces ruines, dont les enceintes fortifiées, les portes monumentales, les murs crénelés racontaient toute une époque farouche et violente. Un souterrain, dont l'amorce était visible parmi les ronces, liait, disait-on, le manoir au château de Kervenno. Ainsi les voisins, en cas d'attaques, trouvaient-ils refuge les uns chez les autres. Et Annie imaginait les tribulations des châtelaines, quand elles devaient se transporter en carrosse ou en litière à travers ces forêts et ces broussailles jadis sauvages où guettaient les brigands et hurlaient les loups..

Ce beau soir était un enchantement. Le crépuscule estompait le ciel sans amener de ténèbres. La lune se leva, ronde et cuivrée, au-

dessus des fuseaux noirs des peupliers. Dans les haies, les vers-luisants allumèrent leurs veilleuses verdâtres. Annik céda au désir enfantin d'emporter quelques-unes de ces fantastiques lucioles. Et elle en recueillit trois ou quatre dans une large feuille de figuier.

Mais bientôt, consternée, elle vit la lueur émeraude se ternir. M. Conan lui dit alors en souriant :

– La bestiole se chagrine. La lampe d'amour s'éteint tristement. Sans le savoir, vous agissez en tyran et vous empêchez deux époux de se rejoindre.

La belle fille rougit. Ses grands yeux s'attristèrent. Et à la dérobée elle replaça les vers-luisants dans l'herbe où se raviverait, sans doute, le signal du rendez-vous...

Annie su redressa brusquement. Son volume venait de choir sur le sable. Elle se reprocha ces souvenirs et ces divagations. Elle était venue jusqu'ici pour travailler – non pour rêver. Et rouvrant son livre, elle s'efforça de concentrer son attention sur les faits et gestes de la

délégation bretonne à la Fédération du Champ de Mars. Car elle projetait d'introduire un député du Tiers-État dans le roman d'Alban de Kerbestous.

Cinq minutes environ, ses yeux suivirent les lignes. Puis ils se détournèrent vers l'horizon attirant. Le volume tomba de nouveau. Perdue en ses songes, la jeune fille n'y prit pas même garde.

*

Des guirlandes de lanternes vénitiennes d'une maison à l'autre, et le long des façades ; des pavillons de toutes couleurs aux agrès des bateaux rassemblés dans le port et aux mâts jalonnant les quais ; un grouillement de gamins sur la cale, pour admirer le navire garde-pêche, délégué par l'État et qui donnera le signal des courses en tirant le canon ; des autos remplies de touristes, des carrioles chargées, surmontées de larges chapeaux aux velours flottants et de petits bonnets légers dont le vent soulève les ailes : voici le dimanche des régates.

Et si quelqu'un ignorait que c'est jour de grande fête, des sons nasillards, pénétrants, dominateurs l'en avertiraient bientôt.

Effet magique ! Tout tressaille ! Tout frémit dès qu'ils retentissent ! La foule se précipite du côté où s'avancent biniou et bombarde,

Sonnant et soufflant avec une énergie surhumaine, conscients de représenter un principe immortel, les deux ménestrels en blouse courte, solennels, triomphants, marchent d'un pas ferme et droit vers un asile inviolable : l'arrière-fond du débit Le Marec. Ils n'en sortiront qu'à la fin de la soirée, car il faut beaucoup de libations, paraît-il, pour entretenir l'inspiration musicale.

Au départ pour l'église, M^{me} et M^{lle} Le Goël, imposantes dans leurs riches parures, provoquent l'admiration de leur pensionnaire.

– Vous êtes belles comme des reines, toutes deux ! Je crois voir les nobles dames des missels enluminés, avec leurs châles de mousseline brodée et leurs amples jupes !

Mais Annik répond en riant :

– Ouvrez la fenêtre ! Vous verrez bien d'autres élégances. Nous sommes parmi les plus modestes. Tout le monde fait assaut de toilettes aujourd'hui !

La Parisienne peut en être juge au cours de la messe. Dès que s'ouvre la porte de l'église, un vent de dissipation entre avec la brise du dehors et fait onduler toutes les têtes. L'arrivante devient point de mire. Quelle émulation de châles, de guimpes, de tabliers, même chez les humbles servantes de ferme ! Que de comparaisons jalouses et humiliées, d'études critiques ! « Ah ! mon satin mat, qui produisait si bon effet à la maison, que paraît-il près du velours nacarat de Marie-Louise, chamarre tout à l'entour de fleurs en relief, comme une chasuble ! » pense avec désespoir une petite blonde.

Et toutes les chanteuses blêmissent, vraiment découragées, quand arrive, poudrerizée, parfumée, une fille, certaine d'éclabousser les autres par les recherches de son ajustement, et qui se prélassa d'orgueil ainsi qu'une jeune pintade :

« Cette Maria, tout de même ! Pense-t-on une

chose pareille ! Un corsage tout de velours, avec du cygne au col et aux poignets, du clinquant d'or au tulle de sa guimpe, et un tablier de six cents francs au moins ! »

Annik bat des mains, quand Annie, au déjeuner, raconte avec verve les scènes muettes qui l'ont récréée.

– C'est cela ! Oh ! que c'est bien cela ! Chacune voudrait être la plus belle !

– Et la plus belle l'est tout simplement et charme sans le chercher ! répond Annie.

Mais une inspiration fantaisiste transporte tout à coup la petite Kergristaine.

– Oh ! voulez-vous ? Ce sera si amusant ! On va vous habiller en Morbihannaise. Maman, viens vite nous aider de tes conseils !

Que choisir ? Le tablier de surah héliotrope recouvert de Chantilly, ou celui de moire bleu de France ? Un châle de blonde crème ou de crêpe de Chine noir à effilés ?

En grande agitation, ces trésors sont passés en revue, discutés, adoptés, essayés, rejetés, repris,

Annie apprend ainsi qu'une toilette bretonne n'est pas une opération de mince importance. Combien d'épingles secrètes à piquer, de cordons à nouer pour assujettir la gorgerette transparente ! Et pour fixer le châle plissé, échancré en cœur, selon la règle, dans le milieu du dos, croisé avec grâce sur la poitrine ! Et que de précautions pour poser, juste à la place où il sera seyant, le rectangle de mousseline, bordé de Valenciennes, palpitant sur les bandeaux !

Les dames Le Goël mènent ce grand œuvre avec une ardeur extrême et Annie, docile, passive, se laisse manier comme une poupée. À la fin seulement, quand on le lui permet, elle regarde le miroir et y considère avec effarement une figure inconnue.

– Est-ce moi ?

Une autre qu'elle, certainement, cette fille, rajeunie sous la demi-teinte rose projetée par la coiffe, grandie par la jupe longue abondamment froncée, qu'alourdit au bas une haute bande de velours ! Et comme sa taille semble fine, et comme ses larges manches, doublées d'un volant

de broderie, avantagent le bras nu Jamais Annie ne s'est vue aussi jolie, et elle demeure stupéfaite devant son image.

– Ça vous va absolument ! s'écrie Annik exultant. Oh ! sortez avec nous ! Personne ne vous reconnaîtra ! Nous dirons que vous êtes ma cousine de Rochefort-en-Terre, qui n'est jamais venue ici ! N'est-ce pas, papa ? Tout le monde sera attrapé.

Annie se prête en riant à cette espièglerie. La famille Le Goël, augmentée d'une unité, s'en va donc vers le quai, sous la garde du chef, magnifique lui-même dans son vêtement bleu-marin, où s'épinglent des médailles.

Et le bon géant cligne de l'œil avec une malice bienveillante, quand les gens se retournent, surpris, ou l'accostent pour l'interroger sur l'étrangère.

– Ma nièce de Rochefort ! présente-t-il très sérieux et ravi de la mystification.

– Mais elle devrait venir plus souvent à Kergrist, car elle est, ma foi, bonne à voir ! réplique, jovial, un vieux camarade du premier-

maître de manoeuvre.

Annie doit se laisser persuader qu'elle est réellement *bonne à voir* en sentant les regards des hommes s'attarder sur elle, presque autant que sur sa belle compagne. Sa jeunesse, qu'elle éteint volontairement dans sa vie de luttes, a refléuri ici, au beau soleil, et dans l'atmosphère quiète et affectueuse de son abri. Ses joues amaigries et décolorées reprennent des contours plus arrondis et, sous leur impalpable duvet doré, transparaît une fraîcheur de pêche. Dédaignant de s'examiner et de plaire, la jeune fille se connaît à peine physiquement, et elle ne s'est rendu compte de cette lente métamorphose que tout à l'heure, devant le miroir.

– C'est au costume breton que je dois ce petit succès, pense-t-elle. Je ressemble à mon père, – on me l'a assez reproché, – et le type s'accuse sous la coiffe.

Alors, quelques instants, Annie Le Goël essaye de mettre son âme en harmonie avec son extérieur. Elle veut s'imaginer être l'une de ces petites paysannes, aux corsages recouverts

d'élytres de velours, aux tabliers nuancés et soyeux comme des pétales, qui rient et babillent, en se tenant par le bras, étourdies et grisées de se trouver au milieu de la fête. Ainsi, sans doute, serait-elle maintenant si sa famille, jadis, n'avait pas émigré de la ferme de granit.

Elle travaillerait au ménage ou aux champs, de gros sabots aux pieds durant la semaine, et le dimanche, elle s'attifera avec une coquetterie ingénue devant une petite glace, gagnée à une loterie foraine, en rêvant aux pardons passés et futurs.

N'eût-elle pas été plus facilement heureuse dans ces conditions ? Que cherchait-elle ? Qu'espérait-elle ?

– Développer mes facultés, me suffire par le travail, et...

Quoi encore ? De ses espérances, de ses ambitions, elle rejetait l'amour avec dédain, avec défiance. Dans une existence normale, en eût-il été ainsi ? Que désiraient inconsciemment ces petites filles gazouillantes, qui riaient et rougissaient dès qu'un marin au grand col bleu ou

un gas à gilet de velours s'approchait, l'air faraud, hardi, – sottement intimidé au fond !... L'amour loyal et sain, qui les conduirait au mariage.

*

Un jeune homme, élégant dans son riche et sobre costume de drap fin, découpé en carré sous la chemise éblouissante, enlevait son large chapeau, où le cercle de velours s'ornait d'une grande boucle d'argent, pour saluer la famille Le Goël. On s'arrêtait pour échanger quelques propos polis. La voix modulée, les expressions choisies, l'aisance du geste et de l'altitude renseignaient vite. Ce fier garçon, fidèle à l'habillement traditionnel, avait reçu une éducation distinguée. Quelque chose de plus se révéla, tandis que le beau visage d'Annik se voilait d'écarlate sous le regard bleu, baigné de langueur, qui osait à peine l'effleurer... Celle-là aussi irait vers l'amour.

Jean Drézanno venait de s'éloigner, quand un nouveau venu, brusquement, appréhendait M. Le Goël par le revers de sa vareuse.

– À la bonne heure, adjoint ! Kergrist se donne des airs de grande station balnéaire. Voulez-vous des lampions ? Ou en a mis partout !

La bonne figure du retraité s'épanouit.

– Oh ! Monsieur de Kervenno ! Si vous approuvez, tout va bien !

Depuis la veille, le yacht blanc de M. de Kervenno donnait près du pont de Kérisper. Mais à Kergrist de même qu'à Paris, l'occasion ne s'était pas présentée encore pour Annie de rencontrer le châtelain. Ces trois derniers jours M. Conan même restait invisible, emmené çà et là en excursion archéologique par les amis nouvellement arrivés à Carnac.

La jeune fille était donc inconnue encore à l'hôte de son maître.

Vigoureux gaillard, le teint brûlé par le soleil et la brise marine, les yeux d'un bleu cru, grillés aux tempes, sans morgue, sans pose et sans gêne,

le gentilhomme, galamment, se tourna vers les trois femmes :

– Comment va Madame Le Goël ? Bien, ça se voit à sa fraîcheur de rose ! Et cette princesse de beauté qui refuse la couronne ? C’eût été pourtant gentil, hein ! d’être reine des régates ! Je t’en veux, petite Annik !... Mademoiselle ?

Il saluait Annie, intrigué.

– Mais... cette charmante personne n’est pas de notre canton ! Car je me vante de connaître tous les jolis minois des alentours.

Embarrassé, M. Le Goël marmonna :

– Une amie de ma fille, hum !...

– Blonde et brune ! Ah ! les petites coquettes savent se faire valoir ! Et M. de Kervenno, distribuant des poignées de mains aux jeunes filles, ajoutait :

– Comme il est flatteur de se dire pays d’aussi ravissantes créatures ! Qu’en pensez-vous, mon cher ?

Annie, déconcertée, vit devant elle M. Conan, escorté de deux messieurs.

Il ne la reconnut pas tout d'abord. Mais leurs yeux s'étant croisés, il demeura interdit. La jeune fille, confuse, vivement dénonçait l'inoffensive supercherie.

– Vous ne me saviez pas du goût pour les travestissements, Monsieur Conan ? Mes bonnes hôtesse ont voulu voir quelle mine j'aurais dans ces beaux atours, mais je m'y sens gauche et empêtrée.

– Du tout ! se récria M. de Kervenno. J'ai été dupé... Je vous ai prise pour une Bretonne authentique !

– L'erreur n'est pas si grande ! déclara M. Conan, avec un certain effort. Mademoiselle est native de Rennes.

Procédant aux présentations, il nommait « Mademoiselle Annie Le Goël, femme de lettres, dont un roman se publierait bientôt dans *la Voix de Paris* »

M. de Kervenno salua, courtois, mais visiblement refroidi par l'épithète.

– Notre pays eut aussi sa romancière : Zénaïde

Fleuriot. En allant à Locmariaquer, vous verrez sa maison et son tombeau.

Puis, se retournant vers la rivière où évoluaient, des voiles triangulaires ou carrées, blanches, safran, rouges ou vertes, des yachts, des synagots, des chaloupes, glissant sur l'eau calme, le gentilhomme pesta et maugréa contre la panne qui retenait sa chère *Flèche* dans le port.

– Venez au moins la visiter, proposa-t-il au groupe. Vous Mademoiselle, vous en placerez la description dans une *histoire*. Et nous goûterons à bord !

Annie hésitait à suivre ses hôtes, déjà entraînés par la flatteuse invitation. Mais M. Conan, tout en restant lui-même à terre, l'engageait à prendre place dans le youyou.

– Allez ! Tout est utile à voir !

Était-il souffrant ? Quel souci intime le possédait ? La voix, le regard parurent également sombres à la jeune fille. Elle s'inquiéta. Ni le doigt d'Alicante de la collation savoureuse, ni les combinaisons amusantes et ingénieuses du

bateau, véritable maison flottante, ne lui firent oublier cette préoccupation.

*

– Ah ! ne vous déshabillez pas ! supplie Annik, au dîner. Maman permet que je sorte avec vous ce soir ! Et nous verrons danser la *ridée*.

Les deux amies repartent donc, le crépuscule venu, bras dessus, bras dessous, fendant la foule. Les maisons illuminées, les feux des bateaux piquent de lueurs colorées les voiles argentés de la nuit et projettent des reflets vibrants dans les flots bruns. Et la lune, du haut du ciel, bientôt, écartant les nuages effilochés, éclabousse les piètres éclats terrestres par sa splendide irradiation nacrée.

Une rumeur s'approche : la retraite aux flambeaux, précédée d'une fanfare ; derrière les vulgaires instrumentistes, paraissent les deux bardes en chapeaux ronds et en blouses courtes, biniou et bombarde, plus impérieux, plus

sacerdotaux que jamais. Et le cortège défile en bel ordre, lanternes et drapeaux tenus haut et droit par les futurs gabiers, les petits écoliers en tenue des dimanches. Ensuite, toute la jeunesse, garçons et filles, de grandes bandes occupant toute la largeur du quai et chantant à plein gosier une vieille ballade au refrain en mineur :

J'aime bien tourner la meule

Du moulin quand tout va bien.

Le parcours s'achève. Un remous ramène la cohue turbulente. Biniou et bombarde rallient leur quartier, la maison Le Madec, prennent place sur un banc adossé à la muraille et, sans s'interrompre, commencent une sorte de valse rapide. Les couples s'élancent – les filles suspendues des deux mains aux épaules des robustes cavaliers, hissées sur la pointe des pieds et virevoltant comme de toupies.

Un repos. Une autre ritournelle. Cette fois, un frisson secoue tout le monde : la ridée

commence. Et Annie voit les mains se joindre pour une farandole grave et lente, où les gestes des bras unis, s'élevant et s'abaissant par saccades, marquent la cadence en même temps qu'un léger bond sur place.

Les bizarres mélopées de la cornemuse et du hautbois bretons, le tournoiement rythmé exercent une sorte de fascination parmi les spectateurs qui, les yeux fixes, regardent passer et repasser la chaîne vivante. À toute minute, l'un des assistants cède à l'irrésistible suggestion, prend place dans la ronde qui, sans une seconde d'arrêt, poursuit son piétinement.

Annik, la sage et modeste Annik, subit elle-même cette attraction. Elle a suivi silencieusement les évolutions de la première ridée. Mais dès que la seconde débute, elle n'y tient plus et s'élançe, en saisissant la main de sa compagne.

– Vite ! Allons !

Annie croit rêver. La voici dans le cercle tournant, s'efforçant de hausser ou de laisser tomber ses bras, selon la mesure frappée par le

pied autoritaire des ménétriers. À la clarté incertaine des lampions, la guirlande humaine se meut dans une buée poudreuse. Les visages s'éclairent par intermittences, puis s'effacent dans l'ombre. Dans un de ces brusques jaillissements de lumière, Annie distingue à droite de la belle Annik le beau Breton à la moustache blonde et aux tendres yeux bleus. Et la jolie brune, insensiblement, se détourne de sa voisine.

Mais une main vigoureuse sépare tout à coup les jeunes filles, et M. de Kervenno s'introduit entre elles.

– Deux demoiselles côte à côte ! Quelle pitié ! Un homme de cœur ne saurait supporter cela.

Le temps à peine de battre trois entrechats et la musique cesse ! Le gentilhomme, furieux, apostrophe le biniou.

– Allons, vieux Jobbe ! tu le fais exprès pour me déplaire ! Recommence. J'ai une élève à former !

– J'ignorais que vous eussiez des dispositions

pour la danse, Mademoiselle Le Goël ! profère une voix un peu stridente. Voilà une bonne occasion de les cultiver.

Annie, à travers la pénombre, reconnaît Patrice Conan. Dans les paroles qui viennent de siffler à son oreille, la jeune fille croit discerner un étonnement ironique. Aussitôt son déguisement, la scène à laquelle elle participe lui apparaissent burlesques. Quelle idée va-t-elle donner d'elle même ? Le rouge du dépit et de la honte lui monte au front, et bégayant une excuse maladroite, elle arrache sa main au galant Kervenno.

– Merci, Monsieur ! J'en ai assez ! J'ai voulu me divertir un instant ! Mais me voici tout étourdie...

Deux pas de côté, et elle se trouve confondue dans la foule. Se frayant avec difficulté un passage, la jeune fille regagne les petites ruelles serpentantes qui conduisent à la maison. Sur le seuil M^{me} Le Goël attend patiente :

– Toute seule ?

– Nous nous sommes perdues. Annik ne tardera pas à rentrer. Excusez-moi si je ne vous tiens pas compagnie et si je remonte tout de suite. Un peu de migraine. Le bruit, la cohue, la poussière...

Une fois dans sa chambre, Annie commence à se dévêtir. Puis tout à coup, lasse, sans courage, sans force, elle se jette sur une chaise et, accoudée au marbre de la toilette, elle demeure engourdie, le front dans ses mains.

Peu après, le pas léger d’Annik résonne dans l’escalier. À travers la serrure, la douce voix demande :

– Vous êtes souffrante, m’a dit maman. Désirez-vous un cachet, une tisane ?

– Rien du tout, chère enfant ! répond Annie de sa place. Le soleil, le mouvement m’ont fatiguée. Le repos et le silence vont me remettre.

– Quel dommage, cette vilaine migraine ! Nous nous sommes bien amusées pourtant, n’est-ce pas ?

– Beaucoup ! La fête était charmante. Bonsoir,

chère petite Annik. Faites de beaux rêves !

Le pas s'éloigne. Une porte se referme. Annie retombe dans sa torpeur la tête vide.

Longtemps elle garde cette immobilité. Puis sa taille affaissée se redresse. Son regard errant se fixe au miroir, et, prise d'une curiosité étrange, elle étudie le visage dont les yeux l'interrogent.

Qui est cette fille aux bandeaux d'or frisant sous la dentelle ? Et quel rêve se poursuit derrière ces prunelles d'aigue-marine, où les pupilles dilatées forment de large trous noirs ? À quoi rêvasseront-elles, les petites qui dansent la ridée, quand, de retour à la chaumière, elles détacheront la jolie coiffe chiffonnée par le vent nocturne ? Annik, la fière et candide Annik, dans la chambre voisine, tout en dénouant les grappes brunes de sa chevelure, ne sourit-elle pas, comme en extase, au souvenir d'une figure virile et éloquente ?

L'appel de l'amour !... Toutes y céderont !... Les pauvres ! Les folles !... Au fait, sont-elles à plaindre... ou à envier ?

Une singulière sensation d'isolement glace

Annie jusqu'aux moelles. Elle frémit à la rencontre de son propre regard. Plus que jamais, son image lui paraît inquiétante et nouvelle.

Les invectives du Perdican de Musset à sa froide fiancée bourdonnent à son oreille : « Tu es un monstre d'orgueil, Camille ! Tu es jeune ! Et tu nies l'amour ! »

N'a-t-elle pas mérité le même blâme ? Aujourd'hui, au milieu de l'allégresse populaire et de la jeunesse bouillonnante, l'amour l'a environnée. Et la fille altière, ainsi que Camille, frissonne encore de la troublante approche. Il lui suffit de se rappeler l'émoi pudique et charmant d'Annik et de Jean Drézanno pour comprendre la douceur des tendresses vraies, des abandons complets d'âme à âme.

Ce qui l'inclinait elle-même vers Sylvain fût-il devenu de l'amour ? Peut-être. Cependant, aujourd'hui, quelque chose d'insoupçonné s'est révélé. Elle devine des attirances plus puissantes, plus profondes que tout ce qu'elle éprouva jusqu'ici... Son cœur appelle, lui aussi ! Oserait-elle le scruter davantage ?

Brusquement la jeune fille se lève et étire ses bras roidis.

– Cette fête m’a rendue stupide ! Le plaisir réagit chez moi en tristesse ! Je ne suis pas entraînée ! Et je viens de passer trois semaines trop heureuses ! Enfin dans huit jours tout cela sera fini !

IV

Octobre dépouillait le marronnier étique qui montait désespérément au milieu du carré de hautes maisons. Chaque fois que ses yeux se détournaient de sa copie, Annie Le Goël apercevait une feuille desséchée qui glissait, de branche en branche, jusqu'à la pelouse pelée, où elle s'étalait comme un vieux gant de peau fauve... À bout de patience, la jeune fille rejeta la plume.

– Inutile de persister. Je ne ferai rien de bon ce matin. C'est la suite de ma névralgie d'hier. Allons plutôt rue Saint-Simon où la correspondance doit s'être entassée ces deux jours. Un peu d'exercice me remettra peut-être en train.

En deux temps, elle enfila une jaquette, saisit sa toque et sortit de sa chambre. Dans le couloir, elle croisa Winifred, accourant de la cuisine, un

fer à la main.

– Bonjour, *darling* ! cria la pianiste sans s’arrêter. Mon corsage à repasser ! Je me sauve, M^{me} Fougerays doit arriver ce soir de Hollande. J’irai l’attendre à la gare du Nord.

– J’en suis charmée pour vous. La vie reprend. Dans trois jours au plus tard, la famille Conan rentrera à Paris.

– Oh ! c’est si bon de revoir ceux qu’on aime, fit la sensible Winifred. Mais vous serez plus occupée, chère !... Oh ! mon fer qui refroidit ! *Good bye ! Good bye !*

Miss Landley disparut dans son appartement.

Annie, dans la rue, avançait sans prendre garde au chemin que ses pieds suivaient instinctivement. La marche, souvent, facilitait en elle l’éclosion de l’idée. Vainement attendit-elle, ce matin, le choc créateur.

Cette paresse mentale s’accompagnait d’une bizarre trépidation nerveuse qui accroissait son malaise. « Si j’étais superstitieuse, je croirais subir l’influence d’un pressentiment. Qu’est-ce

qui rôde ? Joie ou malheur ? »

Comme la jeune fille atteignait la rue du Bac, un taxi contourna l'angle du trottoir et s'éloigna par le boulevard Raspail. À la portière, une frimousse étroite aux grands yeux : Olivier Conan ! Annie resta sur place, stupéfiée.

– Ils sont de retour ! Et je n'en ai rien su !

Quel motif à cette subite rentrée ? Elle précipita le pas, inquiète. Trouverait-elle son maître à la maison ?

Elle n'était pas préparée à ce revoir si prochain, et son tremblement s'accroissait. Huit semaines déjà s'étaient écoulées depuis l'adieu rapide sur la lande, par un soir triste où le soleil déclinant, vermillon et plat comme un disque dans le ciel plombé, distillait une lumière étrange sur la terre mystérieuse des menhirs.

Ces mirages l'enveloppaient tandis qu'elle gravissait le grand escalier, somptueux, sombre et banal. La dernière phrase de Patrice Conan résonnait encore, énigmatique et troublante, dans sa mémoire, complétant l'évocation :

– Je m’en vais de Kervenno sans y avoir travaillé autant que je le supposais. L’histoire de Brigitte, la vierge irlandaise, reste en suspens. Viviane errait probablement dans ces bois. La fée m’a écarté de la sainte.

Le second palier atteint, Annie reprit largement haleine. Ses genoux fléchissaient. Et quand elle posa le doigt sur le bouton, les vibrations de la sonnerie l’ébranlèrent toute.

Mélanie, bientôt, ouvrait la porte.

– Ah ! Mademoiselle Le Goël ! Vous allez bien, Mademoiselle ? Oui, Monsieur est dans son bureau.

Au toc toc timide, la voix connue répondit. La jeune fille entra, puis s’adossa à la portière de velours, incapable de faire un pas en avant, comme paralysée soudain.

M. Conan, assis devant sa table, s’était redressé au bruit de la porte refermée.

– Annie ! C’est vous !

Elle vît avec émotion le brusque resplendissement du visage fatigué. Son cœur,

qui n'avait cessé de grelotter dans sa poitrine, sautait maintenant à grands bonds saccadés. Elle put demander néanmoins, d'un accent assez naturel :

– J'espère que rien de fâcheux n'est survenu. Monsieur, pour avancer ainsi votre départ ?

– Nous sommes revenus en déroute. Nous nous étions arrêtés pour quelques jours, comme vous savez, chez des amis de la Sarthe. Un des enfants de la famille s'est trouvé indisposé – un peu de blanc dans la gorge. Incontinent il nous fallut emballer, prendre le premier train, débarquer ici en pleine nuit, téléphoner à Burquet, dès la première heure, et conduire Olivier dare dare à un examen immédiat. Et inutile, j'aime à le croire ! Mais on ne peut blâmer toujours l'excès de prudence.

– Et il est légitime qu'une mère s'alarme vite. Espérons que Madame Conan en a été quitte pour la peur. J'ai été très étonnée en reconnaissant Olivier dans une voiture que j'ai croisée tout à l'heure. Il m'était pénible de vous voir arrivés à mon insu, de n'avoir pu contribuer aux apprêts de

vosre réception et vous souhaiter au débotté la bienvenue. Je n'étais pas venue hier, retenue par une crise de névralgies violentes. Je vous demande pardon pour la besogne restée en l'air. Je risque de paraître bien négligente.

Elle reprenait de l'assurance en s'entendant parler, presque avec volubilité – tels les poltrons qui, seuls dans la nuit, sifflent pour se donner du courage, M. Conan dit, en montrant le classeur et les liasses de lettres :

– Au contraire d'un pardon, ce sont des félicitations que je vous adresse pour avoir débrouillé si fidèlement, chaque jour, ce fatras.

– Votre séjour à Rennes a été bien rempli ?

– Oui, jusqu'au surmenage !.. Les querelles de clocher m'agacent ! Et malheureusement les Français, qui jouissent du suffrage universel, connaissent mal les devoirs qu'il leur impose, et possèdent peu de sens politique. Ils se paient de mois ! Je suis fatigué des mots, Mademoiselle la romancière ! C'est une singulière et néfaste phobie pour un écrivain !

Et regardant sa protégée avec douceur :

– Mais vous, qu’avez-vous d’intéressant à m’apprendre ? Vous parlez trop peu de vous-même dans vos lettres.

– L’éditeur m’annonce que la publication de *Pour le Petiot*, en librairie, aura lieu vers le printemps.

– Le feuilleton, a obtenu un succès de lecture dans *la Voix de Paris*. Et Alban sort-il des limbes ?

– Je m’efforce de lui insuffler de la vie. Y parviendrai-je ? Mon paléographe Terre-Neuve me renseigne sur les modes d’agriculture au dix-huitième siècle. Voyez où cela m’entraîne !

– Tâchez surtout de rendre l’action vive et saisissante. Vous disposez de bons éléments.

Les deux interlocuteurs, malgré leur enjouement factice, semblaient se cramponner, l’un et l’autre, à un sujet quelconque de conversation. Leur entretien n’avait plus le ton libre et dégagé des effusions qui jaillissaient, si spontanées, pendant les promenades dans les

landes ou le long des vagues ! Quelque chose d'incommunicable persistait sous le cliquetis des ripostes.

– En dépit de cette névralgie, vous paraissez très bien portante ! dit M. Conan, levant les yeux vers la jeune fille. Vos vacances en Bretagne vous ont été profitables.

Elle souhaita lui retourner avec sincérité le compliment. Car elle s'attristait à constater maints indices de lassitude chez son bienfaiteur. Des plis se creusaient aux tempes. Les cheveux argentés, rejetés au-dessus du large front carré, prenaient une teinte plus neigeuse.

– Voici les quartiers d'hiver réintégrés, ajoutait l'écrivain. Chacun retrouve sa meule à tourner. Vous vous rappelez, Annie, cette complainte au refrain suggestif et mélancolique, que chantaient gars et filles, le soir des régates :

J'aime bien tourner la meule

Du moulin quand tout va bien !

La mienne devient-elle particulièrement pesante, ou mes forces déclinent-elles ?... Je ne sais... Mais... n'êtes-vous pas une *rayonnante* ?... Vous voilà, pour éclairer ma vie.

Il s'arrêta comme étonné de ce qu'il venait de dire. Avant qu'Annie pût répondre la porte se rouvrait. M^{me} Conan, poussant devant elle Olivier, rentrait, triomphante, essoufflée :

– Rien ! Rien ! Indemne complètement ! Ah ! ce Burquet. Je l'aurais embrassé. Mademoiselle Le Goël, bonjour ! Ça va bien ? Vous comprenez mon inquiétude et mon soulagement, n'est-ce pas ? Je rêve diphtérie ! Mon mari a beau rire de mes craintes ! Burquet en fait autant d'ailleurs. Les hommes sont des hommes, et les mamans...

– Des mamans...

– Évidemment, moqueur ! Annie, votre absence s'est fait sentir d'abord à Rennes. Mais mon mari m'a soutenu que vous faire venir vous causerait un préjudice considérable. Au surplus, un intérim s'est présenté, très satisfaisant. Si vous revenez cet après-midi, je vous montrerai mes robes de mariage... On les déballera après

déjeuner. Deux merveilles !

*

La lampe baissait. Le charbon s'éteignait dans la grille. Le froid de janvier s'insinuait dans la chambre... Une heure !... annonçait la petite pendule, posée sur la table. Annie considéra avec découragement les dernières pages, chargées de ratures. Que ressortait-il entre ces grillages noirs ? Cinquante lignes à peine ! Voilà tout le produit de cette longue veillée !

Elle repoussa le fauteuil, étira ses membres engourdis.

« J'eusse mieux fait de me coucher que de m'exténuer pour si peu de chose. Mais en me couchant aurais-je dormi ? »

La jeune fille s'assit sur son lit pour défaire ses cheveux. Et le morne soliloque continua, s'emmêlant au tic tac rageur de la pendule.

« Je ne sais plus ni me reposer, ni travailler. La nuit, je cherche inutilement le sommeil. Mon

cerveau enfiévré roule sans trêve des idées inconsistantes, informes. Je me lève, au matin, les paupières lourdes, les bras mous ! Tout effort me coûte ! Ah ! qu'elle est heureuse, sans le savoir, l'ouvrière qui taille ou coud en chantant ! La plume est un pesant outil. Cependant, il n'y a pas longtemps encore, je trouvais un vif agrément à donner l'essor à mes rêves et à les fixer. Tout stimulait mon activité imaginative. Maintenant rien ne s'enregistre plus. Je reste atone. Pourquoi ? »

La réponse vint, péremptoire, formulée par une de ces voix intérieures qui, à certains moments, dominant le tumulte de la vie.

« Un joug pèse sur ta nuque. Tu déniais l'amour. Il te tient ! Une seule heure du jour compte pour toi : celle où tu passes une certaine porte ! Tu vis avec angoisse entre l'adieu d'hier et le revoir de demain. Alors ?

« Alors, si tu demeures dans cette sujétion, tu es perdue. Tout cela, tu le sais ! Mais tu repousses la vérité avec effroi. Et chaque jour l'envoûtement acquiert plus de force.

« Que faire ? », murmura-t-elle, se débattant ainsi que dans une lutte réelle.

L'ordre tomba, tranchant comme un couperet :
« Échapper à l'emprise ! »

Mais elle résistait, gémissante : « Tout ce que je suis, je le lui dois. Résigner mes fonctions, c'est provoquer l'étonnement, attiser la curiosité, faire beau jeu à la malveillance. Mes services, mon dévouement lui manqueront. On me taxera d'ingratitude.

« Tous les sophismes n'y font rien. Qui ne fuit pas le danger y périt !

« Ma volonté est forte et loyale !

« D'autres, de volonté aussi forte, de loyauté aussi éprouvée, ont sombré dans le mensonge : Prends garde ! »

Ces derniers mots se répétaient, affolants, martelés, prolongés en résonances infinies. Oh ! obtenir le noir et le vide en soi, imposer silence à la voix menaçante ! Heureusement, cette fois encore, assurerait un répit !

Annie tomba, grâce au cachet tutélaire, dans le

gouffre du sommeil forcé.

Quand elle s'éveilla, la clarté blafarde du matin entrant par l'imposte de la croisée. Le regard encore vague de la jeune fille fut attiré par un carré de papier mauve, se découpant sur le parquet, près de la porte. Elle sauta à terre, ouvrit la carte-lettre :

Mercredi soir, neuf heures.

« Chère auteur, je prends le thé chez Winifred. Mais vous êtes trop occupée, paraît-il, pour qu'on ose déranger la sibylle en colloque avec les dieux. Et je vous griffonne ces cinq lignes pour vous répéter mes sympathies et vous dire au revoir. Je pars dans deux jours pour le Midi. Je filerai jusqu'à Naples, en m'arrêtant où il me chantera.

« Bonne chance ! Bonne santé. En toute estime

« Christiane Fougerays. »

« *Nota Bene.* – Vous savez que mon invitation persiste. Très sérieux. Et si ça *vous chante* aussi

de vous envoler ? »

Du billet négligent et affable, le post-scriptum se détacha, brûlant les yeux fatigués de la jeune fille. Elle le relut avec une sourde appréhension. Était-ce l'appel du Destin.

– Winifred, à ma place, croirait à une intervention de la Providence ! se dit Annie, frappée quoi qu'elle en eût. Elle découvrirait une occulte corrélation entre cette lettre et les perplexités qui m'assaillent.

L'offre faite en souriant lui facilitait l'évasion conseillée par sa conscience. Ne serait-il pas sage de saisir cette solution d'une opportunité presque merveilleuse ?

Mais aussitôt sa fierté s'insurgea. Ce serait insensé, ridicule, maladroit, imbécile ! Mille raisons lui interdisaient d'employer ce moyen de comédie. D'abord, cette fuite était trop imprévue. Le temps lui manquait pour choisir un prétexte. D'innombrables inconvénients résulteraient de son absence. Elle devait terminer la correction

des secondes épreuves de son livre et y apposer le bon à tirer. Il lui fallait conduire jusqu'au dénouement le roman d'Alban Le Goël... Ensuite, on verrait... peut-être... Mais d'ici-là, toutes choses se calmeraient, s'ordonneraient, sans heurts, sans coups de théâtre. Elle était sûre d'elle-même et ne faiblirait pas. D'un geste décidé, elle enfouit le papier au fond de son tiroir. Et à l'heure accoutumée, elle se dirigea vers la rue Saint-Simon.

*

Annie se faufila vite jusqu'au cabinet de travail, pour esquiver les rencontres de l'antichambre et se plonger au plus tôt dans sa besogne habituelle. À peine fut-elle installée qu'elle discerna un murmure animé, à travers la cloison mince qui séparait le bureau du petit salon. Souvent la jeune fille avait maudit cette promiscuité gênante – les « perruchages » des amies de M^{me} Conan étant incompatibles avec toute méditation. Mais elle fut bientôt convaincue

que ce dialogue discordant provenait d'une querelle domestique – épisode souvent répété d'une vie intime orageuse.

Dans le crescendo de la colère, chaque mot devenait perceptible.

– Non ! non ! non ! Je n'accepte pas de blâme ! Cette lettre t'était adressée. Donc j'avais le droit de la lire.

– Elle portait l'épithète « personnelle », répliquait l'écrivain, ce qui devait la défendre !

– La défendre ! Que peut-on dire à un homme marié que sa femme ne puisse savoir ?

– Je répète « non ! » Une lettre porte les secrets de quelqu'un à quelqu'un. Pas de tiers dans le confessionnal !

– Je ne suis pas un tiers ! se récria M^{me} Conan, dans une explosion virulente. Je suis ta femme, c'est-à-dire toi-même ! Jamais tu ne me feras admettre autre chose ! Je dois tout savoir de toi, comme tu sais tout de moi ! Et j'ai bien fait de passer outre ! Qu'ai-je trouvé dans ta fameuse lettre « personnelle » ? L'aveu d'un prêt d'argent

fait à mon insu !

– C’était de l’argent à moi, Josèphe !... Je ne t’ai rien demandé !...

– N’importe ! Tout étant commun entre nous, cet argent appartient aussi à ta femme et à ton enfant ! Tu n’a pas le droit de diminuer le patrimoine de ton fils !... Et encore pour un Kervenno !...

– Kervenno est un homme de cœur ! Et lui-même s’est engagé pour soutenir un ami en détresse.

– Alors, pour les amis de nos amis nous devons nous ruiner ! siffla la voix rageuse. Tu te permets des largesses de grand seigneur !... Mais qu’est-ce que tu gagnes, toi ! Calcule-le auprès des gains magnifiques réalisés par le mari d’Odette, qui est agent de change, ou celui d’Emma, qui est fabricant de conserves ! Les écrivains vivent dans le brouillard ! Mais on ne se nourrit pas de l’air du temps ! De l’argent, il en faut, et toujours, et de plus en plus ! Que serais-tu devenu, si je ne t’avais apporté un assez joli douaire, et que serait notre avenir et celui

d'Olivier sans les héritages qui me reviennent ?

M^{me} Conan, hors d'haleine, fut obligée de s'arrêter. Mais la voix du mari s'élevait à son tour, meurtrie et sévère.

– Tu viens de me froisser jusqu'au fond de l'âme. Certaines paroles ne s'oublient pas. Je n'ai jamais vu dans le mariage une occasion de spéculer. Il existe un moyen de t'en fournir la preuve : séparons-nous de biens. Nous ne subirons plus ces tiraillements qui me sont odieux. Tes idées bourgeoises peuvent être louables. Elles m'empoisonnent l'existence.

– Patrice !

– Plus un mot aujourd'hui ! J'ai besoin de calme ! Tu m'as jeté hors de moi !

– Tout cela pour cette maudite lettre !

– Je ne laisserai pas ce sujet sans te dire combien ta puérile curiosité me fatigue et me révolte. C'est un vice de servante que de tripoter dans les tiroirs et de lire les lettres qui ne vous sont pas adressées. La discrétion est une question d'honneur que peu de femmes comprennent.

– Mais, Patrice, pourquoi as-tu pris une secrétaire alors, si tu méprises tant les femmes ?

– Mademoiselle Le Goël a des vertus d'honnête homme !

Ce disant, l'écrivain traversait la pièce rapidement et ouvrait la porte du couloir sans se laisser arrêter par ce cri, rauque comme un appel au secours :

– Patrice ! Patrice ! Écoute-moi !

Déjà M. Conan entrait dans le bureau. Aussitôt Joséphe quittait le petit salon, et on put l'entendre, au plus loin de l'appartement, se verrouiller dans sa chambre, ainsi qu'elle le pratiquait enfantinement dans ses bouderies.

Annie continuait d'écrire, sans oser lever la tête, interdite et confuse d'être demeurée à cette place, douloureuse et humiliée par la douleur et l'humiliation d'un autre.

Le silence se prolongeait. Elle tourna la feuille sans permettre à son regard de s'écarter. Pourquoi M. Conan demeurait-il si parfaitement immobile à quelques pas ? Sans doute essayait-il de se

remettre, après l'algarade insultante, paralysé par le même malaise qui lui donnait à elle, auditrice pitoyable, un goût d'amertume dans la bouche et pesait au creux de la poitrine empêchant le jeu de la respiration.

Mais si la jeune fille se maîtrisait assez pour garder son attitude, elle ne pouvait défendre à sa main de trembler en alignant des caractères que ses yeux brouillés ne distinguaient plus. Deux larmes, qu'elle s'efforçait désespérément de retenir roulèrent sur le papier.

– Annie !

Son poignet avait été saisi impétueusement.

– Annie, je vous observe ! Vous tremblez ! Pourquoi ? Vous avez entendu d'ici ce qui se disait dans le boudoir ?

Elle ne put nier et se leva, éperdue. Un bras l'entoura aux épaules.

– C'est sur moi alors que vous pleurez ! Oh, Annie ! trop chère Annie !

Un piétinement dans le couloir, près de la porte. Avec une épouvante sans nom, la jeune

filie se libéra de l'étreinte. M^{me} Conan entraît, humble, radoucie, et d'une voix presque suppliante qui s'étranglait dans sa gorge :

– Je vous demande pardon à tous deux de troubler le travail. Bonjour, Mademoiselle Le Goël ! Vous allez bien ?

Sans écouter la réponse balbutiée, Josèphe s'adressait à son mari, d'un air soumis et prévenant :

– Avant que tu sois tout à fait en train de dicter, Patrice, je voulais avoir ton avis. Entre autres courses urgentes, je dois aller, ce matin, chez le tailleur, pour ta pelisse neuve. As-tu décidé quelle fourrure tu choisissais pour le col ?

– Ça m'est parfaitement égal ! répliqua laconiquement l'écrivain, sans tourner les yeux vers sa femme.

– De l'astrakan ? Du castor ? J'aimerais savoir ta préférence.

Elle insistait, mendiant son pardon, sa nature hautaine emportée, despotique, visiblement vaincue encore une fois par l'affection conjugale.

Toujours il en était ainsi, après ses violences. Et cette versatilité d'enfant gâté excédait le mari.

Aujourd'hui, la jeune femme comprenait qu'elle avait été trop loin et que la réconciliation serait épineuse. Devant le mutisme de l'offensé, elle jugea prudent de se retirer. Mais, cherchant à se montrer aimable, elle s'arrêta avec sympathie près de M^{lle} Le Goël qui fouillait les dossiers d'un cartonier.

– Je vous trouve congestionnée, ce matin ! Vous travaillez trop ! Modérez-vous ! Votre conte de *la Gazette féminine* était très bien. Je l'ai lu hier soir avec grand plaisir.

Enfin elle franchit le seuil. Dès que M^{me} Conan eut disparu, Annie marcha elle-même vers la porte et, la main sur le bouton, attendit dans une contenance tellement significative que l'écrivain tressaillit. En deux pas, il fut près d'elle, lui empoigna le bras, et demanda à voix basse :

– Que comptez-vous faire ?

– Prendre mon chapeau, mon manteau et sortir

aussitôt que le passage sera libre.

Tous deux, livides, se regardèrent au fond des yeux. Annie frémissait de la tête aux pieds. Les doigts qui enserraient son bras la glacèrent à travers l'étoffe de la manche. Entraînée par une force irrésistible, elle se vit arracher de l'endroit où elle se cramponnait et ramener au milieu de la pièce.

– Écoutez ! Écoutez ! disait Patrice de la même voix détimbrée et haletante. Puisque vous avez compris, laissez-moi m'expliquer très mal, très insuffisamment... Mais j'étouffe depuis des semaines ce qui a jailli tout à l'heure... Ne m'en veuillez pas ! Plaignez-moi. Comprenez bien tout. Vous différez de toutes les femmes que j'ai approchées. Souvent j'avais constaté entre nous certaines affinités de pensée, de jugement, de goûts. Je vous estimais comme un charmant compagnon de causerie et de travail. Nos conversations me rafraîchissaient... Mais là-bas, dans les landes, j'ai appris une délectation rare ; la concordance parfaite de deux sensibilités. Et je vous revois sans cesse dans ce costume qui vous

révélaît à moi comme femme... Depuis ce temps, votre pensée ne me quitte plus...

Ces paroles incohérentes, précipitées, véhémentes, tombaient sur elle, l'enveloppaient, l'aveuglaient ainsi que les grêlons d'une bourrasque. Il devait se taire – elle se le répétait avec une conviction désespérée. Tout ce qui surgissait de l'abîme du silence prenait corps, grandissait, formidable, envahissant, impossible à chasser. Et dans ce désordre et cette épouvante, elle recueillait quand même avec avidité les aveux grisants. Il lui restait juste assez de lucidité pour prendre conscience du danger et comprendre la nécessité inéluctable : rompre au plus vite le magique prestige...

– Je vous en conjure ! pria-t-elle, les yeux pâlis, hagards, ne me parlez plus ! Vous me déchirez le cœur !

Une honte, un regret saisirent Patrice devant ce trouble. Il craignit de la voir défaillir.

– Oh ! pardonnez-moi ! Vous voilà bouleversée !

Il essayait de l'acheminer vers un fauteuil. Mais Annie résistait. Il lui lâcha le bras.

– Laissez-moi m'en aller ! gémit-elle très bas, en se détournant de lui. Je ne veux pas, je ne dois plus rien entendre. Vous le savez aussi bien que moi.

Très pâle lui-même, il considéra un instant, en se mordant les lèvres, le pauvre visage défait où passaient des frémissements, et il ne put retenir cette amertume :

– J'aurais dû rester muet. Cyrano ne se révèle qu'au cinquième acte, – l'acte de la mort.

Elle tressauta, choquée de l'ironie. Alors il chercha la main qui pendait sur la jupe, et suppliant à son tour :

– Annie, allez, puisque vous le désirez. Si je vous ai offensée, oubliez ce que je vous ai confessé sous le coup d'une violente commotion. Mais rappelez-vous que j'ai besoin de vous dans ma vie. Oubliez ! Oubliez ! Redevenons l'un pour l'autre ce que nous étions jusqu'ici !

Elle n'eut pas le temps de répondre. La femme

de chambre venait prévenir qu'un sénateur breton désirait entretenir Monsieur quelques minutes. Annie profita de l'incident qui lui permettait de se retirer.

Guidée par l'instinct de fuite, la tête perdue, une fois dans l'antichambre, elle allait droit à la porte du palier. Il lui fallut revenir sur ses pas pour reprendre le chapeau et le manteau suspendus aux patères.

*

En quittant la maison, M^{lle} Le Goël prit sa course sans choisir de direction, emportée par le désir de s'éloigner et de calmer par l'action physique le tourment qui l'égarait. Tout à coup, elle s'aperçut dans la glace d'un magasin, le manchon sur la bouche, la figure marbrée, des mèches voltigeant autour de sa toque. Une brise glaciale soufflait, balayant le boulevard. En avant, les tramways, les autobus, s'entrecroisant dans un large espace, indiquaient l'approche de la

place Saint-Germain des Prés. Sans y penser, machinalement, la jeune fille avait suivi la route qui devait la ramener vers son gîte.

Mais à l'idée de rentrer à la pension, de subir en cet état de délire des contacts étrangers qui froisseraient son âme à vif et sa sensibilité hyperesthésiée, le découragement l'accabla. Il lui fallait, avant d'affronter personne, l'intermède d'un repos, d'un recueillement pour se reprendre, condenser ce qui lui restait de raison et de Force. Saint-Germain des Prés, à peu de distance, dressait sa sombre tour. Où se réfugient les femmes pour ne pas sangloter dans la rue ?...

Annie traversa le carrefour et entra à l'église. Elle se laissa tomber sur une chaise de la nef, recroquevillant ses membres transis et frissonnant encore plus de fièvre que de froid. La scène futaie revécut dans sa mémoire effervescente.

Ainsi les frayeurs qui hantaient ses insomnies aboutissaient à ce désastre. Quelques paroles... Et l'existence, pour jamais, était faussée ! Oublier, ainsi qu'il l'en adjurait ? Non ! Non ! Demain ne pouvait ressembler à hier. Jamais plus tous deux

ne se retrouveraient eux-mêmes. Une barrière redoutable avait été franchie. Impossible de revenir en arrière, de rattraper les mots envolés.

Et quand même, par un miracle de louable orgueil, ils parviendraient à se dominer quelque temps, ils n'avaient pas impunément lu dans leurs âmes. Le secret dont chacun s'était rendu maître s'évaporerait, deviendrait visible aux yeux du monde. Déjà, confusément, Annie devinait la jalousie, la malveillance embusquées autour du maître et de la disciple, attentives, prêtes au dénigrement et à la calomnie, dès que la moindre apparence y donnerait lieu.

Mais le danger le plus redoutable, c'était en eux-mêmes qu'il résidait. Celle-là, qui s'était crue forte, savait maintenant par expérience comment, à l'heure fascinatrice, il est difficile de se soustraire au charme qui dilue toute fierté.

Ce danger dont elle palpait encore, Annie venait de le frôler. Mais au moment du vertige, un choc l'avait redressée.

Quel hasard tutélaire dirigea alors son regard vers le grand médaillon où M^{me} Conan souriait,

épanouie et sereine, son fils appuyé à ses genoux ?

Une brusque illumination se produisit, hallucinante, faisant revivre les fantômes du passé, éclairant les ténèbres de l'avenir. En arrière. Annie revit la petite fille qu'elle était, tenant la main de sa mère, le jour où l'étrangère funeste entra dans le logis ensoleillé, la traîtresse rousse qui devait dérober le cœur d'Alain Le Goël. En avant, sur le chemin probable, les détours obscurs, les basses arcanes du mensonge...

Tout son être se révolta dans une rébellion exaspérée, frénétique ! Non, jamais elle n'encourrait le risque de faire pleurer une femme innocente et de s'attirer la réprobation d'un enfant !

... Encore pantelante de l'arrachement, les nerfs parcourus de tressaillements douloureux, Annie, dans le silence du lieu saint, essayait de calmer son exaltation. Soustraite aux réalités présentes elle se maintenait rigoureusement en face de sa conscience et récapitulait sa vie

entière.

Qu'est-ce qui l'avait soutenue, au long des épreuves ? Le respect de soi, la crainte de manquer à la justice et à la loyauté. Elle entendait les premiers avertissements, reçus à travers les frivoles conversations du salon Conan, et qui, devant la contenance de Douce-Amère, l'incitaient à soupçonner ce qu'on pouvait conjecturer à son propos. Après un anxieux examen intime, de toute sa bonne foi, le lendemain, Annie, devant Christiane, contredisait la faible et amoureuse Olga, pour prendre parti avec Winifred et affirmer ce principe : « Personne n'a le droit de vivre sa vie en détruisant le bonheur d'autrui ! » Mais, depuis, il y avait eu l'enchantement des soirs et des matins d'été, à Kergrist... Il y avait eu l'enivrant triomphe de s'associer aux pensées d'un esprit élevé, et la sourde pitié pour l'homme intime, méconnu des siens, plus puissante encore que l'admiration sur un cœur de femme...

Une jeune fille, qui sortait d'un confessionnal, vint s'agenouiller près de M^{lle} Le Goël.

L'inconnue priaît avec ferveur, levant vers la voûte des yeux lumineux où resplendissait la joie de l'absolution. Toute sa contenance disait l'abandon, la foi ingénue. Annie, tirée d'elle-même, l'admira et l'envia. Celle-ci, certainement timide, mais confiante, frappait pour qu'on lui ouvrît, demandait pour obtenir.

Ah ! si elle, l'incroyante, pouvait accéder aux sources vivifiantes ! Dans sa faiblesse dans sa souffrance obtiendrait-elle le secours surnaturel que recevait certainement cette jeune chrétienne ? Courbée en deux, les mains jointes sur les genoux, Annie murmura : « Dieu caché, je te cherche, comme on me le conseilla. Mais mon intelligence débile ne suffit pas à te comprendre et à démêler tes desseins. Pardonne à mes doutes. Je souffre. Mais je crois que le malheur est mon destin. Épargne-moi, du moins, le chagrin de faire jamais le mal et de nuire. Soutiens-moi ! Inspire-moi !... Fortifie-moi ! »

Peut-être la clémence divine exauçait-elle déjà cette supplique ardente. La jeune fille, lorsqu'elle se remit debout se trouva une vigueur inespérée.

Et la ligne à suivre lui apparut subitement, nette et droite.

Remontant la rue de Rennes, Annie Le Goël entra au bureau de poste. Là elle demanda la communication téléphonique avec M^{me} Fougerays. À son indicible soulagement, ce fut celle-ci qui répondit à l'appareil.

– Bonjour, Mademoiselle l'écrivain. Hein ! j'ai respecté votre travail, hier !

– Ce matin, j'ai trouvé votre aimable carte. Vous souvenez-vous du post-scriptum ?

– Parfaitement. Je vous réitérais mon invitation, toujours dédaignée, – mais je suis tenace.

– Que diriez-vous si je prenais au sérieux votre aimable proposition ?

La voix de Christiane, un peu rude, s'éclaircit joyeusement :

– Mais je serais enchantée ! Je suis toujours sincère ! Et je vous désire depuis longtemps pour compagne de voyage. Je suis sûre que nous ne nous ennuiers pas ensemble. Alors, c'est vrai

que vous acceptez de venir avec moi ? Je retarderais mon départ, s'il le fallait !

– Non ! Gardez-vous-en bien ! Je serai prête pour le jour fixé, qui est..

– Après-demain soir. Alors je fais retenir les places au P.-L.-M.

– Je vous en prie !

– J'ose à peine y croire ! L'itinéraire vous convient ? Première escale à Menton ?

– Très bien ! Et puis, peu importe ! L'essentiel est que je parte. Ne m'interrogez pas à ce propos, par charité ! Pour tous, je suis souffrante, surmenée. Le docteur me recommande le repos. Vous offrez de m'emmener dans le Midi... Votre bienfaisance est assez connue pour que la chose paraisse plausible.

– Vous pouvez compter sur mon entière discrétion. Puis-je aller vous voir dans la soirée ?

– J'irai chez vous, avant dîner, plutôt. Et même retenez-moi si vous êtes libre. Je rentrerai d'ailleurs tout de suite après, pour commencer mes préparatifs. Cet après-midi, je dois aller

prévenir *la Gazette féminine* et me concerter avec l'éditeur.

– Entendu. À ce soir !

Une fois dehors, la jeune fille chercha une crémerie, pour y prendre un léger repas, évitant ainsi la fatigue de supporter, à la table Bertrand, une conversation indifférente – et même la sollicitude amicale de Winifred. Elle rentra seulement à la pension quand elle supposa les observateurs gênants dispersés à leurs affaires. Et dînant le soir en tête-à-tête avec Christiane, elle se rendit ainsi invisible aux habitués de la maison.

Tous ceux qui la virent le lendemain, les yeux creusés, les pommettes plombées, admirèrent facilement la nécessité d'un déplacement et d'un séjour dans le Midi, pour cause de santé. Winifred l'aida à vider commode, placards et armoire et à emballer ses effets, Annie, en guise de bijoux, emporta, dans le sac qu'elle gardait avec elle, son manuscrit inachevé. En replaçant ses papiers de famille dans la cassette qu'elle laissait à la garde de Miss Landley, ses doigts

palpèrent un corps dur – la glace d’un petit cadre. Le portrait d’Alain Le Goël, le réprouvé, le proscrit !

La jeune fille prit la pauvre photographie et la considéra avec un sentiment singulier de pitié et de remords.

– Père, j’étais trop absolue. Je te condamnais avec rigueur ! J’ignorais. Je ne connaissais pas la violence de la tentation. L’amour est une force terrible ! Je te plains maintenant d’avoir été si faible. J’ai été, enfant, ta victime, mais ton exemple m’a prémunie. Je te pardonne. Pardonne-moi. Tu as pleuré sur moi, à l’heure de ta mort. Viens avec moi en exil !

Ce jour et le suivant passèrent, pénible et irréels comme des rêves fiévreux, où l’on se voit passif, au milieu d’embarras inextricables. Le dernier matin, Annie s’acquitta de la formalité inévitable, reculée volontairement jusque-là. Elle écrivit un télégramme pneumatique, destiné à M^{me} et à M. Conan.

« La soudaineté de ma décision, disait-elle, va vous surprendre. Très souffrante, ces derniers

temps, j'ai dû rester à peu près confinée, ces deux jours. Le docteur, que j'ai vu hier, m'ordonne le repos immédiat et, s'il se peut, un séjour dans un pays de soleil. M^{me} Fougerays, toujours excellente, me propose de m'emmener. Mais elle part ce soir. Je m'effrayerais de faire seule ce long trajet. Je profiterai donc de cette occasion inespérée. Mais je suis trop exténuée pour aller prendre congé en personne. Excusez-m'en ! J'implore toute votre indulgence, en vous présentant mes sentiments les plus respectueusement dévoués et infiniment reconnaissants ».

Elle pressentait bien que M^{me} Conan se froisserait de ce départ en coup de vent comme d'une inconvenance et crierait certainement à l'ingratitude. Lui comprendrait.

Mais jamais il ne saurait quelle affreuse douleur la fit vaciller en lançant le mince papier dans l'ouverture de la boîte ! Tout s'achevait entre elle et ceux-là pour lesquels elle eût sacrifié sa vie !

*

– Le repos ? fit Annie révoltée, se redressant sur la chaise longue. Mais la guerre est-elle finie ? Les poilus se reposent-ils, eux ?

– Ils ne sentent plus leurs fatigues : ils vont vers la victoire ! Mais vous, chère dame de lettres que je m'honore de soigner, si vous avez le cœur d'un soldat, vous n'en possédez pas la charpente... Vous êtes allée jusqu'au bout de vos forces !

– Comme beaucoup d'autres infirmières ! Et voilà cinq semaines que je suis bêtement sur le flanc, dorlotée, mijotée ! J'en ai assez de vos gâteries, docteur ! Vous m'affadissez. Je veux retourner prendre mon service à l'ambulance.

– Très bien !... Je vous laisse libre. Avant cinq jours vous retombez dans les brancards... et vous serez une cause d'embarras pour ceux que vous prétendez aider...

Cette sentence, décrétée avec fermeté, fit baisser pavillon à la récalcitrante. Elle craignit de

donner raison au dur oracle. Elle était guérie, mais son organisme ébranlé restait incapable d'effort.

Depuis le début de l'affreuse mêlée, Annie, ainsi que les femmes de toutes les patries, se refusait de penser à elle-même. Emportée dans le grand courant d'angoisses et d'horreur, la jeune fille s'était vouée au service des éprouvés. Se surmenant sans compter, à l'infirmerie de *la Gazette féminine*, elle s'écroula, exténuée, avant que la trêve eût sonné.

La directrice de la revue amena elle-même sa zélée coadjutrice à Orléans pour la remettre aux soins d'un vieux parent, chirurgien expert, qui hospitalisa M^{lle} Le Goël dans un pavillon de sa clinique. Annie se relevait à peine du lit où la mort avait failli la terrasser.

Elle se rendait compte de tout ce qu'elle devait à la sollicitude bougonne et cordiale de son médecin. Silencieusement elle exprima sa gratitude et sa soumission en tendant la main au docteur Faure.

– Ah ! ah ! triompha-t-il, vous voilà penaude

et matée ! Ah ! ah ! vous faisiez fi de la vie ! Vous appeliez la mort à cor et à cris, durant vos divagations ! Eh ! bien, on vous ordonne de vivre ! La vie est bonne, Mademoiselle ! Tous les blessés que vous avez veillés, si pileux que fût leur état, si terrible que soit leur infirmité, ne demandent-ils pas à vivre ?... Vous avez d'autres moyens d'activité que la tâche de garde-malade. Vos appels à la charité, dans *la Voix de Paris* ou dans *la Féminine*, ne furent-ils pas toujours entendus ? Et n'avez-vous pas dénoncé l'alcoolisme comme une plaie sociale, au risque de vous faire écharper par les bistros ? Récupérez votre vigueur physique, et réagissez contre l'épuisement nerveux ! Vous trouverez bientôt l'occasion de coopérer à de grandes missions. Quand le canon se taira, les gens de cœur et de sens devront se faire entendre. Tout sera démoli ou du moins disloqué. Il faudra réédifier l'existence sociale sur des bases plus larges et plus généreuses.

– Docteur, vous prêchez à merveille !

– Sérieusement, cherchez un endroit tranquille

où vous puissiez passer le reste des beaux jours jusqu'à l'été de la Saint-Martin, au moins. Repos absolu, promenades sans fatigue, société amicale, s'il se peut. Du calme, du calme, et encore du calme !

– Ordonnance plus facile à rédiger qu'à suivre !

De la porte, le docteur Faure ajouta, d'un air officiel et rogne :

– Et déguerpissez le plus tôt possible, Mademoiselle ! On vous aime bien ici, mais votre lit est attendu !

– Hélas ? je le sais ! La sœur sainte Eulalie me l'a confié !

Le médecin parti, Annie Le Goël s'enfonça dans de sérieuses réflexions. La nécessité commandait un prompt départ. À quel asile irait-elle frapper pour y achever sa convalescence ?

Du calme ! Du calme ! Une société amicale ! Il en parlait à son aise, le brave docteur pince-sans-rire !

Ce matin, elle avait reçu une carte de M^{me}

Fougerays. Irait-elle retrouver celle-ci dans la villa de Biarritz où la jeune femme se terrait depuis le début de la guerre ?

Après avoir failli être bloquée à Spa, aux premiers jours de l'invasion, Christiane gardait, de l'aventure, une épouvante qui la maintenait à l'écart. En payant de larges contributions aux œuvres de secours elle pensait prendre une part suffisante de l'épreuve commune.

M^{lle} Le Goël ne doutait pas d'être bien accueillie aux « Hortensias ». Ce dernier billet contenait même une sorte d'invitation : « Du moment que votre maladie n'est pas contagieuse et ne vous rend pas un danger pour votre voisinage (car il y a beaucoup d'enfants aux alentours), je vous recevrais avec grand plaisir. N'en doutez pas. »

Cette lettre ramenait Annie aux souvenirs de la période vécue près de Christiane, cinq ans auparavant. L'espace d'un printemps et d'un été, les deux jeunes femmes avaient excursionné ensemble. Mais dans cette existence commune, si leur estime réciproque ne s'amointrit pas, jamais

elle ne put devenir fusion amicale de deux cœurs.

Mobile, impulsive, esclave de ses caprices, avide de l'inédit, Christiane avait pris pour règle cet axiome : « Étourdissons-nous pour nous empêcher de trouver le creux de l'existence ».

Sans goût pour les arts, elle considérait le voyage comme une sorte de cinéma où le spectateur, au lieu de rester dans un fauteuil, se déplace le long d'un film interminable : la conception d'un enfant qui, de la portière, voit défiler les champs et s'incliner les poteaux télégraphiques.

Cette trépidation d'ailleurs, après la grande crise, fut quelque temps bienfaisante à la jeune fille. Elle y trouvait l'illusion de l'oubli.

Cependant, dès qu'elle commença à se ressaisir, elle éprouva la fausseté de sa situation, en dépit des libéralités faciles et de la loyale discrétion de M^{me} Fougerays. Annie ne possédait ni la douce passivité, ni l'indulgente patience de la débonnaire Winifred. L'égoïsme élégant et dilettante, la sèche et brutale philosophie de Christiane la rebutaient et l'attristaient. Elle

sentait la monotonie de cette locomotion à outrance et le vide de cette existence dispersée.

Son livre : Pour le Petiot ! avait été publié en avril, alors qu'elle n'osait encore revenir à Paris et risquer une rencontre pénible. Mais cette absence prolongée devenait préjudiciable à sa carrière littéraire. À part de brèves notes journalières, tout travail suivi lui était impossible. Le vagabondage devait prendre fin.

La jeune fille se préoccupait donc du moyen d'échapper à cette sujétion déguisée, sans heurter la femme à qui elle restait redevable d'une diversion bienfaisante, quand un événement inattendu lui donna l'occasion de recouvrer sa liberté.

La tante Clélie venait de mourir subitement. Elle léguait, comme réparation suprême, à la nièce dont elle avait assombri l'enfance, tout ce qu'elle possédait : trente mille francs environ.

Cette nouvelle trouvait les voyageuses à Lucerne. La succession à recueillir fournit à M^{lle} Le Goël un prétexte plausible pour rentrer immédiatement en France. Christiane, d'ailleurs,

à ce moment, était captivée par un nouvel oiseau bleu, qui charmait l'hôtel de son ramage : une danseuse arménienne, polyglotte et érudite. La disparition de sa compagne ne lui laissait aucun vide.

Mise en possession de son héritage, Annie s'émut en songeant que son ancienne geôlière devenait sa libératrice et lui allégeait les soucis matériels. Ce modeste capital assurait la sécurité du lendemain, l'indépendance morale.

Avec quelques meubles de famille, conservés par sa tante, la jeune fille s'arrangea un modeste home, dans un coin pittoresque, sur les hauteurs du vieux Saint-Cloud. De là, elle dominait Paris, où elle pouvait descendre facilement.

Comme il ferait bon méditer et besogner dans ce nid bien à elle, disposé à sa guise, loin du bruit, des fâcheux, des vaines distractions !

Une année à peine put-elle profiter de cette tranquillité ; le temps de terminer l'histoire d'Alban de Kerbestous, qui devait paraître en librairie au mois d'octobre 1914.

La foudre éclata, dispersant les rêves poétiques. Annie se mobilisa aussitôt comme infirmière bénévole à l'ambulance *la Gazette Féminine*.

*

Maintenant son petit appartement servait d'abri temporaire à un nouveau ménage, – le paléographe, le pauvre M. Hérisson, aveugle de guerre, avait trouvé un ange protecteur dans la douce Winifred. Impossible donc de retourner à Saint-Cloud. Irait-elle à Biarritz ?

« Du calme ! Du calme ! », avait recommandé le docteur.

Un sourire un peu ironique plissa les lèvres pâlies de M^{lle} Le Goël : cette douceur nécessaire à une convalescence, il ne fallait pas la rechercher près de l'âpre et nerveuse Christiane.

Mais un souvenir suave passa comme un zéphir rafraîchissant. Son regard vagua vers la fenêtre. Au-delà du jardin français en terrasse

s'estompait, dans le lointain couleur d'héliotrope, la ligne faiblement ondulée des coteaux indiquant la vallée de la Loire. Annie, autrefois, avait suivi ce chemin clair pour gagner la Bretagne. Pourquoi ne retournerait-elle pas à Kergrist ? En aucun lieu elle n'avait retrouvé la plénitude de vitalité que lui apportait l'air breton.

Elle ne craignait plus les réminiscences déprimantes qui pouvaient se réveiller là-bas, et se croyait en état de les dominer désormais. Son âme, en ces dernières années, s'était comme fondue avec toutes les âmes douloureuses, dans l'universel tourment, se délivrant ainsi de l'emprise. Lorsque, par hasard, la vieille blessure se ravivait, la conscience d'avoir agi pour le mieux assoupissait l'endolorissement.

... Et puis, – raison de plus pour s'y rendre, – le chagrin aux ailes noires s'était abattu sur l'humble toit des Le Goël. Annik, veuve de Jean Drézanno, depuis plus d'un an déjà, avait réintégré le bercail paternel, un enfant contre son cœur...

Annie saisit un papier, écrivit le brouillon d'un

télégramme. Dès le lendemain matin, la réponse arrivait : « Vous attendons impatiemment. » Le temps d'obtenir une place au train Paris-Brest toujours encombré. Et cinq jours après, la romancière, au bout d'un trajet interminable dans le wagon surchargé, descendait à Plouharnel.

Là aussi, comme partout, la frappèrent les changements entraînés par la guerre. Le petit tramway était remplacé par un autocar, rivalisant de vitesse folle avec les fourgons, remplis d'American Soldiers, gais et siffleurs.

Dès que le véhicule déposa la voyageuse devant la maison de Kergrist, Annik apparut dans le cadre de la porte, son fils sur le bras. Derrière elle se montrèrent M. et M^{me} Le Goël, vieilliss par l'affliction.

Mais une lumière éclairait le deuil de la famille ; le sourire radieux de l'innocent, appuyé à l'épaule de la jeune mère.

– Comme il est beau, murmura l'arrivante, en baisant la joue satinée.

– Il ressemble à son père, voyez-vous !

répondit Annik avec simplicité.

Ni larmes, ni plaintes, mais le renoncement accepté avec un calme courage. Annie, saisie de respect, embrassa longuement son amie. Elles n'eurent pas besoin de plus de paroles pour se comprendre.

La petite chambre du fils, – heureusement échappé jusqu'alors aux guet-apens sous-marins, – reçut de nouveau la pensionnaire. Les coquillages, les puérilités exotiques, le navire de la flotte de Lilliput gardaient leur place de jadis. La lande, vêtue d'or par l'automne, s'élevait haut dans le ciel mauve, derrière la vitre.

Les choses restaient immuables. Et pour les êtres vivants tout avait changé.

*

Une flambée d'ajoncs égayait la cheminée. Assises près de la table, dans le cercle lumineux projeté par la suspension, les dames Le Goël travaillaient à l'aiguille. M. Le Goël, tout en

bourrant une petite pipe précieusement culottée, instruisait la nouvelle venue des principaux faits de la chronique locale. Après avoir parlé de celui-ci et de celle-là, qu'elle avait connus lors de son premier séjour, il dit d'un ton de respect :

– M. de Kervenno s'est battu comme un beau diable. Il a fait Dixmude, le Bosphore, tout le tremblement. Il est encore au large, présentement. À propos, on m'a dit aujourd'hui qu'il y a un de ses amis, très malade, qui habite le château depuis plus d'une quinzaine. En as-tu entendu parler, toi ?

M^{me} Le Goël, ainsi interpellée, répondit tout en tricotant :

– Non. Il y a une éternité que je n'ai rencontré personne de Kervenno.

– On n'a pas pu me dire le nom du malade, reprenait maître Le Goël. Ce n'est pas M. Conan, à coup sûr. Vous le sauriez, Mademoiselle Annie.

La jeune fille s'appuya au dossier de son fauteuil, pour rejeter sa tête dans l'ombre.

– Je n'ai pas de nouvelles... depuis quelque

temps, articula-t-elle avec effort. Depuis que je n'exerce plus mes fonctions de secrétaire, naturellement, j'ai moins d'occasions de voir la famille Conan. Paris est étendu. Je n'y habitais plus, j'y venais en courant. Et puis la guerre a produit beaucoup de perturbations. Je sais que, malgré son âge et sa santé précaire, M. Conan a tenu à être mobilisé.

– Le monsieur qui se repose à Kervenno aurait été réformé après avoir été atteint par des bombes asphyxiantes, expliqua l'ancien marin.

– Mais si c'était M. Conan, observa Annie, sa femme et son fils seraient près de lui, certainement.

– Il n'est point question de dame et de petit jeune homme ! fit M. Le Goël, attisant le feu.

– Je m'informerai ! dit M^{me} Le Goël.

Annie laissa tomber le sujet. Mais son mutisme même trahit sa préoccupation. L'énigme de Kervenno la harcelait, quoi qu'elle en eût. Alléguant le besoin de long repos et les injonctions draconiennes du médecin, elle ne

tarda pas à se retirer.

À l'improviste, elle se trouvait reportée vers ce qu'elle voulait éviter. Combien elle avait souffert d'humiliation et de chagrin, la séparation une fois accomplie, Annie était forcée de s'en ressouvenir ce soir, après avoir confessé son ignorance des faits et gestes de la famille Conan !

Jamais elle ne s'était retrouvée en face de son maître, et l'envoi de son livre ne lui avait valu qu'une simple carte de visite annotée d'un banal remerciement. Et dans une visite qu'elle crut devoir hasarder rue Saint-Simon, la transfuge se vit accueillir par M^{me} Conan avec un dédain glacial, équivalant à un congé définitif.

L'ex-secrétaire de son mari ne représentait plus à Josèphe qu'une pécora émancipée et ingrate, éprise de changement. Les apparences donnaient tort à la jeune fille, et Annie se courba, sans qu'il lui fût possible de protester, sous l'injuste sévérité. La pensée de s'être fait méconnaître de ceux-là au repos desquels elle eût tout immolé l'importunait cruellement, et lui donnait cette nuit une effervescence de fièvre.

Un lourd sommeil, vers le matin, vainquit la fatigante insomnie. Mais aussitôt qu'elle fut debout, Annie s'échappa de la maison pour gravir la colline.

La brume automnale traînait encore entre ciel et terre. Au travers des épaisses gazes grises, le tumulus Saint-Michel s'entrevoyait vaguement. Le sépulcre antique semblait épandre une tristesse funèbre sur le paysage voilé. La jeune fille frissonna en sondant du regard l'étendue confuse où se devinait la masse indécise des bois de Kervenno. Était-il possible que Patrice Conan fût là, malade et seul ?

Seul surtout. Cette hypothèse lui parut tellement invraisemblable qu'elle ne voulut pas s'y arrêter davantage. Lentement elle redescendit vers la mer par les petits chemins rocailleux, serpentant entre les clôtures de pierres sèches. Des images du passé, à chaque détour, se levaient, entraînaient sa mémoire. Impatiente et inquiète, elle essayait de résister à cette rétrogression. Sur le port, heureusement, elle trouva le joyeux tumulte des Américains,

fraternisant avec les écoliers en vacances, et animant la bourgade attristée par leur entrain juvénile.

M^{me} Le Goël, sortant d'un magasin, accosta la promeneuse.

– Revenez-vous à la maison, chère Mademoiselle ? Nous irons de compagnie.

Quand elles eurent grimpé la montée, M^{me} Le Goël, ayant repris haleine, dit à demi-voix, confidentiellement :

– Je viens de causer avec le jardinier de Kervenno. Et c'est bien M. Conan qui est au manoir.

– Mais pourquoi seul ? s'exclama Annie, bouleversée. M^{me} Conan ?...

– Il paraît que la dame est allée aux îles d'Amérique avec son fils, pour voir une tante, dans une période de calme. Mais elle a eu si peur pendant la traversée qu'elle n'ose plus s'exposer aux mêmes alertes. Alors son mari est en danger de mourir sans la revoir.

– Mon Dieu !... Est-il vraiment si gravement

malade ? murmura la jeune fille, domptant les battements de son cœur.

La bonne dame hocha la tête :

– Hélas ! on le dit ! Il n'est pas complètement alité, mais il se sait condamné. Il a fait ses recommandations dernières à ceux qui l'entourent avec une grande tranquillité. M. le recteur va souvent le visiter.

Annie n'interrogea plus. Raison, volonté, tout s'anéantissait dans le désordre de ses sentiments et l'acuité de sa souffrance. Dans cette démence comprimée, un seul désir restait net, incoercible, irrépressible : revoir son maître.

Figurer au repas familial lui fut un supplice. Mais sa pâleur et sa tristesse ne surprenaient personne. Et quand, sans attendre la fin, elle se leva et reprit son manteau, nul ne l'interrogea. Ces braves cœurs comprenaient son alarme sans qu'elle eût à se confier.

*

Elle marcha d'une allure si emportée qu'elle atteignît vite la lisière des bois. Par les déchirures des nuées, le soleil maintenant luisait, redonnant de l'éclat aux choses, ensevelies ce matin dans le brouillard. De tièdes effluves passaient dans l'air, et au long des champs s'élevait l'odeur saine de la terre remuée par les labours. La jeune fille demeurait indifférente au charme, maîtrisée par ses craintes.

– Va-t-il consentir à m'accueillir ?

Elle se voyait sur le perron, éconduite par le domestique qui alléguerait, à juste titre, une consigne rigoureuse. Mais le pis de tout, ce serait, après avoir donné sa carte, de recevoir un refus catégorique ! À cette supposition, elle titubait : comment supporter ce coup ?

Mais toutes conjectures furent réduites à néant.

M^{lle} Goël entra dans la grande avenue de hêtres et de sapins qui suivait le bord du plateau. Un homme, la tête couverte d'un feutre gris, une pelisse sur les épaules, adossé à un tronc, contemplait l'étendue. Lui !... Blême, décharné,

sa taille amincie pliée par le mal. Elle s'arrêta, saisie.

Mais au bruit des feuilles sèches, foulées par les pas, Patrice Conan se retourna. Il reconnut celle qui, pâle et chancelante, le considérait à distance.

Quelques secondes, tous deux demeurèrent immobiles et muets. Très bas, M. Conan soupira : « Annie ! »

Ses paupières s'abaissèrent. D'un élan elle fut près de lui. Alors il releva les yeux et murmura : « Pardon ! »

Il luttait contre un étouffement, et dans un geste instinctif étendit le bras pour se cramponner. Sa main errante trouva l'épaule d'Annie comme appui vivant. Très doucement, la jeune fille attira le malade vers le banc moussu où il avait dû s'asseoir quelque temps, comme l'indiquaient la revue entrouverte et la couverture, jetées sur la pierre.

Patrice Conan, en rouvrant les yeux, l'accès passé, chercha les prunelles aigue-marine. Il y vit

perler de grosses larmes. Ses doigts osseux étreignirent ceux d'Annie, et il prononça, la voix hachée :

– Vous avez donc deviné combien j'aspirais à vous revoir..., avant que tout s'achevât pour moi..., et afin que mon souvenir se purifiât dans votre mémoire. Je vous le répète humblement : pardonnez-moi !

Ne pensez plus à rien de ce qui vous est pénible ! supplia-t-elle.

– J'ai troublé votre existence, agité votre âme ! Je vous ai nui ! Vous ne comprendrez jamais combien ce remords m'a été pesant !

– Tout doit s'oublier ! Je vous en prie, calmez-vous !

– Non, tout ne s'oublie pas ! Tout se paie, fatalement. Vous connaîtrez, un jour, le terrible *Doit et avoir* qui se dresse à l'approche de l'Heure. Je puis dire avec Joseph de Maistre : Je ne suis descendu que dans une conscience, – la mienne, – celle d'un homme réputé honnête. Et j'ai aperçu un cloaque effroyable !

– Oh ! n'exagérez pas ainsi les aberrations dont tout être, – même le plus droit, le plus pur, – est passible, dans la dure carrière de la vie... Et en ce qui me concerne, apaisez-vous, au nom du Ciel ! Vous me faites mal en vous faisant mal !

Rien dans leur maintien ou leur accent ne révélait le pathétique profond et l'extrême gravité des propos échangés. Ils causaient avec une apparence tranquille d'une voix mesurée. Et pour faire glisser l'entretien sur une autre pente, M^{lle} Le Goël reprit, essayant un ton plus léger :

– Ne troublez pas ma convalescence. Car il y a peu de jours, j'étais encore cet objet passif et pitoyable qui porte un numéro d'hôpital ; une malade !

– Ma pauvre enfant ! En effet, vous me semblez amaigrie.

– On m'a condamnée à vivre quelque temps dans du coton, loin des rumeurs de la guerre. Alors je suis revenue m'abriter chez les Le Goël de Kergrist. Je ne pensais pas que je serais obligée de reprendre ici mes fonctions d'infirmière. Je m'empare de vous. Et je vous

certifie qu'il faudra guérir, et promptement !

Elle affectait un air d'autorité et fronçait un sourcil impérieux. M. Conan sourit. Et ce sourire prêta une expression de navrante ironie au visage émacié dont les pommettes saillaient, tour à tour brûlantes et livides.

– J'accepterai vos soins avec grande reconnaissance, n'en doutez pas. Mais je crains de démentir, sans le vouloir, vos assertions téméraires. Il ne faut pas vous leurrer. Vous entreprenez une cure désespérée, Mademoiselle l'audacieuse !

Et désignant les feuilles de cuivre rouge et d'or mat qui étendaient sur le sol un tapis somptueux, il récita, toujours souriant :

Fatal oracle d'Épidaure,

Tu m'as dit : « Les feuilles des bois

À tes yeux jauniront encore,

Mais c'est pour la dernière fois... »

– Oh ! interrompit-elle vivement, ne vous laissez pas envahir par ces mornes idées ! On ne doit pas se lasser d’espérer.

– J’espère, déclara-t-il avec placidité. Mais mon espoir s’élançe désormais au-delà de ce monde !

Un flot de sang monta aux joues d’Annie, comme si elle hésitait à livrer sa pensée ; puis elle se décida et, montrant, d’un signe le tumulus Saint-Michel :

– Là-bas, dans la lande de Kermario, vous me rappelâtes, un soir, la parole de Pascal : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m’avais déjà trouvé ! » Sachez-le ! Je ne cherche plus ! *L’Évangile* et *l’Imitation* sont mes livres de chevet !...

– Annie, Annie ! C’est une joie, en effet, pour moi. Je m’en irai plus tranquille en vous sachant soutenue et éclairée !

Furtivement, du bout du doigt, elle essuya ses larmes. Mais un grand souffle traversait le bois, froissant les rameaux. Un chuchotement

mystérieux sembla se transmettre d'un arbre à un autre. Patrice, frissonnant, ferma son col de fourrure.

– Le vent du soir ! Et Marie-Jeanne n'est pas encore là ! Il est temps pour moi de rentrer.

Silencieusement la jeune fille offrit son bras. Il accepta ce soutien pour remonter l'avenue. Chaque effort coûtait une peine immense au malade, et Annie comprimait son cœur, gonflé de sanglots qui ne pouvaient se faire jour, en réglant sa marche sur celle de l'homme exténué.

Combien de jours encore pourrait-il accomplir ce trajet ?

Ils mirent un temps considérable pour arriver en vue du portail aux pilastres de granit. Enfin ils gravirent le perron, à pas trébuchants. Puis ils pénétrèrent dans la bibliothèque, qui occupait l'aile droite du petit manoir.

Patrice Conan leva la main vers les rayons, sur lesquels dansaient de fugaces reflets, échappés de l'âtre.

– Mes amis, les livres !... Je ne suis pas seul

ici !...

Avec un ahan ! épuisé, il s'abattit dans le grand fauteuil Henri II, au coin de la cheminée, les paupières closes, ses doigts minces étendus sur les bras du siège. Annie, atterrée, désolée, n'osait ni parler ni proposer ses soins, dans la crainte de trahir son profond chagrin. La gouvernante de Kervenno, majestueuse sous sa coiffe empesée, écarta en ce moment la portière de tapisserie.

– Ah ! Monsieur, excusez-moi ! On m'a mise en retard ! J'allais partir à votre recherche ! Et, du sous-sol, j'ai entendu marcher ici ! Mais Monsieur a donc trouvé de la compagnie ! observa-t-elle, étonnée, en se tournant vers l'inconnue.

M. Conan eut un gai hochement de tête.

– Parfaitement ! Une excellente rencontre ! Mademoiselle Le Goël, qui fut ma secrétaire, vient justement en convalescence à Kergrist... et elle montait à Kervenno pour s'enquérir de ma santé.

– Eh ! je me souviens très bien de Mademoiselle ! N'est-elle, pas un peu parente de la famille Le Goël ?

– Non, mais très amie ! Cela vaut mieux parfois ! fit Annie.

– Comme vous le dites ! approuva sentencieusement Marie-Jeanne. Je suis enchantée pour Monsieur. Ça lui fera un peu de société !

– D'autant mieux que Mademoiselle Le Goël veut bien me faire profiter de son talent de lectrice, – ce qui ménagera mes yeux fatigués !

Annie comprit la naïve diplomatie. Désormais la liberté d'accès au château lui était assurée.

– Mais il se fait tard déjà, reprenait M. Conan. Vous n'êtes pas encore très forte. Allez-vous-en, chère Mademoiselle, avant que la nuit descende, car vous auriez peur dans les bois.

– Je suis brave.

– La bravoure n'empêche pas les mauvaises rencontres, et je veux vous revoir demain !

Et comme M^{lle} Le Goël s'approchait pour lui

tendre la main, il attacha sur elle un long regard plein de pensées, et murmura dans un souffle presque insaisissable !

– À demain ! J’y crois à peine ! Quel bonheur dans mon malheur !

Quand elle fut loin du château, au milieu du bois désert et déjà obscurci, Annie appuya ses deux bras contre un arbre et donna un libre cours aux larmes qui l’étouffaient. Sa plainte convulsive monta comme celle d’une bête blessée. Puis ses nerfs violemment secoués se détendirent et, faible, vacillante, elle poursuivit son chemin.

Le crépuscule d’automne épaississait son manteau grisaille. De temps à autre, du fond de l’horizon incertain, un faisceau de lumière aveuglant s’élançait, fouillait les lointains du firmament et de la mer. Ces lueurs mouvantes rappelaient la guerre, la surveillance incessante, l’embuscade possible, la chasse à l’ennemi. Annie songea à la femme qu’un intérêt mesquin avait attirée au-delà de l’Océan, et qui, retenue maintenant par la crainte, se laisserait peut-être

devancer par l'archange sombre volant autour de Kervenno.

Combien de grains de poussière encore demeureraient dans le sablier ? Et d'une secousse, hélas ! tout le reste pouvait s'écouler brusquement !

*

Une pluie fine, qui dura la matinée entière, rendit le bois humide, le lendemain. M. Conan ne quitta pas le logis. Annie, introduite par Marie-Jeanne, le retrouva dans la bibliothèque, étendu sur son fauteuil. Dès qu'elle entra, il affecta la gaieté.

– Ah ! que c'est gentil à vous ! Merci pour ce dévouement ! Votre malade est bien patraque aujourd'hui. Le mauvais jour qui alterne avec le bon, selon la règle !

Quand ils furent seuls, elle revit dans les yeux caves et fiévreux le profond regard qui l'avait émue la veille. D'une voix sans timbre, comme

lorsqu'on parle dans un rêve, il murmura :

– Ne suis-je pas halluciné ? Vous êtes là devant moi, je vous appelle, vous répondez ! C'est tellement étrange ! Vous allez me donner le regret de mourir !

Immuable, incapable de prononcer une parole, le tremblement de ses mains, pendantes sur sa jupe grise, révélait seul la vibration intense de ses fibres. Patrice reprenait plus bas :

– Pourtant il me fallait être aux portes de la mort pour que ce suprême bonheur me fût accordé. Nous n'aurions pu en d'autres circonstances affronter ce rapprochement ! Ne pleurez pas ! J'ai été trop coupable envers vous pour mériter ces larmes ! Vous aviez toute confiance en moi, et comme un guide déloyal, je vous ai poussée au bord du gouffre ! Ah ! le châtement ne se fit pas attendre ! Non seulement votre départ signifiait le blâme le plus sévère et votre juste indignation, – mais, ce qui me fut particulièrement pénible, j'eus à endurer le supplice de vous entendre décrier, accuser d'ingratitude et d'inconstance ! Je pliais sous

l'humiliation de ma propre lâcheté. Alors, n'est-ce pas une grâce trop clémentine que de vous retrouver près de moi, en mes derniers jours terrestres ?

À la limite de ses énergies, la jeune fille tomba sur un siège, les coudes sur les genoux, les mains sur le front. Quand elle retrouva voix et pensée, ce fut pour proférer des mots saccadés d'un air d'égarement :

– Pour moi... ces jours... seront tout ce que j'espère du destin désormais ! Ce qui me reste à vivre, en dehors de cela, ne compte plus, ne m'est rien ! Si vous devez quitter ce monde avant moi que Dieu me permette de vous rejoindre vite, car tout me sera devenu insupportable et amer !

– Mon enfant... Ma petite Annie !

Il s'était redressé, dans un sursaut, mais il retombait aussitôt sur les coussins, pâle et les yeux ternis. Plus, agitant faiblement la main :

– Taisez-vous ! Inconsciemment vous blasphémez ! Et vous ajoutez à mes remords ! Que mon souvenir ne vous soit pas une entrave !

Il me semble que j'en souffrirais dans le monde mystérieux où j'entrerais bientôt ! Je ne fus qu'un homme entre les hommes, et vous êtes ma plus grande faute ! N'en aggravez pas le poids !... Vivez ! Agissez !

– Agir ? Comment et dans quel dessein ? Rien ne m'est plus ! Mes forces sont usées et tout me semble vain ici-bas !

– Rien n'est vain ! Et aucun effort sincère n'est perdu ! Il y a en vous des facultés qui sont un don précieux. Vous devez les utiliser jusqu'à la fin ! Semez au vent des idées généreuses, et si beaucoup tombent en terrain stérile, ou sont étouffées par l'ivraie, comme le bon grain de la parabole, quelques-unes du moins germeront, se développeront, fructifieront. Et fussiez-vous n'en rien savoir jamais, vous aurez quand même fait œuvre bonne. Continuez la mission qui vous fut tracée, avec les moyens les meilleurs qui vous ont été dévolus, en vous répétant : Si modeste, si obscure que soit mon action, je sers !

Patrice Conan s'arrêta, hors d'haleine. Elle écoutait, les yeux fixes, les bras tombés sur les

genoux, ces conseils inspirés par une sollicitude éclairée et qui, prononcés aux bornes de la vie, prenaient une autorité prophétique. Le malade but quelques gorgées d'une potion ; puis, ranimé, dit d'une voix apaisée :

– Chère enfant, ne parlons plus de ces graves sujets. Je désirerais vivre encore quelque temps pour revoir les miens et embrasser mon fils. Cependant cette explication était nécessaire. Laissez-moi quitter la vie, la conscience en repos. Vous êtes trop jeune pour vous enliser dans l'inertie. La chiromancienne vous a dit, jadis, que vous appartenez à la classe des « Rayonnants ». Faites de la joie ! Rayonnez !

– Il est bien difficile de rayonner quand tout est sombre et triste en soi !

– La terre n'est qu'un amas d'humus, d'eau et d'air. Et elle brille dans l'espace ! De vos peines, de vos expériences, de vos larmes, faites de la lumière !

Marie-Jeanne entrait, apportant une tasse de lait.

– Monsieur ! Monsieur ! bougonna-t-elle, ne dites donc pas des choses pour nous chavirer le cœur ! Voilà que vous faites pleurer cette pauvre demoiselle !

– Je vous en fais toutes mes excuses ! Ne vous attendrissez pas l'une et l'autre si mal à propos ! Je vous ai annoncé que j'étais dans un mauvais jour, Mademoiselle Le Goël ! Levons l'audience ! J'ai un peu trop bavardé ! Et à demain, n'est-ce pas ? jusqu'à...

La phrase resta inachevée, mais la suite en était compréhensible : « Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de lendemain ! »

Extrait du Carnet d'Annie.

27 octobre 1920.

Il y a deux ans aujourd'hui...

Il y a deux ans qu'en arrivant devant le manoir j'aperçus les volets fermés. Entre les lames des persiennes, à deux fenêtres du premier étage, les rais jaunes d'une pâle lumière...

La terre trembla sous mes pieds... Cependant je montai, en étouffant mes pas, le grand escalier de pierre. J'entrai dans la chambre. Sur le lit à colonnes, m'apparut la figure rigide, rétrécie par la souffrance, à peine reconnaissable dans cette fixité. Plus jamais je ne rencontrerais le regard, plus jamais je n'entendrais la voix ! Je tombai à genoux, et priai, sans permettre à un sanglot de franchir mes lèvres séchées...

Dès que l'armistice fut conclu, M^{me} Conan et son fils s'embarquèrent. Ils me retrouvèrent à Kergrist. Je les conduisis au petit cimetière où Patrice Conan a désiré dormir, sous un menhir où s'incruste une croix. Et la malheureuse femme, désolée, s'affaissa contre mon épaule, en criant ses regrets et ses lamentations.

Olivier m'écouta, sérieux, pénétré, édifié. Je m'adressais à son orgueil filial. Le prestige du défunt s'accroissait. Il se reprochait de l'avoir mécontenté. Il regretta l'intimité intellectuelle et affectueuse négligée, et pleura. Disparu du monde, M. Conan acquérait plus d'influence sur son fils que lorsqu'il vivait.

Complètement épuisée par ces fatigues multiples, j'ai dû aller restaurer mon organisme délabré à la Bourboule. De là, sur l'invitation de Christiane, je suis venue me reposer dans la propriété qu'elle vient d'acheter en Touraine. J'ai accepté l'offre obligeante avec d'autant plus de plaisir que je savais retrouver la Winifred et son cher Hérisson.

Christian a confié au ménage la surveillance du domaine. La résignation stoïque de l'aveugle, le dévouement inlassable de son admirable guide ont été pour M^{me} Fougerays une leçon profitable. Elle a vaincu ses dégoûts égoïstes et apprend la générosité vraie en se rapprochant de la souffrance. De cet effort, elle a retiré des bénéfices personnels : elle connaît enfin le bonheur d'avoir un but et d'agir utilement.

Maintenant elle cherche surtout des mutilés pour ses différents services et abandonne les dépendances du château à des colonies d'enfants pauvres.

*

Entre mes amis, j'ai pu, avec sérénité, franchir une seconde fois l'éphéméride funèbre.

Je n'écris pas ordinairement de journal, emportée toujours par le courant. Mais, à cette date, j'ai voulu noter mes impressions, le résultat du passé, le bilan du présent, dresser l'inventaire de mes ressources mentales.

Ainsi que l'a souhaité celui dont la volonté me guide, je *sers* ! Humblement, mais certainement, j'atteins des âmes. Je m'efforce surtout d'animer les existences vides, stériles, délaissées, – il en est tant ! Je stimule les solitaires et les sacrifiés à chercher les sources de joie où je puise moi-même la constance, l'énergie, l'espoir !

Ici, environnée de paix, je me prépare avec recueillement aux tâches futures. Je m'équilibre. J'essaie de filtrer la quintessence de ce que mon pauvre moi, façonné par l'expérience, acquit de meilleur.

Le parc a reçu la touche fauve d'octobre, le bel octobre du pays de Loire. Les recoins recèlent

des motifs délicieux, faits pour le ravissement d'un peintre : sous-bois vaporeux, lointains diaphanes, pelouses d'un vert doux, eaux calmes, arbres légers, dignes des fresques élyséennes de Puvis de Chavannes.

Winifred promène son cher mari autour des parterres rafraîchis par la pluie des arrosoirs, et d'où s'élèvent encore des odeurs de roses tardives. Arrêtée devant un buisson de dahlias, elle dépeint les fleurs à l'aveugle, qui les voit par ses yeux et sourit avec béatitude.

Ah ! celle-là est une vraie « rayonnante ». Et elle irradie la douce lueur de la bonté dans l'orbe où elle gravite.

Je m'éloigne d'eux pour gagner le devant de la maison. Voici l'heure pourpre, l'heure royale. Je l'attends, chaque fin d'après-midi.

C'est le moment où la majestueuse avenue, qui s'allonge à perte de vue vers le couchant, présente un effet grandiose. Le sol, les feuillages s'embrasent, baignés d'un fluide roue. Les arbres ressemblent à des lampadaires de bronze. Les ors, les carmins, les tons cuivrés flamboient dans une

effervescence d'incendie. À l'horizon, le ciel ouvre, entre des pylônes resplendissants, ses immensités glorieuses où s'érigent des palais, des temples fantastiques aux coupoles roses et vermeilles, les perspectives éthérées d'une cité idéale.

Silencieuse, solitaire, éblouie de beauté, je m'en vais lentement par la route ardente. Et mon âme, attirée par l'infini, me devance et monte, extasiée, vers les Portes Éternelles.

Cet ouvrage est le 287^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.